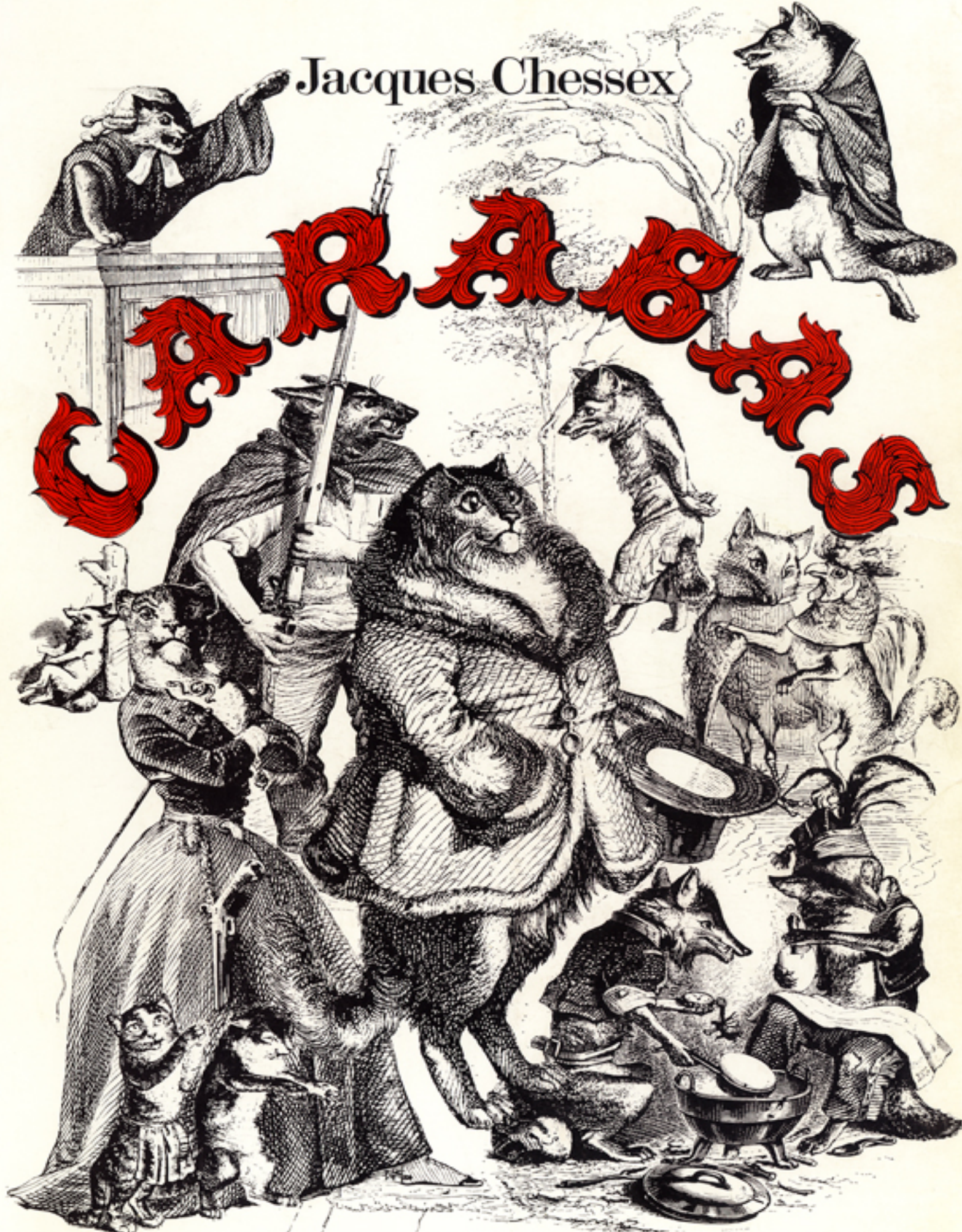


Jacques Chessex



CAHIERS DE LA RENAISSANCE VAUDOISE

JACQUES CHESSEX

CARABAS

ÉDITION ENRICHIE
D'UN ENTRETIEN AVEC J. CHESSEX,
D'UN TÉMOIGNAGE ET D'ARTICLES DE PRESSE.

CAHIERS DE LA RENAISSANCE VAUDOISE & BERNARD
GRASSET
LAUSANNE & PARIS

OceanofPDF.com

CARABAS paraît simultanément à Paris chez Grasset
et à Lausanne aux CRV

CRV N°LXXX
Imprimé en Suisse
Tous droits réservés
© 1971 Cahiers de la Renaissance Vaudoise
18, Petit-Chêne, 1003 Lausanne

OceanofPDF.com



Photo de Marcel Imsand

PRÉSENTATION

Au printemps 1971, un accord a été signé entre les Editions Grasset, à Paris, et les Cahiers de la Renaissance Vaudoise, pour la publication simultanée, en France et en Suisse, d'œuvres littéraires marquantes d'écrivains romands.

Carabas est le premier livre à paraître de cette manière. C'est un portrait de l'artiste en baroque. Il nous enlève dans le tohu-bohu d'une vie de bretteur littéraire, de chemineau des petites routes, d'amoureux chronique, d'avaleur d'alcools, ou même, selon l'humeur, de professeur à l'aise dans ses classiques.

Attiré puissamment par les saveurs et les êtres, Chessex, en se racontant lui-même, donne un livre sur la femme. C'est la première fois qu'on parle d'elle en ce pays avec cette liberté et cette passion. Dans la tendresse et les décombres naissent des figures qui bouleversent. Corps, visages, destinées font balancer ces pages de l'enchantement à l'épouvante.

Il n'est pas de poésie qui tienne, ni d'autoportrait digne d'être écrit, si l'écrivain n'ose affronter avec un singulier courage tous les pans de son

être, s'il ne serre sa vérité de près.

Carabas est une grande œuvre baroque aux pans multiples qui s'élève par la force du style. C'est un art poétique, avec des pointes.

Il y a le Chessex polémiste. Pas du tout disposé, ce Vaudois, à se laisser terroriser par les paons de Paris, les marxistes bêtards et les structuralistes dans le vent. Il rit de Guillemin, il raconte la politique locale de Pantalón. Plus gravement, il règle ses comptes avec les justes et décrit les soubresauts d'une bonne société qui se décompose.

À ceux que lasse une littérature d'intellectuels abusifs, l'auteur du *Portrait des Vaudois* offre des personnages. Il cerne des sujets aussi palpables que la moustache, aussi cruels qu'une césarienne. Aux Français, Chessex découvre le domaine écarté de la littérature romande, avec ses paysages fruités ; comme dans un petit panthéon de campagne, il dresse les statues de nos saints et de nos martyrs.

Carabas est un salut, un chant vif. Le chat du marquis est plein de malice : qui doutera que son maître possède de grands biens ? L'humour et la drôlerie accompagnent cette équipée à travers les terres, d'un château l'autre, jusqu'au fond de la nuit. Terreur et caresses, attaque et plaidoyer, vaillance et vilenie, voici le voyage au bout de la femme, au bout du vin, à travers les empoignades et les amitiés. L'œuvre a sa vigueur, ses racines, sa ligne, sa lumière, ses versants d'ombre très effrayants. Chessex dit « je » et dit tout. Indignation ? Fureur ? Moquerie ? L'écrivain a prévu les coups des justes et des frustes. Il leur a déjà répondu. L'éditeur, lui, sait que la littérature, celle qui n'est pas exsangue, est un combat. Confiant, il se tient à côté de l'ami qui a pris le risque d'exprimer avec liberté sa nature exceptionnellement riche. *Carabas* est là : gens de finesse qui supportez la force du talent et la turbulence véridique de nos vies, le chat vous tire son chapeau. Le récit va commencer.

Bertil Galland.

Jacques Chessex est né le 1^{er} mars 1934 à Payerne. Enfance campagnarde. Fils et petit-fils de maîtres et de marcheurs, amis actifs de l'histoire et des lieux. Collège classique à Lausanne, gymnase, chahuts divers. Saint-Michel à Fribourg

où il passe son baccalauréat. Deux professeurs de cette époque sont restés ses amis : un dominicain, le Père Emonet, et l'abbé Ernest Dutoit. Faculté des lettres à Lausanne. Acquiert une méthode de travail, mais subit la grisaille. 1954 : premier livre. Fonde des cahiers de poésie.

1955 : drames familiaux. Jacques vit seul. Cafés, poésie, bonnes femmes, désordres.

1956 : suicide du père. Politique.

1957 : premier mariage. Enseignement, poésie, critique, collabore à la Gazette littéraire. Publie chez Mermod.

1960-1967 : licence en lettres, Paris et ennui, livres édités chez Gallimard, Bourgois, Seghers. Fonde avec Galland la revue Écriture. Divorce, critiques à la NRF, poèmes. Deuxième et bref mariage. Publie aux CRV. Tournées de lectures dans toute la Suisse avec Chappaz, Voisard, Cuttat.

1969 : Portrait des Vaudois, ce livre le rend à lui-même, fait sauter les digues. Livre de liberté, de plaisir, de retrouvailles graves et allègres avec le pays.

Depuis 1969, Jacques Chessex enseigne le français au Gymnase cantonal de la Cité, à Lausanne.

OceanofPDF.com

Pour Elisabeth

OceanofPDF.com

Le Maître Chat qui allait toujours devant rencontra des moissonneurs et leur dit : Bonnes gens qui moissonnez, si vous ne dites que tous ces blés appartiennent à monsieur le marquis de Carabas, vous serez tous hachés menu comme chair à pâté. » Le roi, qui passa un moment après, voulut savoir à qui appartenaient tous les blés qu'il voyait. « C'est à monsieur le marquis de Carabas », répondirent les moissonneurs, et le roi s'en réjouit encore avec le marquis. Le chat, qui allait devant le carrosse, disait toujours la même chose à tous ceux qu'il rencontrait ; et le roi était étonné des grands biens de monsieur le marquis de Carabas.

PERRAULT
Le Chat botté

HISTOIRES DE BLASON

J'ai trente-six ans. À trente ans j'ai écrit l'histoire d'un pasteur de trente-sept ans qui devient l'amant d'une catéchumène et choisit de se suicider, c'était un récit guindé, sans doute parodique, en tout cas trop tendu, trop calviniste, trop *N.R.F.* pour que je m'y retrouve maintenant. J'ai vieilli. Ah sur le moment je m'assimilais à mon pasteur Burg, moi aussi j'avais aimé une jeune fille dans la solitude, la bise et la joyeuse terreur du Consistoire, j'étais même devenu protestant à force de lire les sermons de Calvin, saint Paul, les Evangiles, à la recherche du ton le plus vrai, de la petite note juste, toute innocente, toute tranquille, – à la recherche du petit détail décisif qui fait tenir tout le morceau. Protestant ! Vous voyez, les livres nous font, mes livres me changent, je n'ai jamais écrit une ligne qui n'ait eu sur moi la plus immédiate influence. Putain d'écriture. J'écris ce que je serai. Pour l'heure Calvin m'avait planté le grappin et je consumais ma volonté dans le brasier blanc de l'intransigeance. (Sous la pierre surchauffée un autre Chessex se tordait les côtes, attendant patiemment, salaud heureux, que tombe le masque austère du faux pasteur et que réapparaisse la figure plus justement mêlée de mon personnage.)

Donc j'ai trente-six ans, le bel âge, et en tout ce temps j'ai fait pas mal de choses diverses, quel bilan, j'ai donné des milliers d'heures de cours, j'ai absorbé des hectolitres de vin blanc, j'ai divorcé deux fois, j'ai aussi porté la *Voix Ouvrière*, la V.O. comme on l'appelait avec les farouches gandins stalinisants du Parti du Travail, j'ai fait un enfant à une jeune fille, j'ai sauté à motocyclette dans le bleu Léman, je suis devenu alcoolique et je me suis remis, j'ai donné un coup de couteau à un soldat, j'ai chouté Monseigneur l'évêque de Lausanne et Fribourg dans un modeste escalier matinal, j'ai siroté de l'urine d'institutrice, j'ai vomi un souper de pochard dans le Malraux de la Pléiade, j'ai jeté l'anneau de mariage de mon père

dans une bouche d'égout, et mon Orient désert, mes fanfreluches antidotées, ma Rome plus dans Rome, mon Île Saint-Pierre, mon Combourg, mon Opéra de Milan c'est le chahut de ces trente-six années, ce tournoiement baroque, ces forcéneries, ces comédies, l'exactitude, la vieille tendresse, la drôlerie. Ou plutôt mon Orient secret. Ma barrique d'Amontillado. Je peins le diable sur la muraille ? Mais oui vous voyez bien je suis rangé, correct, ouvert, parfaitement décidé à vous convenir, je n'ai pas cessé depuis ces trente ans et davantage de me préparer à cette minute de nos retrouvailles. Quoi, vous n'entendez pas les petites flûtes des anges qui larigotent dans les nuages ? C'est peut-être que le diable a trop de couleurs, il s'impose, il parle trop fort, il couvre la petite musique, toutes les délicatesses du désarroi. Pardonnez-lui. Lui aussi a besoin de moi. Les récits ont une tête et une queue. Celui-ci débute à la montagne. Ça vous étonne ? Ne rechignez pas. Il y a une vieille parenté entre une certaine montagne et moi. Pas la montagne des traîneuses de piolets et des guides autoritaires à chaussettes rouges ! Mais la montagne où le cœur bat un peu plus fort parce que la pression est montée, où le vin est plus vif, où les yeux sont plus ouverts, les désirs plus rapides, la montagne des hôtels à croisillons et des épicerie-tea-rooms où les tourniquets de vieilles cartes postales voisinent avec la bouteille de *Haig* et le litre de kirsch divin de l'Oberland proche. Et je n'oublie pas qu'Elisabeth est de Saanen, pays de prairies suspendues sous les rochers, de chalets cossus portant l'écu de la grue batailleuse sur champ de gueules, et la Sarine gicle son écume sur la vallée surchauffée des pâtres et des guichetiers bernois. Et mon récit ? Je l'ai perdu de vue ? Voilà, j'y viens. Je le commencerai où je voudrai. C'est le privilège de l'écrivain de dire exactement ce qu'il veut comme il le veut et quand il veut. Il m'est arrivé de croire que j'écrivais sous la dictée de mes souvenirs qui m'imposaient un ordre logique, chronologique, presque didactique. À la trappe cet esclavage.

Ce sont les faux qui me frappaient chaque fois que je remontais d'Aigle, ces faux, ces éclats de couteaux au soleil. Sur les talus abrupts des femmes soulevaient la paille jaune et la jetaient en l'air, la paille sautait et retombait en pleine lumière comme des mouchetures étincelantes, le soleil tapait dans les rayons des roues bruyantes. Je m'asseyais au bord de la route, je regardais jusqu'à sentir la sueur brûler mes yeux dans la fournaise. Après, au café. Du blanc, du vin blanc, des trois décis d'Aigle

jusqu'à hurler de joie et de fatigue, tout le soir à boire et le sommeil comme un tombeau pour couronner ces habitudes. Le café c'est le Chamois, une grande salle sombre, boisée, avec ses vitrines de trophées et ses têtes cornues empaillées, au-dessus il y a l'hôtel où dorment les touristes pendant la saison.

J'arrivais de Lausanne, j'avais attendu le petit train gris-bleu à Aigle en buvant un premier verre, le vin me piquait drôlement la langue, il était frais et fort, maintenant je pouvais oublier mes cours, le triste quartier à métèques, le trolleybus où je me tramais comme un cloporte. Maître secondaire, a-t-on idée ? J'aimais les cafés. On boit, on se tue de fatigue sans bouger, je suis assis dans la salle fraîche du Chamois, au-dessus il y a les chambres sombres et propres où les touristes montent se changer, ils redescendent dans la salle rougis, éblouis, ils mangent en silence des fondues en fixant rêveusement la verrière. Souvent ils ont avec eux des femmes, des filles en short, les cuisses lisses luisent sous la nappe, on regarde ces douceurs, on se dit qu'on se coulera contre cette Allemande de l'Ouest entre les draps d'une de ces chambres à numéro pyrogravé où je ne suis jamais entré qu'en tremblant d'impatience, vous savez, les brocs à devises pestalozziennes, la cuvette blanche, la commode de sapin où la résine suinte, l'énorme lit à deux places au milieu de la chambre où flotte perpétuellement, comme un rappel de son usage réservé, une discrète odeur de dentifrice et de savonnette lanolinée, – je me damnerais pour passer une nuit, vous entendez, rien qu'une nuit (mais le plus souvent possible) dans une telle chambre d'hôtel alpin entre le torrent et le pâturage, on se réveille, on entend la chouette qui crie dans les sapins, on se retourne sur une bouche qui brûle... Pour l'heure j'étais assis dans la salle à boire du Chamois, dehors le soir tombait, le Chamossaire devenait violet, le vin descendait, il était léger et il pesait, il me faisait grimper et il me courbait sur moi-même. J'appartiens à la race des buveurs et des cogneurs, des bouilleurs de gentianes, des abatteurs de forêt, des contemplateurs de glaciers. On se défend et on attaque. Le vin crève les cœurs et le crâne. Pourquoi est-ce que je regarde tomber la nuit avec cette inquiétude de bête ? Quand les petites étoiles blanchissent sur les montagnes, une peur pèse dans mes os comme une maladie mortelle. Je vois ma solitude, et l'imbécillité de ma tristesse me secoue comme un grelot perdu dans un pâturage la nuit.

Donc c'était l'heure où satisfaire mes vieilles manies en me composant un blason accordé à ma pauvre humeur et j'essayais de l'écu d'argent mélancolique à cinq burelles de sinople tirant sur l'absinthe solitaire, ah pauvre pochard, que dirais-tu d'une bannière d'hermines assoiffées de sang, cotivée en barres de sept pièces d'or de l'Union de Banques Suisses, ou de ces modestes armes d'argent au bâton de pèlerin en barre d'azur mallarméen pour exalter tes marches de poète provincial, ou pour flatter tes rêveries pures, de cette plaque de sable lémanique à une licorne de l'Ecole Vinet saillante d'argent tintinnabulant et virginal, ou pour rêver de tes chères institutrices, d'un blason de vair à la douce colombe essorante de gueules coquines portée haut dans tes fêtes et claquant au tohu-bohu de tes empoignes, ou pour bercer tes vieux excès, vite, vite, d'une nouvelle carafe de trois décis d'argent soutenu à sénestre par un verre d'or et à dextre par une hure de cafetier sur champ de gueules. Mais trêve de blasonnerie dans le désert et revenons à notre histoire.

C'est un de ces soirs de rumination (remarquez, je ne détestais pas ces monologues, j'y circulais assez à l'aise, l'alcool aidant, et j'ai connu, hors du corps des dames, peu de plaisirs comparables à celui de boire en disputant et en imaginant amèrement et doucement avec moi-même – mais oui accusez-moi de narcissisme, ça fera la manne des justes et des hannetons socialistes), c'est par un de ces soirs sans impatience où je contemplais au-dessus des Tours d'Aï les nuages frangés d'or (admirez au passage, je vous prie, que je ne crains pas d'user de pratiques clichés romantiques) c'est donc par un de ces soirs pleins d'indulgence où je comptais boire mon Aigle jusqu'à voir les belettes bondissant en abîme et même passant et contrepassant sous un arbre de sinople angemmé de clochettes (vous savez que dans ce pays de vignes, les plus honnêtes consommateurs voient quelquefois surgir et tôt grouiller devant leurs yeux émerveillés ces petits carnassiers annonciateurs de tremblements et de convulsions) que j'aperçus pour la première fois de l'été M^{lle} Béatrice Favre, pharmacienne à Aigle, masochiste très belle, sossotte et fille de richissimes quincailliers de la plaine du Rhône qui lui baillaient au-dessus du village un grand chalet-Salon des arts ménagers pour elle toute seule et sa chienne. Détrompez-vous vite : l'usage de M^{lle} Favre ne fut pas à la hauteur de son apparition, et sa seule vertu à mes yeux, outre qu'elle

remplit mes tiroirs pour des mois d'échantillons de *Supradyn*, de *Redoxon*, de *Céphos*, de *Maxiton*, d'*Optalidon* et de diverses aspirines composées propres à redresser et exalter un crâne souvent touché par le culte inique du vin blanc, fut certainement son goût de se métamorphoser en Justine : à toute occasion elle décrochait la cravache et me la mettait à la main, et c'est curieux le manège d'une belle pharmacienne blonde fuyant prendre ses bains de soleil dans les déserts à la limite des arbres, sous les rochers, dans la seule compagnie des choucas et des vipères, parce que partout ailleurs elle craint de montrer ses cuisses marquées d'estafilades trop reconnaissables.

Ancienne cheftaine de louveteaux, M^{lle} Favre avait gardé le clitoris badenpowellien, très collaborateur, très vite ému par les ambiances, et son besoin de se livrer totalement à une cause la portait à s'agenouiller, à se pâmer, à s'anéantir sous le cuir comme une prosélyte ravie. Moi, la cravache me fait le même effet que son violon sur Sherlock Holmes : elle me calme, elle me repose au terme de mes diverses investigations, et le bruit tranchant du stick sur la peau fine apaise doucement les lobes de mon cerveau surmené.

J'étais entré au Chamois comme on retourne à son étable et soudain cette fille debout dans la porte ouverte, tenant en laisse une chienne boxer aux tétines roses, – la première chose que je me suis dite c'est que les seins de la maîtresse devaient ressembler mimétiquement aux mamelles de la jolie lustrée qui soufflait et bavait sur les sandalettes de la demoiselle. Blonde, celle-ci, derrière elle la verrière était et restera, si vous le voulez bien, orange et dorée dans la brume lumineuse où tremblotaient les arbres et la crête des montagnes, l'heure cristalline sonnait dans l'horloge de sapin. Béatrice s'était assise, elle buvait une bière, elle avait posé une main sur la tête de la chienne qui reniflait.

Est-ce que j'essaie de fixer le cadre ?

Le patron avait allumé, les touristes étaient rentrés de leurs excursions, le soir allait passer dans la chaleur et le bruit cordial. À ce moment-là on aurait dit que la lumière du dehors faisait brûler les verres et les tables, que le soleil bas courait dans les miroirs comme une flatterie inusable. Pourquoi suis-je gai quand j'y pense ? Je me souviens et je ne me souviens

pas. Béatrice n'est pas restée. – Et qu'est-ce que ça peut bien nous faire ? – Je vous raconte des histoires.

– Et comment est-elle cette Béatrice ? Dites-nous ses yeux, sa démarche, tâchez de la particulariser !

– Vous n'avez qu'à l'imaginer. J'ai dormi, je suis revenu au Chamois le lendemain, c'était tard, des buveurs d'apéritifs rougeâtres somnolaient déjà à mes tables, je chéris ces fins de matinée où l'heure traîne, s'englué, je n'ai rien mangé depuis la veille, l'alcool me sonne comme une infernale sucrerie, je détaille les boiseries sculptées des murs où courent des filets d'ombre crasseuse et s'étoilent des rosettes de cuivre vert-de-grisé, je remonte au plafond jauni comme un œuf de Pâques teint à l'oignon par le tabac des défonceurs d'alpe, je palpe les globes bleuâtres veinés comme doivent l'être les seins de M^{lle} Favre dans le pull étroit, oh les fraîches boules suspendues au-dessus du bruit et des fièvres, et les miroirs reflètent ces sphères comme des petits nuages floconneux croisant dans la magnificence du ciel pour mon étonnement et ma mélancolie.

De cheveux d'or aux yeux d'azur accointé d'une chienne angélique (ça veut dire couleur de peau humaine) rampant et éclaboussant de bave d'argent son pied papelonné de sable en pointe. Ou parti d'argent et d'azur, à la montagne mi-partie de sinople et de sable, soutenant à dextre un fouet péri en barre de gueules, à senestre un boxer rampant contourné de vair. Ou d'amour ne me faisant pas pharmacienne belle vos yeux plumetés d'or mourir. Ou pharmacienne vos yeux d'amour plumetant d'or l'aspirine vitaminée belle où ne mourir ni languir ces jours.

Cette Béatrice devait me guérir de quelques blessures. D'où son élection, à cause de son côté dragée, caramel agaçant pour la gencive et peu nourrissant au sang enfoui. Ne m'en demandez pas davantage. L'été dura quelques semaines. Elle feuilletait des magazines en somnolant, je lus des stères de séries noires, j'écrivis trois fois rien, je jurai de ne plus me laisser prendre à l'appât simplet d'une enveloppe. Ah juste ces figures, peut-être encore, Béatrice nue, les roses des seins, la peau cuivrée, les zébrures, le triangle bouclé entre lierre et sapin dans la forêt striée de soleil. Ou les cheveux défaits sur les yeux de myosotis et la bouche lisse à l'ombre verte. Ou le corps agenouillé ployé de plaisir... J'ai lu quelque part que les héraldistes en peine de désigner des motifs contemporains dans de

nouvelles armes ne créent jamais aucun terme et se rapportent comme à la Bible à *L'Indice armorial* de Louvan Geliot de 1635, à *La Science héroïque* de Vulson de la Colombière, de 1644, et aux sept volumes in quarto du *Dictionnaire des Figures héraldiques* de Th. de Renesse, Bruxelles 1894. Donc on n'invente rien. Le *Blason d'un Corps*, d'Etiemble, est un livre trop content de lui-même, mais le *Blason des Fleurs et des Fruits* d'Eluard est un poème frais, précieux, exquis, dans la pure tradition savante. J'ai relu les poésies du sieur Laugier de Porchères. Traits, flammes, rayons, l'œil règne et tue, seins purpurins, cheveux solaires, tout ce que j'aime. Disons que Béatrice fut un blason trop bref sous les cascades et les aigles. Il faut boire l'eau de l'alpe dans une tasse en fer. Elle a plus de goût – un goût dur, glacé, qui devrait guérir des jeux futiles. Les aigles se cachent dans le terrible bleu. – Et ce chapitre ? Vous vous foutez de nous ? C'était ça le récit annoncé ? Dites, on reste un peu sur notre faim ! – Patientez donc. J'ai dit que M^{lle} Favre devait me guérir d'anciennes blessures. On y viendra. Pour l'heure c'était encore un de ces étés perdus à ne rien faire, à écrire une petite chronique pour la *N.R.F.*, deux ou trois articles potables pour la *Gazette littéraire*. De quoi remplir toute une vie d'homme, n'est-ce pas ? De quoi bâtir contre la mort, imbécile, de quoi rassurer Jéricho à la musique de ta petite trompette sautillante.

Vous aurez bientôt un chapitre plus grave.

OceanofPDF.com

BOIRE

Je parle de moi. C'est à moi ces trente-six années de chahut, mon petit Liré, mon donjon de Vincennes, ma Vallée-aux-Loups, mon Croisset, mon Balbec, mon Combray, mon Malagar, je vais et je viens dans la foire et la solitude, j'écoute, je tends l'oreille à ce rire et à ces larmes, je regarde, je ne suis pas fier, simplement je ne voudrais rien d'autre. Je n'ai jamais souhaité changer de peau. Elles me sont étrangères ces rêveries de l'anneau de Gygès, l'invisibilité, l'ubiquité, un je suis un autre, deux je règne en souverain absolu, trois je suis pour une journée l'homme le plus riche du monde... Les tapis volants, les sorcelleries, les dons magiques me laissent froid. Les bijoux indiscrets ? J'aime mieux imaginer l'amour des dames qu'entendre parler leur coquin par subterfuge. Et si par chance elles se mettent à raconter à bon escient, aucune magie ne vaudra jamais leurs mensonges vrais.

Et puis les trois souhaits finissent tôt ou tard par l'horreur de la patte de singe. Pourquoi vouloir être un autre ? Dans le vin, dans le vin surtout, je n'ai jamais cherché qu'à m'enfoncer en moi-même, à m'habituer mieux, à coller de plus près à mes os. À la trappe, elles aussi, ces histoires de métamorphose par l'alcool, ces conversions de lièvre en lion, ces mutations miraculeuses de victimes pascals en distributeurs de coups de pied au derrière. Le vin m'a rapproché de moi, je me suis admis, compris, pour une bonne part connu en lui. Il n'y a pas d'autre mystère de l'alcool. Tout est là. Mais c'est ce qui fait sa force, sa tyrannie, ses merveilles. J'ai pitié de ceux qui prétendent changer. Ils me font penser à ces malheureux qui jurent à tous les saints qu'ils vont se combattre, qu'on va voir leur transformation spectaculaire, que Dieu sera content, alors que leur créateur se satisfait largement de les voir marcher comme il les a inventés.

Je veux parler des aventures de l'alcool.

Qu'est-ce qui se passe quand je bois ?

Il me semble que j'entre dans une maison. En même temps je deviens ma propre maison rêveuse, bourdonnante, furieuse, comme si je me précipitais dans une foule immobile, dont toutes les figures seraient la mienne, constamment renvoyée à mon spectacle d'homme jeune buvant et rebuvant le verre qu'il tient en le fixant, acharné à détailler la couleur du vin gris jaune aux petites bulles jaillissant contre les parois comme une pléiade d'astres neigeux ou de tendres fusées. Mais l'étonnant c'est qu'à aucun moment cet homme n'a que ce spectacle de lui-même dans le regard : il se parle, il monologue, il imagine, il invente et il réinvente, il se compose et se recompose, il pèse en lui le tort et la raison, le pour et le contre, les paradoxes de ses manies, ses mensonges, ses fuites, ses chemins de traverse, ses repaires et ses embuscades, ses manières de dire et ses tons. Boire, c'est pratiquer le plus total et le plus fertile des examens de conscience. Fertile en tristesse, oui, aussi. Mais quel confessionnal, quel jésuite acharné à traquer l'intention lovée, quel Rancé, quel janséniste aux lèvres serrées vaudront jamais ces séances immobiles dans la fumée et le bruit des autres, quand chaque gorgée fait monter dans le sang et les os la rumeur atroce, la rumeur exquise de ce qui a été et de ce qui sera ?

Surtout, ne pas me presser. Pas d'horaire, pas de train à prendre ou de travail à entreprendre. Je ne bois pas pour me mettre à l'œuvre ou pour me donner des idées. Les idées sont dans mon crâne. Je veux paraphraser Platon : boire, c'est me souvenir. C'est me rappeler qui je suis et pourquoi. Il y a une absolue rigueur de la descente en soi-même : laisser faire. Laisser l'alcool m'envahir, en même temps me sentir abrité par lui, être mordu, être porté, être éclairé par sa chaleur. Laisser les scènes s'associer, les pensées s'incarner, les regrets prendre la parole. Ce qui avait été oublié revient. Ce qui avait été mal vu, ou trop vite, trouve toute son exactitude. Les vrais risques se dessinent. L'enjeu devient évident. Les obstacles médiocres sont remis à leur place. Les mauvais projets tombent : buvant, et laissant remonter à ma mémoire ce que j'avais décidé d'écrire dans l'avenir, que de textes j'ai sacrifiés, paresseusement et tranquillement, à l'heure même où, immobile, écoutant ma plus vraie voix, j'en percevais mieux la comique inutilité ! Les fausses colères aussi s'estompent et tombent. À quoi bon ? dit l'alcool en moi. Il ne me laisse que l'essentiel. Tout l'essentiel. – Boire comme exercice spirituel.

L'ascèse par l'excès lent et serein. La méditation et la paix par la brûlure, la matière, le chahut. Je buvais comme les saints jeûnent, comme les moines se jettent à terre devant l'autel et la lampe. J'avais la lampe dans le sang !

Je buvais seul. Non pas comme les manœuvres ou les cocus qui ruminent leur aigreur ou leur vengeance devant leurs mornes trois décis ; je ne buvais pas par tristesse ! Boire peut attrister, passagèrement, mais en aucun cas on ne devra boire parce qu'on est triste. Interdiction de boire aux tristes, aux velléitaires et aux impuissants. Boire ne guérit pas. Tout au contraire, l'alcool enfonce ces pauvres hères dans leur malheur. Ah le misérable qui boit, le vin l'accable et le crétinise. C'est le paradoxe de l'injustice. J'en ai assez fréquenté de ces cafés : saisonniers en rupture de ban, ouvriers saqués, demi-putains, demi-maquereaux, faux légionnaires, pseudo-forains à tatouages pâlots, bagarreurs maigrichons prêts à sortir pour un oui ou pour un non, conards de petits apprentis boutonneux et tombant de sommeil acharnés tard dans la nuit à se donner des faces de durs devant une bière-cognac aigrement rotée à chaque gorgée, j'en ai assez observé de ces gominés superbement chatouilleux sur le faux honneur du faux milieu, de ces repris de justice cultivant comiquement l'accent frouisien, de ces petits gangsters mythomaniaques et provinciaux tout juste bons à exercer l'honnête métier d'indicateur de police. Ils buvaient et ils devenaient encore plus cons. J'ai rêvé sur leurs grands airs et leur faiblesse. Boire nietzschéennement. Boire parce que la force est en moi. Parce que je céderai à cette brûlure par intelligence, par force, par bonheur.

Mais non je ne méprise pas les misérables, et si vous voulez le savoir, je les préfère cent fois, eux et leurs pauvres cafés et leurs alcools bon marché et leurs vins acides et leurs bières plates, aux cafards évangélistes, aux justes, aux équilibrés qui boivent un *bon* verre de vin en se gobergeant de leur sagesse et de la conduite de leur vie. Ceux-ci sont les puceaux du vin, je les déteste, ils n'ont jamais compris que l'excès est une bête puissante et qu'il faut sentir une bonne fois craquer toutes ses digues, toutes ses barrières, pour être libre et pour être heureux. Pour se trouver soi-même dans la possession totale de ses pouvoirs et de ses dangers. Et ne me parlez pas de ces petites ribotes d'étudiants, de ces punches de fils à papa se hâtant de boire un peu trop et de dégueuler avant la récupération familiale et les

fiançailles. Ceux-là me dégoûtent plus encore que les paumés. Ils ont singé, ils singent les affranchis alors qu'ils se sont empressés de se planquer dans le troupeau des assurés. Ah je préfère cent fois le marlou demi-sel au gandin candidat en droit qui se paie le luxe de quelques désordres avant de retourner lécher les bottes des chéloniens chefs du clan.

Il faut s'être enfoncé dans l'excès pour savoir qu'on ne fait plus de quartier quand on est revenu du vieux rivage. Il faut avoir grelotté, blêmi, crié de peur, crié de fureur ou d'allégresse ou de détresse sous l'empire de l'alcool pour avoir le droit d'en parler. Ses mystères ne sont pas pour les petits malins.

— Mais vous gâtiez votre santé. — Le corps ? Le cœur, le foie, les reins, le reste, ça tenait le coup. Le bocal aussi, je vous remercie. Une mémoire hannibaliennne, des viscères mithridatisés. Le pas, le glas, le fracas vifs.

À peine quelques migraines, sur potron-jaquet, à traiter à l'aspiri-sucre. Oui je me suis battu avec toutes sortes de gens, oui j'ai été arrêté, oui j'ai fait du tapage et du scandale et c'est là que vous m'attendez, mes canetons chéris, car je me débattais entre les mains de vos flics pendant que vous bridgiez et que vous rosissiez de confusion en relisant votre premier article du *Peuple*. Oui, cent fois oui, l'alcool libérait ma violence, et ma violence vous embêtait. En même temps elle faisait vos délices. Vous preniez joyeusement des mines navrées, pour vous attrister de mon sort : « Chessex est devenu fou. Il casse tout. Vous verrez qu'il ne terminera pas ses études... » Ça vous arrangeait.

Et vous Monsieur le démagogue qui flattez vos élèves en leur rabâchant le tiers-monde, et Marcuse, et Guevara, et les tartes à la crème les plus mousseuses du gauchisme en chambre, dites-vous bien que mon hachisch, mon cannabis, mon L.S.D., mon héroïne ce furent les litres de blanc, les kirsch, les pommes feutrées et violentes qui ont entretenu dans mes artères le feu sacré de l'ivresse et de la poésie comme un bonheur inusable. Vous vous scandalisez ? Vous me menacez d'enquêtes, de punitions à effet rétroactif ? Il y a longtemps, je vous le signale, que les enquêtes ont été faites. Et vous ne trouveriez plus, en essayant de me coincer, qu'un citoyen fort raisonnable ayant depuis longtemps réglé ses affaires et ajusté son mode de vie à son horaire. Donc j'ai bu seul et j'ai bu avec quelques-uns. Ah je salue les compagnons de café, l'avocat burgonde Manuel, agressif, mystique, susceptible, véhément, pour l'heure il feuillette la Revue des

Pères, hou hou hou, en torturant sans fin ses pattes de lapin et en grattant son gros nez rubescent d'un ongle noir, je salue le lansquenet Graf toujours prêt à ingurgiter d'ahurissants mélanges de ricard et de vin blanc pour l'épanouissement de ses rages, et le furieux Christoff, et le Conseiller Pittet, et Reut l'amplissime sac à meringues essayant de placer dans le brouhaha sa dix-millième contrepèterie, et princièrement l'Apothicaire, vieillard autoritaire, mécène volubile dont la magnificence et les rêveries maurrassiennes haut clamées stupéfient chaque mardi soir une cohorte de paladins assoiffés et indociles. J'ai passé des années avec ces gens et mon livre ne serait plus mon livre si je les escamotais. J'ai besoin de leurs figures et de leurs noms comme de turelures familières. Je prétends d'ailleurs, voyez l'enchaînement, qu'on ne connaît pas une personne avec qui on ne s'est pas soûlé. Je me suis soûlé avec Galland, avec Velan, évidemment avec toutes sortes de chères dames. J'ai bu énormément avec Chappaz un peu partout, avec Arland à Brinville (je me souviens encore du goût de sa prune de Varennes), avec Nourissier à Montreux (c'était au Café Suisse, mais lui il avait bu la veille, il se retapait l'estomac, il lui avait fallu un moment pour attaquer un nouveau litre d'Appenzeller), avec Georges Borgeaud dans les petits cafés de la plaine du Rhône. Je ne suis ni un pochard ni un mondain. J'ai vécu avec ceux que je cite, avec leurs manies, avec leurs livres, et je n'ai jamais cessé de les aimer. J'ose affirmer qu'ils me le rendent. Je me suis aussi soûlé avec quelques morts. C'est le mystère de la communication et de la mémoire. Qui sait ce qui passe d'un cimetière à mon verre, d'une tombe nocturne à mon sang quand je bois en me souvenant et en songeant ?

C'est comme dans les chalets, la nuit, ces coups, ces passages, ces craquements, quelqu'un est là qui veut parler, qui nous appelle, il faut tendre l'oreille, ouvrir son cœur au vieux message des obstinés. Une tendresse me pousse sous leur lierre. L'alcool me lie aux vivants mais il me lie aussi aux morts, à leur bavardage dans les trous. Je palpe de la langue et du gosier leurs fantômes. Je les voudrais dans ma poitrine comme un cri de hibou dans les branches bleues sous la lune. Ils rôdent en moi, les disparus ! Je les appelle à mon tour, et chaque gorgée que j'avale est leur offrande fraîche où trier l'espoir de faire un pas de plus et le profond goût âcre de la mort.

Je m'approche du glacier et du brasier !

Je suis aussi gourmand d'alcool.

Il y a la saveur, la douceur du vin et de l'alcool comme des nourritures suprêmes, il y a humer, mâcher, triturer, sucer le vin, le renvoyer d'une gencive à l'autre, l'avaler comme une gorgée de miel spirituel. O vin panique. Pourquoi ne servirai-je pas la messe au milieu du tohu-bohu des journées ? Il vaut bien le désolant concert des anges. Pourquoi ne pas asperger de vin quotidien les portes, les murs, les édifices publics, qu'on nous guérisse de la sale odeur d'hydrocarbure qui devient le fond de notre air buvable ? Pourquoi ne pas laver les culs pincés de vin limpide et fort, pourquoi ne pas plonger leurs propriétaires dans des marécages de marc pour les nettoyer de leur fiel, de leur science, de leur vertu, de leur naissance, de leur équilibre et de leur disposition à juger tous ceux qui ne leur ressemblent pas. Les paradis artificiels au service de la moralité civique et publique. Enivrez-vous ! Et quittez vos défroques de pharisiens ! Soulez vos femmes ! L'imagination leur couchera les oreilles au vent.

Je me suis demandé pourquoi j'avais bu. Pas d'hérédité. Aucune habitude de famille. Si, un lointain arrière-grand-père ivrogne, à Vallorbe, buvant ses fermes et ses vaches, terrorisant le village jusqu'à l'intervention de l'Armée du Salut (c'était avant 1900).

D'où m'étaient venus ce goût et cette passion ? Le rêve ? Une espèce de suicide et le défi à ce suicide ? La grâce de la vie contemplative et imaginative ? Sans doute, tout cela à la fois. Je ne choisis pas. Je tire mon chapeau à l'insondable. Mais je vous le demande, chers compagnons, quand je serai mort et enterré, versez, de grâce versez une offrande de vin blanc, des *Portes* d'Yvorne ou de la *Borne*, versez donc une goutte de vin sur ma tombe. Alors du fond du froid je sentirai le feu descendre sur moi, et je me souviendrai de la puissante tendresse d'être encore vivant parmi vous, mes chers amis, le temps que votre culte soit bu par la terre et s'évapore.

NACHTMUSIK

J'ai été marié huit ans. C'était un premier mariage – ensuite il y en a eu un autre, et un second divorce aussi. Je me suis assez entendu reprocher mon instabilité pour en avoir la nausée. Je ne suis pas du tout instable : je n'avais pas ce que je voulais, j'étais inquiet, volé, usé pour rien, à cause de cela mal dans ma peau et mécontent. Instabilité donc, au dire de mes proches, ingratitude, aveuglement, velléité, lâcheté, légèreté, infidélité. La vérité, c'est que je n'ai jamais cru à ce mariage. J'avais vingt-trois ans, Michèle vingt-et-un. Je l'avais eue à dix-huit ans, un soir de novembre, dans son petit lit de l'avenue de la Gare.

Elle était Russe. Je l'aimais. J'aimais ses yeux gris bleu, son nez droit, ses pommettes haut placées, son corps fin et fort. On filait à moto au fond de la campagne, on se couchait dans les haies, on revenait au milieu de la nuit noire. Quelquefois on dormait dans une auberge de la Mentue, à la poste ou au bistrot de La Comballaz, la moto attendait à la pluie, à la neige, on rentrait à Lausanne gelés, cassés, à moitié soûls de sommeil sous nos écharpes. Une belle histoire qui finit mal une première fois : séparation, mort de mon père, pour elle Londres, quelques amours, bien sûr retrouvailles, on passe ensemble tout un hiver montagnard, un long hiver insouciant et drôle, au printemps elle est enceinte, elle entre en clinique, on lui enlève son enfant. J'ai pensé des centaines de fois, par la suite, que ç'avait été là notre première erreur. L'intervention nous a sournoisement minés en nous enfonçant dans l'idée que nous ne resterions pas ensemble, que nous n'étions liés par rien, que nous ne pouvions pas envisager l'avenir elle et moi. Mais pourquoi cette intervention ? C'était moi qui l'avais voulue parce que j'éprouvais déjà, jusqu'au malaise, ce sentiment d'insécurité dont j'ai toujours souffert avec Michèle. Je l'aimais et tout était précaire, mal fixé, incertain. Dans les pires désordres j'ai surveillé l'avenir, j'ai assuré mes traverses et mes issues. Elle devait peut-être à son

origine slave une indolence, une insouciance, un détachement de toute fin qui faisaient mon admiration et mon angoisse. Non point paresseuse, mais indifférente à toute entreprise de conquête, à tout accomplissement, à n'importe quel coup. Désintéressée. J'avais du goût pour l'aventure, j'entreprenais, j'ourdissais. Je l'aimais et elle me pesait. J'assemblais, j'inventais, elle le voyait mais elle n'y attachait aucun prix. M'aimait-elle ? Oui, elle m'aimait et elle m'a aimé jusqu'au bout. Mais jusqu'au bout j'ai eu cette inquiétude d'être seul, d'être lié à un être que j'aimais et dont l'indifférence à toute une partie de ma vie m'angoissait et m'enrageait. Mariés, nous avons connu une année de tranquillité, plusieurs mois elle m'a doucement soigné d'une pleurésie, puis l'inquiétude est revenue, elle s'est installée dans mon crâne et elle ne m'a plus quitté. Pourquoi ce mariage ? C'est le paradoxe. J'étais seul avec elle mais j'avais besoin d'elle, de son visage clair, de son corps souple, j'aimais son amour, sa tendresse. Je déteste les cyniques. Je ne suis pas cynique. Elle me foutait la paix. Elle travaillait, j'allais, je venais, j'avais mes réseaux et mes cafés, je buvais avec quelques sires, je ne me sentais pas lié, pas tenu, au bout de deux ou trois ans j'avais pris l'habitude de la tromper, me croyant amoureux de telle ou telle, décevant chacune et perdant sur tous les tableaux. Elle passait l'éponge, ça remarquait. Séparations, tentatives nouvelles, un remue-ménage incessant, beaucoup de désordre, des scènes, une tendresse inaltérable de part et d'autre, une fatigue pourtant croissante. J'avais besoin d'être fidèle et je trompais. J'avais besoin de sûreté et je multipliais les démissions. J'aimais fonder et cette vie était sans avenir. En ce temps-là je n'ai écrit qu'un petit livre, *La Tête ouverte*, c'est encore le récit d'une fuite.

Je le dis sans rire, je crois qu'il est encore plus douloureux de tromper que d'être trompé. Combien d'interminables matinées ai-je traîné jusqu'à ce repas de midi où je devais la revoir, ayant quitté à l'aube, écoeuré, l'appartement d'une oiselle trop contente de conjurer sa solitude en m'hébergeant. Combien de remords rageurs j'ai soufferts en trompant la femme que j'aimais avec des filles moins belles, moins fines, moins douces qu'elle. Je souffrais horriblement du mal que je lui faisais, et je sautais sur la première proie. Ah ces réveils, l'atroce migraine, la gueule pâteuse – j'avais presque toujours bu la veille – la chambre de bain inconnue aux odeurs fétides, la fausse familiarité de la lavette et de la brosse à dents de la

dame, les quatre aspirines (quand il y en avait) dans une cuillère de nescafé tiédasse qu'une idiote en peignoir servait au coin de la table surchargée de bouteilles débouchées et d'infâmes verres de kirsch à moitié bus... Ah je connais la macération de la tristesse et du purgatoire. A cette même heure ma femme se levait dans une chambre nette et apercevait sans larmes mon lit intact. Sans larmes, mais avec quelle profonde blessure de plus ? Quelle cicatrice pour toujours ? Je le savais, j'avais des sanglots au fond de la gorge mais je m'empoignais, j'avais un sursaut de volonté pour faire avancer ma carcasse navrée et entamer ce beau matin.

Ceux qui n'ont pas bu ne connaissent pas ces heures où la nausée, le mal de tête, les regrets cèdent peu à peu au raidissement de la volonté. Une espèce d'allégresse revient avec le plein usage de soi-même. Au bout d'une demi-heure, au bout d'une heure, la tête est claire, l'œil vif, le ventre en place, la démarche précise, et il faut faire un effort de mémoire pour se rappeler les vacillements et le dégoût du lever. Même les remords s'estompaient. Je m'habituais à ma vie compliquée, à mes deux ou trois lits, à mes coups de téléphone à la sauvette, à mon courrier escamoté, à mes mensonges.

C'est le prix que je paie pour être libre, me répétais-je de plus en plus souvent, car le sentiment de ma liberté faisait son chemin. J'étais malheureux mais je voyais que mes forcéneries me détachaient de ma femme. J'allais être rendu à moi-même. Je serais seul, mais mieux vaudrait la solitude, en toute connaissance de cause, que cette association boiteuse où je faisais souffrir et où je me démolissais.

Y a-t-il un plaisir à tromper ? Oui, une espèce de plaisir. Au début, une volupté vive à découvrir un autre corps quand je sais que je le retrouverai rarement. À entrer dans une intelligence, à déceler des ruses et des prudences, surtout à surprendre une pudeur. Cela devient vite un besoin, en dépit des remords, de la tristesse. Des années j'ai rêvé sur un titre de Drieu : *L'Homme couvert de Femmes*. J'imaginais et j'agissais. La trame est vite faite : quelques pistes, des habitudes dans quelques librairies et quelques cafés, le goût du secret et de l'enchevêtrement, une mémoire exacte de la vérité et du mensonge, un peu de sang-froid, de l'invention, le don des campagnes vite menées. J'épinglais la petite souillon et la femme de médecin. Je mêlais les races et les classes. La bibliophile sortant en veston de tweed de son club équestre, et la petite Algérienne d'Yverdon. La

jolie assistante sociale ardente de ses découvertes, l'institutrice ponctuelle, et la demi-lesbienne tubarde rotant le ricard et la régie. Il peut y avoir une ahurissante fraîcheur dans la sommelière aux cheveux pleins d'accordéon et d'huile de frites. Une grâce infernale dans la protestante dévoreuse de petits fours. Jamais d'étudiantes : j'ai horreur de leurs théories, de leur politicaillerie. Des filles dans le coup ! Du bon argent ! Des secrétaires, des folâtres, des adultes normalement mariées et efficaces ! Renard au poulailler. Renard sera pris ! En attendant renard court, renard se gobergera cette nuit.

J'ai choyé les dévergondages ecclésiastiques de Bataille, le clitoris des collégiennes de Violette Leduc, la psychanalyse de Michel Leiris et les fouets de M^{me} Aury. Bien entendu, c'est de la littérature *française*. L'érotisme peut entrer dans vos salons sous la couverture de Pauvert. Mais non je ne suis pas jaloux ! J'aime ces écrivains et leurs livres. Je me suis repu d'Edwarda. C'est l'hypocrisie, c'est le snobisme qui me soulèvent le cœur. Dans le lit des dames, moi aussi, je croisai un voyou qui ressemblait à mon amour. Entre les jambes des dames j'ai branlé mes sœurs coupables. Dans l'anus des dames j'ai enfoncé l'épingle de Sade. Et léché le rictus de la mort sous leurs chaudes lèvres grandes ouvertes.

Une force très ancienne me porte. Je traverse tout. Endurance, obstination, je plie, je cède un moment, le flux profond n'est jamais interrompu, le tohu-bohu le plus fou m'a laissé intact. Je parle du corps ! L'âme en a pris un bon coup ! Encore que mes étonnements soient tels, ma naïveté si évidente que je me demande si elle n'est pas elle aussi, cette âme-là, trempée comme celle du chat sauvage. J'en étais à mes allées et venues. J'aime la nuit. Des années j'ai attendu la nuit pour connaître la joie et la peur. Chaque soir je recommençais à respirer plus librement, le sale après-midi blanc était déjà très loin et j'allais entamer la série inusable des plaisirs et des angoisses dans mes réseaux vibratiles. Vive la nuit. Je m'enfonçais dans mes passages, j'étais en reconnaissance, à l'affût de la peau et du verre, j'avais mes portes, mes boîtes-aux-lettres, mes escaliers ou mes ascenseurs, mes sandalettes derrière le yale trop lentement tourné. Ou bien c'était la campagne noire et les feuillages brillants sous le ciel glacial, le veston roulé sous la tête, les doigts courant du nylon tiède à l'herbe froide. On est rassasié et on crève de faim. Je voulais cette minute

où l'épuisement et l'exaltation me cognaient le ventre dans la grande terrible nature vacillante de beauté et de vigueur. J'aurais dû trembler et hurler. Une bête dans les pattes de Pan. D'autres voyagent, d'autres se jettent à genoux, d'autres font des carrières de consul, d'autres s'enferment dans des léproseries, d'autres construisent des capitales – moi je fuyais sur mes chemins d'ombre, soûl de bonheur, et je m'endormais chaque aube un peu plus libre.

Je me suis lié trop tôt et j'ai mis des années à me délier.

Je n'écrivais pas de livres.

Je travaillais à la commande : trop d'articles, trop de chroniques et de notes de lectures pour la *N.R.F.*, trop de papiers pour la *Gazette littéraire*. Il m'a toujours été difficile de faire à la fois des articles et un livre. Prenons la note : dans la revue de Paulhan, elle était brève, nette, ramassée, rien n'est plus difficile à enlever. Il faudrait être Chamfort ou Jules Renard. Je travaillais beaucoup ces notes, je les voulais denses à souhait, j'en écrivis des dizaines et des dizaines. Les chroniques m'occupaient des mois. Je me rappelle certaine d'entre elles, sur Henri Calet, que je n'envoyai qu'après l'avoir réécrite et recopiée au moins cinq fois. Un exercice qui affine la patte, mais saigne à blanc le livre en train.

Le livre qu'on ne fait pas pèse comme un remords. Si, une bouffée d'air. En 1962 j'eus du temps pour un texte court : j'ai écrit *Reste avec nous* un mois de paix (Michèle était en Italie). J'y suis resté attaché.

L'influence de Paulhan se faisait sentir : j'étais fasciné par les petits livres, les minces traités, les petits contes paradoxaux. Plus ma vie était désordonnée et plus j'étais tenté d'écrire un récit neigeux, tendu, ivre de correction et de rigueur.

Ne riez pas de cette soumission à Paulhan. Il en a subjugué de plus forts. Ce qui me fascinait chez lui c'était l'idée insaisissable, le « mettons enfin que je n'ai rien dit » qui clôt l'un de ses traités les plus clairs, le génie de la litote, la distance ironique, l'œil perçant de cette chouette surprise en plein jour. C'était son influence aussi, encore que je l'ai connu à la fin de son règne. Mais Armand Robin, Audiberti, Mandiargues le révéraient comme un évêque. Je crois même qu'Audiberti en avait peur, il tremblait pour chacun de ses livres, il fallait que Paulhan les approuvât pour que lui-même pût y croire. En essayant de s'en cacher, Arland guignait du côté du vieux Chinois qui l'écrasait de sa taille et de ses ellipses.

Paulhan a fait écrire des livres mais sa terreur a stérilisé pas mal de monde (c'est peut-être heureux). Moi je raturais des « récits brefs », de petits textes blancs, je ne voyais pas qu'ils étaient loin de ma vraie nature. En 1964, j'écrivis en deux mois *La Confession du Pasteur Burg*, qui demeurera à mes yeux le point extrême de ces tentatives étriquées. J'y ai contraint mon tempérament, j'ai gommé, tendu, resserré, et le récit ressemble à une épure. Ce n'est que cinq ans plus tard, en écrivant le *Portrait des Vaudois*, que j'ai compris que ma vraie nature était de tout jeter dans la pâte en défiant la mesure et le goût, pourvu que j'y circule à l'aise.

Séparations, raccrocs, nouvelles ruptures, entretemps le drame de 1963, on avait passé l'été à la montagne, elle était enceinte, à Noël on lui enlevait un enfant de cinq mois. Hémorragie, le transport d'urgence en clinique, une césarienne, une terrible cicatrice rouge sur le doux ventre, ce Noël affolé et bête, puis l'accalmie, puis une séparation encore..

Enfin le divorce. J'étais libre.

Longtemps je ne sus pas que faire de ma liberté. Nous nous revoyions, nous nous aimions encore, il fallut une décision dure pour nous arracher l'un à l'autre.

Je me souviens. C'était une femme jeune et belle, aux pommettes hautes, aux yeux gris. Je l'aimais. Je l'ai ravagée. Je suis plein de larmes. La nuit fraîchit sur la plaie et sur l'ancolie.

OceanofPDF.com

LE JEU DE L'OIE

J'ai souvent rêvé sur les hasards du Jeu de l'Oie. Premier jet : le joueur reçoit un coup de pied au cul et paie une amende de six francs. Autre coup de dé : le joueur passe deux tours à l'auberge où on lui apporte trois décis. Nouveau coup de dé : une bourse est offerte au joueur. Son éditeur lui paie une forte avance. Quatrième coup : le joueur a oublié de régler sa consommation et doit décliner son identité au gérant de l'établissement. Cinquième coup de dé : la photographie du joueur paraît dans le *Journal de Genève* avec un article de Georges Anex. Encore un coup : le joueur cède son tour à un maoïste et rédige une lettre d'excuse au Président Salazar.

Le Jeu de l'Oie est plein d'enseignement. C'est un jeu moral et salubre. Comme les jours abrupts il développe le sang-froid en détraquant tous les calculs, il aiguise le regard intérieur, il conseille la patience et la distance. Vos blessures saignent ? Jouez à l'Oie. Vos livres s'empoussièrent dans les fonds de librairie ? Vos amis vous taillent des vestes ? Jouez à l'Oie. Jouez à l'Oie. Votre maîtresse sera bien vieille au soir à la chandelle ? L'Oie tout de suite. Votre foie tient trop bien la carre ? L'Oie, vous dis-je. Ainsi vous passerez le temps, céderez votre tour, réfléchirez à la bonne ombre, irez, viendrez, sauterez l'obstacle, retournerez sur vos pas, retrouverez raccourcis et traverses. Jeu stoïcien ! Jeu métaphysique et civique ! C'est votre tour : oh, oh, deux éditeurs parisiens refusent le récit pastoral du joueur. En compensation, celui-ci reçoit une lettre de Jean Paulhan qui vante très haut le livre proscrit. Autre coup : le joueur fait trop richement la fête à Genève. Il assomme un postier à Plainpalais, brise la vitrine d'une pharmacie et passe deux jours à la prison de Saint-Antoine. Nouveau coup de dé : le joueur dérobe *Le Chat botté* à son libraire habituel. Un commis l'aperçoit et rougit de timidité à l'idée de le dénoncer. Le joueur empoche le livre mal acquis et gagne la sortie d'un pas dégagé. Dixième coup : le joueur se lie d'amitié avec M^c André Manuel qui ouvre pour lui de

nombreux dossiers. Ses confrères l'accusent de fréquenter une espèce de Léon Daudet bruyant et bâfreur de nègres. Impavide, le joueur assiste sa nouvelle relation dans l'absorption des réserves de Gamay du Café Romand. Onzième coup : pas d'accord avec Maurice Chappaz sur le génie hippy, le joueur est privé d'une expédition pacifiste à Katmandou. Pour se remettre il relit *Le Match Valais-Judée*. Il reçoit par la poste une flûte indienne, des clochettes, un sari et une pincée d'herbe séchée dont l'usage exact lui échappe.

— Et les autres jeux, s'il vous plaît ?

— Je ne joue jamais, s'il vous plaît.

— Au yass ? Au 421 ?

— Ni au yass, ni au 421, ni au poker, ni à pique-double, ni au chibre, ni aux charrets, ni au cochonnet, ni aux quilles, ni aux trois-souhaits, ni à pigeon vole, ni aux puces, ni au nain jaune, ni aux billes, ni à la marelle, ni aux métiers, ni à rondin-picotin, ni à colin-maillard, ni au bridge, ni à chat-perché, ni aux allumettes, ni au fou, ni au poirier droit, ni à saute-mouton, ni à cache-cache, ni à la cou-ratte, ni à la belotte, ni aux tarots, ni à la boule de cristal, ni au boston, ni à la manille, ni au docteur, ni au mikado, ni à la petite guerre, ni à la bataille navale, ni à l'écarté, ni aux gendarmes et aux voleurs, non plus à la bague d'or hélas, ni à loup où es-tu...

— Mais au chemin qui mène à l'auberge ?

— Ah oui à ce chemin, et aussi à cochon pendu. Et aux jeux de mains. Et au chat et à la souris. Et à bouche-que-veux-tu. Et à chercher les fourmis rouges. Et à boulanger roule-moi ta pâte. Et à coquin d'oiseau. Et à nichon-liquette. Et à la petite bête qui monte-qui-monte. Et à culotte empochée. Et à bourillon-sachet. Et à minette minoulette. Et au marquis de Carabas. Et au poucet. Et à c'est pour te manger mon enfant. Et au furet du bois Mesdames. Et à poupée-gouttelette. Et à Ronsard l'a bien dit. Et à Booz endormi. Et à buchet trempé. Et à pinçonneau-pincette. Et à l'œuf à la coque. Et à lichette promise, lichette tenue. Et à renard et la mésange. Et à biquet et biquette. Et à assise, la fileuse au bleu de la croisée. Et à goulou gobelinette. Et à l'aiguille dans une botte de foin.

— Vous êtes bien bon. Et maintenant à quoi jouez-vous ?

— Je retrousse mes manches. Je réempoigne ma plume. Oui, je rêvais sur le Jeu de l'Oie. J'ai grand respect de la part du hasard dans mes journées.

Le saut de l'ange, la rupture, le drame comme la foudre dans le bleu. Jouer ? Ce personnage s'attend au pire et au doux. Ce personnage plus sage qu'il n'y paraît. Pas encore l'ecclésiaste évidemment. Mais il s'est frotté aux gens, raboté aux choses, il sait pourquoi il rit et quand il tremble. Il vieillit. Il n'est pas triste. Il a le goût des matières. La colle est un excellent exemple. C'est fou ce qu'il a pu coller, ce qu'il colle encore comme paperasse. Ses manuscrits sont pleins d'onglets, de rajouts, de papiers d'emballage bruns ou jaunes, de cartons roses, de billets minuscules où il a la manie de récrire des développements, de surcharger, de corriger. Il colle ces feuillets dans les marges, soigneusement articulés pour être ouverts et bien lisibles des deux côtés, le cahier quadrillé s'enfle, double de volume et exhale une forte odeur d'amande ou de cellulose ou d'animal selon la glu, et il s'enchant de ces effluves roborants. Il a collé au poisson, à la pâte d'os, à la sévère colle de bureau, alla colla ideale per la casa, à la colle de tapissier, au fin tube de luxe que les droguistes réservent aux fanatiques de la porcelaine, à la colle universelle, à la dangereuse poix de menuisier. Quelquefois il y a un accident, la gélatine déborde et soude deux pages irrémédiablement perdues, et le misérable connaît alors le désespoir d'André Gide apprenant que sa femme a brûlé sa correspondance.

Messieurs les psychanalystes voudront bien y trouver le terrain de leur choix. Janotus et Trissotin se monteront la tête sur mon cas. Pourquoi le sujet colle-t-il ? Quel manque le malade trahit-il en collant ? Quelle fixation fait-il sur le rajout qui l'excite tant ? Quel transfert du signifiant au signifié révèle-t-il dans ses collages ? – En procédant par accumulation, mon cher confrère, il nous révèle sa terreur de la disette, son obsession latente de la carence. – D'autre part, c'est évident, le malade pratique un examen inconscient : il colle, il rajoute, ce faisant il revient en arrière par peur de n'avoir pas tout dit. Scrutation morbide du moi, narcissisme calvinien, égocentrisme exaspéré par l'usage intensif de la première personne et la mégalomanie littéraire. – Ou la pâte elle-même le comble-t-elle ? Infantile, malaxe-t-il avec elle un substitut excrémental ? Scatophile ou coprophage, il colle alors ludiquement, jeu régressif, refus de l'autre et du là.

— Mais vous le voyez, mon cher confrère, le malade étend cette colle. Ce faisant, comme dans tous les cas où il y a extension de matière adhérente

sur une quelconque surface plane, le sujet est à la recherche d'une satisfaction érotique. D'ailleurs sa référence à Gide...

Comportement puéril, manie compliquée d'exhibitionnisme, vite, expédiez l'oiseau en asile. À la soviétique. Et le gêneur se retrouve enterré vif pour dix ans. L'Oie, n'est-ce pas. Dernier coup de dé : comme punition de ses forfanteries, le joueur quitte le jeu et gagne sa cellule en camisole. Ohé les gardiens ! Je n'ai plus ni papier ni plume. Je plie des cornets pour la collectivité. Enchaîné à ma paillasse, la nuit, j'écoute la chouette et les Iliouchines sur la toundra où brille le givre. Je vieillis. J'ai le temps. Mais où avez-vous pris que j'étais triste ? J'ai le cœur chaud, je ne démoralise plus personne, et fantôme parmi les fantômes, je suce mes sabots en me souvenant des âmes mortes.

OceanofPDF.com

LES GORGES CHAUDES

J'aime rire. Ah je sais, le rire diabolique, le sage ne rit qu'en tremblant, la distraction, l'absence de soi, le Christ n'a jamais ri, l'agression contre l'autre, la destruction de soi-même – de ses forces, de son humour – dans le rire abominable. J'aurais l'oreille basse si je ne riais pas. Ah non pas de ce rire nerveux des justes qui croient se salir en riant, pas non plus du rire entendu, du rire cuistre, du rire universitaire, encore moins du rire triste des employés riant du patron. Ou de l'affreux rire des vieux tousseux, des vieux toqués, qui rient parce qu'ils vont mourir. Ou de la rigolade des malins courant au regrat. Ou du rire spécial des érudits devant nos sorties naïves. Ou du rire fou. Ou du rire des chevaliers de la manchette devant les sous-vêtements des femmes. Ou du rire miserere.

Mais rire au centre de son aire, disposant de soi, en toute connaissance de cause. Rire par abondance de soi. Rire par richesse. De ce rire qui nous classe une fois pour toutes, à Lausanne, je le note en passant, au rang des valets de pied et des jardiniers. – Ah mais c'est un excellent rang. On a de la paille aux souliers, on sent le cheval et la graisse à essieux, on zigzague en tablier vert parmi les laitues et les iris. On entre à la cuisine, on dit « est-ce qu'il y a encore du café », la coquine nous passe le bol et une cuillère de miel contre l'angine, on savoure, après on repart à la chasse aux escargots. – Quoi, vous disiez qu'à Lausanne on ne rit pas bien ? – Je connais des gens pour qui rire est tout au plus un toussotement exténué. Un chuintement distingué. Un rictus de lézard péremptoire commis à la direction des écoles. Allez rire dans cette société, vous passerez vite pour un Scythe. Vous riez sans retenue ? Vous éclatez de rire ? Vous êtes gai, votre tablée se tord les côtes ? Vous voilà fiché, étiqueté. Coureur, bretteur, on savait, mais aussi grossier, c'est bien pire. Le grossier bousille les usages ! Il proclame, il tape sur le clou ! Je me passerai donc de vos sauteries et de vos buffets. Adieu rôti. Merci rôti. Je ne suis pas de bonne

compagnie, moi, je ne suis pas gris et transparent comme votre poète (auquel d'ailleurs vous ne comprenez rien), je n'ai pas le ton modestement solennel dont on se pâme à Zofingue et à Rumine, je préfère Rabelais à Rilke !

Je connais une dame-poète qui se bouche le nez devant mes livres et ceux de Chappaz pour cultiver *La Tourterelle turque*. Chessex, lui, fait l'éloge du cochon... Cette lauréate et son mari l'éditeur triste trouvent *Le Match Valais-Judée* « obscène ». Bien entendu, les vraies raisons d'aimer Jaccottet, sa dignité solitaire à Grignan, ses poèmes rares, tout ça ne les effleure même pas. Mais l'indicible, mais la transparence, mon cher Chessex ! – tout ce par quoi Philippe Jaccottet reste vague, souvent fumeux, et complaît aux aspirations poliment mystiques de ce petit monde.

Donc je ris, je passe pour un marchand de foire. Il y a une vieille rancœur dans cette réputation qu'on me fait, une vieille envie, une vieille colère qui s'exprime là. Mon père était un homme nouveau, il avait fait une carrière rapide, on lui en voulait de son autorité. Il a payé d'autant plus cher qu'on lui en voulait sournoisement. À sa mort, avec fidélité, on a reporté sur le fils l'ancienne envie. Lui non plus n'appartient à aucune faction, l'armée ne le soutient pas, et il n'a ni truelle ni petit tablier à exhiber dans aucune loge. Pauvre de moi. L'un de mes arrière-grands-pères était manœuvre-vigneron, un grand-père marchand de bazar à Vallorbe. Accusez-moi de délire de persécution et vous ferez ma réjouissance. Voilà ce que c'est de se gaver des *Confessions*.

L'empoigne rit. La pâte forte, les figures, le bruit des coups, l'ahurissante drôlerie, mille destins, mille échecs, mille morts dans le cœur. Les prêtres doivent avoir cette vocation de bonheur à donner et de souffrance à infliger comme les gros chardons des pâturages. Il y a une douleur du rire : une solitude. La joie compense. La vigueur tournoyante, bien sonnante, bien sensée, des éclats de rire contre la mort. « Je ris merveilleusement avec toi » dit René Char dans sa lettre amoureuse. Je connais ce rire. Je ris avec Elisabeth. C'est un extraordinaire plaisir de plénitude. Le rire grandit le rieur, il augmente sa vigueur et soudain il agrandit le monde.

J'aime le rire de mes amis. Chappaz sait rire, à longs traits, l'œil brûlant et mouillé de rire. Bertil Galland rit avec une joie solide, on peut prendre

et toucher ce rire comme une matière lumineuse. Corinna rit de ses magnifiques yeux clairs. Manuel rit à gorge déployée, bruyamment, goulûment, tout le café se retourne. Velan rit haut, longtemps et par éclats brefs, il parle toujours en riant, crache sa fumée comme une recrue. Lovay s'étonne de rire et a l'air de nous poser la question d'Hamlet. L'abbé Dutoit rit avec gourmandise et une timidité douce qui lui plisse le nez. Le Père Emonet rit d'un bonheur qui rend heureux. C'est un dominicain, je l'ai eu comme maître de philosophie à Fribourg, j'allais le voir dans sa cellule de Saint-Hyacinthe, au mur il y avait l'image du beatissimus doctor et le choix de cet ami en robe blanche et sa foi et son visage m'apparaissaient tout entourés de rayons. Il me semblait que son âme riait du rire des anges, qui est contemplation de Dieu.

Je veux être heureux, je cahote, le rire gagne. À brinquebaler, à chuter, à se râper, on apprend le bienfait de rire. Ne me chantez plus la décence, la fine bouche, le goût, la politesse ou le bon genre, j'en ai par-dessus la tête de vos petites mines de faux aristocrates et d'amateurs. Au bon ton je préfère le ton. Et au raffinement la finesse. Quoi ? Le classicisme ? La bienséance ? Trempez-vous le crâne dans la pâte. De toute façon vos façades couvrent des squelettes et vos concerts n'y changeront rien : vous avez autant de vie spirituelle qu'un sugus. Allons Messieurs les censeurs, Messieurs les renseignés. Votre dignité. Votre réserve. Vous êtes abstraits et dérisoires. Il faut le sabre des hussards de Murât à vos tics de petits talapoins. Je m'égare ? Je me monte la tête ? Mais non Messieurs.

La tête tient bien. Elle est même fixée à mon tronc par un tenace gosier qui pour l'heure s'emplit de bruit. Le rire gagne, je vous le disais bien. Laissez-moi rire.

PORTRAIT DE L'ARTISTE EN BAROQUE

J'aime ce qui tourne et tournoie, le chahut, le tohu-bohu, la foire pleine d'éclats, l'agglutination, la surcharge, le foisonnement, l'irrégularité et la dissymétrie, l'ornement, le bizarre, les curiosités qui coupent le souffle. J'aime tous les spectacles baroques, les bagarres de trottoir ou de café, la Fête-Dieu, le flot de la foule observé d'une table au soleil, les physionomies curieuses ou répugnantes, les kystes, les trous, les tumeurs qui décorent les visages comme de précieuses horreurs, tous les yeux, les chevelures, les seins qui me fixent de leurs roses nocturnes, le sexe ouvert, le sexe secret ourlé bestialement dans ses boucles brillantes.

J'ai rôdé dans Saint-Canisius des dizaines d'heures à me souler de ses exubérances. L'or feuillu et rayonnant, cette forêt d'or et de cuivre ouvragé, ces balcons, ces saillies, ces surgissements solaires sur le stuc rougeâtre comme une chair veinée et ruisselante de sang caillé. Ces torsades, ces ajouts, ces lacets, ces tableaux où je détaillais les figures et les supplices, les ex-voto où déchiffrer les romans et les miracles, les confessionnaux à rideaux où surprendre les infernales turpitudes ! Je revenais sous les cœurs illuminés et les broderies, je stationnais sous les festons et les guirlandes, je scrutais les couronnes d'épines et les fouets, je tremblais de convoitise devant les tourtes hérissées de cierges pleurants. Saint-Canisius, cave de la rêverie et de l'exactitude !

J'ai été transporté de stupeur heureuse dans Saint-Ours, dans des brasseries tarabiscotées et encombrées, dans tout Montreux où les hôtels exultent de sublime mauvais goût, au Palais de Rumine bourré de furieuses horreurs superfétatoires, et généralement dans les musées, les vieux trains aux banquettes de cuir brillant doucement sous les gravures patinées, les hôtels 1900 à samovars et à lustres byzantins qui tamisent une lumière d'église orange, les kiosques à musique, les halls de casinos, le Café Fribourgeois, à Bulle, où l'orchestron tonitruue sa musique d'harmonie

municipale tandis que s'allument des verres colorés roses et verdâtres où fument des couchers de soleil sur la Sarine.

Chez Flaubert j'ai chéri le tempérament travaillé de lourdes humeurs, les colères de bête, le goût de la profusion ajoutant au style ses géniales erreurs.

Je me suis gavé de traités d'héraldique, de vieilles rhétoriques, de métriques, de grammaires au papier tavelé, et il faut bien le dire de brochures d'astrologie à quatre sous, de dictionnaires des rêves pour dames de compagnie, de récits de voyages initiatiques (moi qui ai le voyage en horreur), de savantissimes traités de sexologie où Dieu merci il y avait les récits en joli latin, de confessions de maniaques et de francs-maçons, de lettres qui ne m'étaient pas adressées, de crimes nazis, de contes à hurler, de romans d'épouvante et d'histoires de vampires. J'ai d'ailleurs vu un vampire, dans le sud de l'Angleterre, dans l'ancien cimetière de Lyndhurst exactement, en août 1967. La tyrannie des ressemblances est une préoccupation, souvent un jeu assez abrupt. Tel pasteur de la région lausannoise me fait violemment penser à un écureuil et je ne peux le rencontrer, ni surtout l'écouter parler (c'était très curieux lors d'une récente séance des promotions, sur la scène de la grande salle) sans imaginer aussitôt une longue queue brillante et bouffante sous la robe noire, et son propriétaire les mains tendues en avant, la queue touffue toute déployée, se mettant à bondir de branche en branche pour le divertissement de l'assemblée émerveillée.

Il y a de mauvaises habitudes. Sortant de chez une prostituée qui accueillait, il y a quelques années encore, au-dessus d'un petit café de la Louve, je m'attablais et commandais un ballon d'Alger que j'emportais sans tarder aux toilettes, en général désertes en ce creux de l'après-midi. Là je me débraguettais et trempais mon sexe dans le vin rouge, réconforté à l'idée de le désinfecter efficacement après l'usage équivoque que je venais d'en faire. Ce qui tourne fascine : les règles. La révolution des règles. Le sang noir, les caillots dans la bouche sous les frisons, le souvenir du cycle comme un lien. Le premier jour le sang qui tombe et s'étoile sur le carreau de la salle de bain, les derniers jours le sang éclairci, le coton rose, le linge où demeurent les taches. J'imagine volontiers un poème, un roman des règles. Je me rappelle que Velan en avait l'idée aussi, il l'a fait, peut-être, dans le livre qu'il écrit en Amérique. Pour moi, les règles, roue, retour,

preuve du passage invisible, souterrain, par les mêmes points, les mêmes drames. Matière des règles. La substance souillée, sang quand même, le mûrissement dans le ventre, les douleurs, le poids, le flux enfin, associé à une douce odeur un peu morne de terreau, de racines pourries, de chaleur morte. Voir les règles. Regarder le sang couler de la blessure. Mais oui j'ai lu Michelet, mais oui je sais l'attirance de Michelet pour les règles d'Athénaïs, ses soins de père ambigu, ses extases de voyeur. J'ai lu mais ça vient de bien plus profond. Je suis voyeur, moi aussi, mais je ne songe pas à soigner. J'en reste au spectacle baroque de la corolle qui saigne, du fruit ensanglanté dans le nylon, des gestes et des objets appropriés. Je pense à la maternité et au fœtus. J'imagine l'interruption du cycle, je vois l'enfant chauve recroquevillé dans sa cage d'os.

L'excès de force, le désordre éclatant, les rocs, le tumulte des torrents, l'air brûlant, les fleurs intenses, l'orage, la foudre, les contrastes de l'ombre et de la lumière me subjuguent. Une électricité fine surcharge les silhouettes alpestres. Le torrent fait son tonnerre, la chaîne d'Aï mord le ciel violet et comme des reflets du soleil qui tombe derrière les rochers, des gerbes d'épilobes et d'œillets étalent d'autres disques, d'autres roues, d'autres soleils rouges et roses sur les pentes qui luisent comme des miroirs. J'écris à La Forclaz, Vaud. Un paysan possède un chat siamois aux yeux myosotis qui est fils d'un champion international, S.M. le félin Da Capo de Rangoon, qui lionne actuellement à Londres. Le monde est petit. Une mouche se débat à l'attrape-mouches de la cuisine, j'entends la vibration sinistre dans la glu jaune, pareille à de la mélasse, où j'ai eu envie de lécher quand je l'ai sorti de son emballage. Les néons s'allument. Le café, la laiterie, au loin les tours des hôtels de Leysin, le palace du Club Méditerranée où les G. O. en pagne polynésien doivent décrocher leur guitare et se mettre à casser des cordes. Des vélomoteurs tintamarrent dans les ruelles bleuissantes de benzine. Les lézards pétrifiés ont fermé les yeux. Du lait coule du seuil de la cave obscure dans la poussière, le vieux fromager tousse et tire un mouchoir d'argent sur un pan d'ombre, le car corne ses trois notes en plein dix-neuvième siècle des diligences et de l'Union postale universelle, le ciel est mauve, des filaments rosés crêtés de flammes passent haut sur les arêtes, la nuit vient rapide et froide dans une odeur de thym écrasé et de cigare.

J'écris un livre, une espèce de chronique de moi-même puisque mon Château de l'Ogre, mon Jardin de Tarbes, mon Chaminadour, mon Barbezieux, mon Arpaillargues ce sont ces trente-six années que je pâture en raturant dans leur chahut.

— C'est vous le baroque ? — Je suis saisi dans le tourbillon des images et des discours. J'entre dans l'architecture la plus agressive : des cors gutturaux et doux, des violons stridents se répondent dans les galeries, c'est une fête où les invités portent leur propre tête agrandie comme un masque sur la plume et les écailles, je vois bouger les lampadaires et le feu des torches dans le föehn. Un lac ? Le Rhône ? Les couples de danseurs s'enfuient et se cachent dans les roseaux à aigrettes. Les vapeurs de la Compagnie Générale de Navigation sillonnent le lac verdissant, les stewards distribuent des tranches de melon au rhum en première classe, où l'harmonica des coursives ne pénètre qu'en grelottant, entre deux rafales de vent valaisan, aux haltes des petits débarcadères à lumignons. La Savoie est obscure sous les sommets, Evian égrène son serpent blanc à reflets en larmes. Des drapeaux bleus-blancs-rouges flottent dans le noir. Les douaniers regardent le baromètre à la lueur d'une allumette S.E.I.T.A. Les kiosques ferment... — Ah laissez ces kiosques fermer, vous irez au Casino, au Grand Hôtel, aux sources naturelles, Dieu sait où, on connaît votre goût des constructions et des stations. Secouez-vous. Vous parliez de vous. Vous avez d'autres traits bizarres, d'autres passions inavouables ?

— Je ne vous parlerai pas de mes rêves. Un seul d'entre eux me terrifie, je vous le raconterai plus tard. En cuisine j'ai des goûts simples. Le fromage, les œufs... Je parlerai des œufs. Du somptueux jaune, du blanc glaireux avant qu'il prenne, de la coquille harmonieuse à défier l'œil le plus exigeant, du mystère de cette vie opulente dans son enveloppe fermée. Si j'étais peintre, je peindrais des œufs : au plat, à la coque, en neige, pochés, en tranches, mollets, au lard, je voudrais le blanc bleuâtre et le jaune d'un orange lumineux, je ferais une série de cent toiles où il n'y aurait que des œufs. Poète, j'écrirais cent sonnets ornés et précieux tous consacrés à l'œuf et aux œufs. L'œil, l'œuf ; les seins, l'œuf ; les fesses, le ventre, le soleil, l'œuf... L'œuf solaire, tournoyant, couronné, rayonnant, en exergue, projeté, éclairé, courtois. Musicien, ce serait une cantate de l'œuf, un concert du blanc et du jaune, une petite symphonie ovoïde où les harpes et les pizzicati imiteraient le bruit du poussin grattant à la coquille

pour éclore. Le jaune, iris dans un œil de lait. Le blanc, sperme au creux de la sainte ampoule. Le jaune, météore en feu, pierre d'astre. Le blanc, sac de larmes, goutte opaque sous la voûte ovale. Il y a trente ans ma grand-mère Chessex tournait de la crème au chocolat, battait des blancs d'œufs, en faisait de petits nuages qu'elle me laissait disposer à la surface de l'épais liquide brun-violet. On mangeait. Je prenais la crème tout autour du nuage, ne laissant subsister dans mon assiette que cette forme vaporeuse si légère, si éblouissante de pureté qu'il fallait menacer de me punir pour que j'ose enfin l'attaquer et la poser sur ma langue étonnée. J'avais six ans. Cassant les œufs, la même grand-mère décollait la membrane transparente et l'appliquait étroitement sur son nez, ce qui transformait monstrueusement son visage et me ravissait d'inquiétude.

Lointaines images. À propos d'images, je vous signale mon goût pour les chromos évangéliques, les gravures bien-pensantes à devises, les cadres riquiquis, les vieilles photographies jaunies de conseils de paroisse et de sociétés de lutte, les almanachs, les cartes postales, les vignettes sacrées, les règlements de maison, les brevets, les certificats de communion et de mariage, les sous-verre du Château de Chillon devant les Dents-du-Midi obligatoirement touchées par l'Alpenglühn, les fresques du Buffet de la Gare de Lausanne où le Cervin a l'air découpé dans une mandarine givrée, les salles d'attente où les affiches de Montreux-Glion tressent des lys en nougatine et des rayons de soleil en tuyaux de laiton de la Compagnie des Indes. Au magasin de l'Armée du Salut, j'ai vu il y a quelques années une ébouriffante photographie des étudiants de Zofingue. Elle avait été prise vers 1900.

Casquettes raides à visières luisantes, visages austères et barbus, cols haut boutonnés sur le plastron de cuir bouilli, militaire, rapière à garde armoriée, drapeaux à franges, toute cette prestance sur un fond de pâturage raboteux et d'alpes enneigées, à gauche une cascade, à droite un chalet et des sapins sortis de l'épopée du Lac des Quatre-Cantons, et dans toute la scène une solennité gourmée, une naïveté, une foi helvétique admirable. Ah que je regrette de n'avoir pas aussitôt acheté ce chef-d'œuvre. La sergente en voulait cinquante centimes. O toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais ! On passe, on revient, le tableau a filé, un antiquaire en manteau de poil de chameau l'a encoffré dans sa Rover. Adieu lieutenants d'infanterie, juristes, théologiens rentrés de Tubingue.

Je me souviens aussi d'une étrange photographie hivernale à reflets cuivrés, au premier plan une vieille femme et un chaton, le visage noir, la vieille, creusé de rides, et le chaton la queue tendue, sautant tout gris dans la neige métallique. Une allégorie trop facile ? Mais la mort dans le blanc sinistre, mais le gracieux sur champ d'argent n'ont peut-être pas d'autres figures.

Le chat aussi est un baroque. Tête hérissée, pattes griffues, douceur pâmée, cruauté latente. J'ai la faveur des chats. Il y a un pacte entre nous. Le renard nocturne et le chat, ils me conseillent et ils m'invitent, j'écoute leur pas, je déchiffre la broderie des traces, les tournois, les retours, j'entre dans leurs passages secrets. Je verrais assez un renard et un chat se tenant par la main, souriant, tout en courbettes, à l'entrée des galeries Saint-François rêveusement illuminées des cristaux de leurs parfumeries et de leurs maroquinerie en flammes. Ils me placeraient entre eux, ils me tiendraient aussi les mains, j'aurais leurs griffes nerveuses et leurs coussinets dans les doigts ; ainsi nous visiterions les boutiques brillantes où tourbillonne le parfum, les boudoirs à lustres, les cabinets à miroirs où serait répétée dix mille fois l'image de notre trio insatiable de ses découvertes.

Je possède un taux élevé de cholestérol.

J'ai assurément une tête baroque. La forme est ronde. Les joues grosses. L'œil vert bridé, le front haut et large, le nez solide à la base allant en s'effilant sous les lunettes à monture sombre, la moustache longue, abondante, mordorée, les cheveux longs, fournis, blond châtain, cachant les oreilles sur quoi ils frisent légèrement, le cou large lui aussi planté sur un torse peu fatigable. Les joues trop rondes donnent quelque chose d'enfantin à la physionomie, que corrige le regard vert qui peut bleuir, qui devient gris strié de jaune selon le temps et le vêtement. L'œil est doux, allongé sous la paupière, souvent intense, et la colère lui donne un éclat particulièrement agressif. Il lui arrive d'être cruel. La rondeur de l'ensemble soutenue par la moustache aux crocs hérissés prend alors un aspect félin, chat cracheur, qui estomaque l'adversaire ou le contradicteur.

Le menton est fort, les lèvres sont pleines, les dents saines. Une incisive a été cassée dans une rixe préhistorique. Peu de rides. La peau cuivrée presque toute l'année. L'usage de l'alcool n'a pas provoqué de couperose. À peine quelques rougeurs aux joues, après boire, suscitées par une légère

allergie à l'aspirine. Les traits sont calmes, mais d'une mobilité extrême. Le visage passe à la seconde de l'entrain à la rage verrouillée. Elle jaillira ! Le rire l'éclaire, la bouche s'amuse de sa gourmandise, la cruauté soudaine aiguise la sensualité, les démons éructent dans chaque mot.

Habituellement la parole est lente, la voix bien timbrée, les mots se détachent, savent se charger de sens friand ou sévère.

Je ne fume pas.

Quelque chose d'inattendu sort de tout cela. Une impression de stabilité et de fougue, d'attention et d'audace, de force concentrée et explosive, d'ardeur et de souplesse. Ce qu'on ne voit pas, c'est l'acharnement. Et la pente de nuit sous le solaire. La rondeur, les joues trompent. Attention au fer tranchant sous le suave.

La silhouette est grande et ferme. La taille est arrondie par l'usage du vin et par les pieds de porc, les tripes, le jambonneau dont le sujet s'est rempli la panse. Mais il n'y a pas de lourdeur. De la force, plutôt, malgré une démarche assez lente, et une rapidité immédiate au cas où ça se gâte. Il faut ajouter la mémoire : elle est sans fond. Le nez flaireur, les papilles exigeantes, la salive vite excitée. La curiosité forcenée. Le goût de la catastrophe, de la couleur, de la forme turbulente. La langue aiguë, – nécessité fait loi. La spontanéité tendre et fidèle dans l'amitié. La révérence éblouie des femmes. La terreur de mourir.

OceanofPDF.com

JACQUES CHESSEX PRÉTEND RÉPONDRE AU QUESTIONNAIRE MARCEL PROUST

J'avais une envie folle, passionnée, exubérante, de répondre au Questionnaire Marcel Proust. Quelle histoire ! Depuis des mois, je ne rêvais que de cela. Lettres répétées, coups de téléphone, et même l'intervention de deux ou trois amis bien placés à Paris, rien n'y fit. Je patientais pourtant. J'espérais. Chaque mois je me ruais sur *Livres de France* : Aragon, Vailland, Nourissier... Je m'enivrais des réponses que j'allais faire à mon tour, de l'enthousiasme de mes lecteurs éberlués. *Mes héroïnes dans la vie réelle* ? Je répondais sans hésiter : les froides monitrices des Amies de la Jeune fille. Puis un scrupule me venait. Ça faisait trop service social. Je recommençais. *Mes héroïnes* ? Les secrétaires des écrivains. Voilà qui était bien. J'étais dans l'ordre littéraire. Mais trente-six autres questions m'attendaient. À l'œuvre pour la postérité et pour l'histoire ! *La couleur que je préfère* ? – L'or, le rouge, le noir, le vert ? Je me décidais pour l'or seul. *La qualité que j'apprécie le plus chez mes amis* ? La réponse venait toute seule : l'entrain au café, bien sûr. Puis je doutais. Je relisais la réponse d'Aragon. Ah moi aussi j'allais être exemplaire et digne. *Chez mes amis* ? La sévérité pour mes livres. Voilà mes lecteurs satisfaits. Tout pour la littérature !

J'inventais de petits poèmes que je comptais donner à *Livres de France* pour enrichir le Questionnaire et montrer mon joli talent. J'y allais de proverbes, de bouts-rimés, de proses d'almanach :

Qui répond au Questionnaire Proust

À la mélancolie dit : oust !

Ce succès me donnait des ailes. Je persévérais :

J'ai dardé des yeux de mangouste

En répondant au Questionnaire
Imaginé par Marcel Proust
Pour la canaille littéraire...

et je m'encourageais, à peine gêné par ma première rime, ce e de mangouste si embarrassant et tenace. J'essayais Victor Hugo en rêvant sur ses rythmes impossibles. Petit exercice jaloux et triomphant sur la liquidation de Marcel Proust :

Proust ?
Bah !
Oust !
Là.

Chu ?
Non.
Tu !
Bon.

Mort,
Feu.
Hors
Jeu !

Emporté par mon élan, je signai François Coppée dans un imaginaire
Album zutique :

Poète, il faut répondre au Questionnaire
Pour que le fils ému qui te lira
Trouve en toi le juste tambourinaire
De notre temps béni qu'il chérira.

Probe ouvrier, poète, au Questionnaire
Réponds sans crainte enfin de te livrer.

La gloire au soir de ta vie exemplaire
Ceindra ton front de l'honnête laurier !

Et mon culot croissait dans de telles proportions que je me mis sans vergogne à parodier Raymond Queneau. Ce fut donc mon *Sonnet portatif sur le dénommé Questionnaire Marcel Proust* :

J'avais été prié, l'un des derniers étés,
De répondre en poète au merdeux Questionnaire
Que Proust imagina entre deux rats percés
De son dard acéré dans le sac urinaire.

Je me mis au travail, de bonne volonté.
Mais voyez le prodige : un précieux urticaire
Vint couper mon labeur en pleine ébriété.
Je dus me récuser chez mon thuriféraire.

Il n'insista pas trop. C'est la joyeuseté.
D'ailleurs Proust m'exaspère et son triste repaire
Où minaudent barons et minables pédés.

Quoi ? Vous ne gobez pas le mondain annuaire ?
La sonate à Vinteuil ri a pas d'autre phrasé :
Oyez crier les rats sous le vieux lampadaire.

Hélas il fallut déchanter. Je me réjouissais d'être reçu sans tarder par M. Léonce Peillard quand une lettre sèche me parvint à Lausanne :

LIVRES DE FRANCE
Revue littéraire
40, rue du Cherche-Midi
PARIS 6e

Paris, le 22 avril.

Monsieur,

Nous avons bien reçu vos trois lettres relatives à vos réponses au Questionnaire de Marcel Proust. Nous sommes au regret de vous informer que cet entretien est réservé à des écrivains connus ou ayant déjà publié une œuvre importante. Veuillez agréer, Monsieur, nos salutations distinguées.

br

C'était signé Léonce Peillard. Cette lettre m'atterra et m'enragea. On m'interdisait le Questionnaire Marcel Proust ! Ce mépris tomberait. Puisqu'on me proscrivait, j'allais sortir du Pays de Vaud et monter à Paris. M. Léonce Peillard allait voir mes corps de chauffe. À nous deux ! Dans le train je me montais la tête. Une hâte sacrée me brûlait. On passait le Jura. Après Dijon les campagnes à bestiaux me parurent interminables. Enfin Paris. Je courus chez Hachette en titubant d'indignation. Vous avez lu la suite dans les journaux. – Dans les journaux ? Mais oui. J'ai la coupure de *France-Soir* :

UN MANIAQUE SE DISANT ÉCRIVAIN
ABAT LE RÉDACTEUR
QUI REFUSAIT DE LE SOUMETTRE
AU QUESTIONNAIRE MARCEL PROUST

À Lausanne la *Tribune* écrivit un article acide :

L'ÉCRIVAIN VAUDOIS JACQUES CHESSEX
ARRÊTÉ À PARIS

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que l'écrivain Jacques Chessex, qui s'était fait connaître récemment par un injuste et trivial Portrait des Vaudois, vient d'être arrêté à Paris à la suite d'un attentat sur la personne du directeur de l'estimée revue Livres de France. On souhaite que l'affaire soit rapidement tirée au clair, et qu'on mette un terme aux agissements d'un individu qui a déjà fait assez de mal avec ses livres.

La *Gazette* était moins mauvaise. Sous le titre UN POÈTE LAUSANNOIS INCARCÉRÉ À PARIS, elle écrivait :

Un drame rapide s'est déroulé hier, en fin d'après-midi, au siège de la revue Livres de France, propriété de la firme d'édition Hachette. L'écrivain lausannois Jacques Chessex venait d'être introduit auprès de M. Léonce Peillard, directeur de cette honorable publication, lorsque, pour des raisons qu'on ne précise pas, il tira deux coups de revolver sur son hôte. Interrogée par notre correspondant, sa secrétaire n'a pu que répéter ce qu'elle avait dit à la police. Jacques Chessex rôdait depuis plusieurs heures devant le bureau de M. Peillard. Il insistait fâcheusement pour répondre « comme un grand écrivain » au questionnaire Marcel Proust. E conduit une première fois au début de l'après-midi, le malheureux devait revenir armé à cinq heures et perpétrer son crime sur l'éditeur qui venait de le recevoir. La police enquête.

(Red. On se perd en conjectures sur les causes de ce drame. Jacques Chessex était suffisamment connu dans notre pays pour se passer de cette consécration parisienne. Cependant les personnes qui avaient approché l'écrivain ces derniers temps l'avaient trouvé agité et inquiet. On veut espérer que la police fera toute la lumière sur cette pénible affaire, pour la bonne entente de notre pays avec nos voisins français et pour l'honneur de nos lettres.)

On voit qu'il n'est pas si simple de répondre au Questionnaire Marcel Proust. Je ne suis pas encore revenu de ma frousse. Tous ces gendarmes, ces enquêteurs... Enfin j'ai eu le sursis. Le juge avait lu mes poèmes avant l'audience, et M. Léonce Peillard lui-même, remis et rose, est venu témoigner en ma faveur. Voilà un geste confraternel. Mais je ne suis pas guéri de mon ambition !

À la suite de cet accident, *Livres de France* a cessé de paraître.

OceanofPDF.com

JE VOUDRAIS SIGNALER À M. GUILLEMIN

Je voudrais signaler à M. Guillemmin quelques-uns des traits les plus répugnants de mon caractère.

— À M. Henri Guillemmin ? Le fouilleur ? Le médisant ?

— À lui-même. Comme je ne désespère pas d'être un jour ou l'autre astiqué par ses pompes funèbres, j'ai décidé de prendre les devants et d'éviter à ce corbeau de s'user les ongles trop longtemps dans mes paperasses et mes bouts de lettres. Un élément officiel le servira de toute façon : j'ai eu affaire aux tribunaux pour mes divorces, à la police pour mes tapages. Auprès des greffes de ces services M. Guillemmin, les yeux brillants, découvrira les indécents attendus de ma vie conjugale, le prononcé justement sévère de l'instance cantonale compétente, et quelques scènes de ma vie résumées dans le sobre style des shérifs de la force publique lausannoise. M. Guillemmin n'aura qu'à les accommoder à sa sauce pour en faire un très éloquent réquisitoire.

Mais ce vertueux trouvera d'autres sujets de se réjouir en scrutant ma correspondance. Les ignominies de Benjamin Constant et de Vigny pâliront à côté des horreurs qui surgiront à ses regards ravis. Les belles terres du marquis de Carabas ! Aussi bien, pour ne pas retarder son plaisir, j'ai décidé de lui communiquer d'emblée deux ou trois de mes diverses saletés. Parmi celles-ci, sans équivoque, je veux lui désigner au premier chef mon ignoble goût de la duplicité et du mensonge. Faux jeton, putain, rusé, vicieux, me voici Monsieur le décrypteur. Voyez comme je flatte mes amis ! Vous ferez remarquer qu'il n'y a pas une de mes lettres où je ne les assure de ma gluante fidélité. Et quand on sait ce que j'en tire, de mon attachement de Judas ! Tout ce miel pour tenir ma petite cour. Pour agiter l'esprit du clan. Pour cimenter la clique moustachue et baroque des Cahiers de la Renaissance Vaudoise. Ah une jolie maffia, cette Renaissance. Et bien nommée. Maurice Chappaz fait l'apologie de la drogue et Chessex

celle de l'ivrognerie, Grisélidis se pâme dans ses récits de nymphomane, Jean-Marc Lovay injurie son pays et patauge dans la cocaïne, Anne-Lise Grobéty se complaît aux amours des dames mûres. Délicieuse société d'auteurs nouveaux ! Ce sont les écrivains vaudois. Chapeau, Mesdames et Messieurs. Un ramassis d'obsédés sexuels, de violents malins, de porcs habiles à faire monter leurs tirages en corsant leurs torchons d'érotisme faisandé et de bassesse. Là-dessus souffle leur dompteur, leur manager, leur âme damnée, le matois éditeur Galland, passé maître dans l'art de flatter la foule, de servir le plat chaud, de brouiller les cartes en vantant ses auteurs par une publicité digne du Grasset de l'entre-deux-guerres. Pouah. Où est la dignité ? La saine réserve ? La décence ? Le maffioso Bertil Galland connaît aussi la loi de l'omerta et du silence. On ne le voit jamais sans son spadassin, son sicaire, son alter ego Jacques Chessex. À eux deux ils complotent, ils quadrillent, ils terrorisent, ils se délectent d'une série de coups de main dont la vilénie coupe le souffle. Mais il faut s'appuyer sur une faction. Voilà le pourquoi de ces lettres melliflues. L'expéditeur y manifeste sa sounoiserie machiavélique : chaque message doit circonvenir, assujettir, compromettre. Araignée monstrueuse tissant sa toile, Chessex lie ses complices à ses répugnantes machinations démoralisatrices !

Je reprends la parole. Ce n'est pas tout. Je suis aussi

gourmand,
paresseux,
badaud et même curieux des autres,
capricieux,
désinvolte,
pas prêteur,
oublieux du bien qu'on me fait,
mufle par insouciance,
précipité,
calculateur,
dissimulateur,
violent.

Au redresseur de torts je veux déclarer encore, et sans ambages, mon faible pour les distinctions. Que fis-je il y a trois ans ? Je fondai un prix littéraire. Qui l'obtint ? Un hippy et une sauteuse. Admirez. Galland était secrétaire du jury. Et ce jury ? Chappaz et compagnie, bien sûr, autant dire la Main Noire, la garde prétorienne, le Syndicat, le Ku Klux Klan faisant la chattemite autour du tapis littéraire.

Appréciez, la manœuvre est claire : on fonde un prix à grand fracas, on se juche publicitairement au jury, on repasse la palme à deux poulains ambigus, qu'on édite ensuite en famille. Le tour est joué. Je vous le disais : intrigue, combinaisons, bas calculs au service des pires ambitions, Chessex a conspiré, il est dans son élément. Il est même parvenu à placer un propos lors de la remise du prix. Le soir de la manifestation, après un banquet où il n'a pas lâché la lauréate, il rentre de sang-froid à son hôtel : minuit trente, le coup a réussi. Il fait ses comptes et il pavoise. Voilà notre homme.

Je me rassure en me disant que le vicomte de Chateaubriand, et Constant, et M^{me} de Staël, et Vigny, et récemment la pauvre Jeanne d'Arc ont été mangés à cette béchamel, et qu'ils ne s'en portent pas plus mal. Le voisinage d'une sainte est même assez roborant. Mais le papelard justicier ! Sa rhétorique, ses dossiers ! Quel élan. J'ose à peine rester en vie tellement je désire que mes restes provoquent l'ire de M. Guillemin. Je vivrai pourtant, persévérant dans la boue noire, je bouclerai la sale boucle. Tant pis pour moi. Je me console comme je peux : jeux de Guillemin, jeux de vilain... O raisins verts.

L'ECCLÉSIASTE ME CONVOQUE

Me voyant m'évertuer comme un damné, l'Ecclésiaste me convoque un beau matin et me tire les oreilles : — On fait des livres à n'en plus finir, et trop d'étude est une fatigue pour le corps. Du calme, imbécile ! Tu bleuis des quintaux de feuilles de ta Pelikan au bec d'or, et qu'écris-tu ? Vanité et poursuite de vent. Malheur à celui qui peint le diable sur la muraille. Pourquoi salis-tu ta figure ? Tu veux te châtier ? De quoi te punis-tu ? Le juste se perd par sa justice. Ton livre, tu t'y peins en cochon. Tu n'es pas plus alcoolique que moi. Pas plus salopard. L'Ecclésiaste aussi a bu des verres. Il n'en fait pas une affaire. Quant aux dames, pauvre naïf, elles aboyaient sur mon passage dans les rues de Jérusalem. Est-ce que je fais mon portrait ? Tu tends les reins à l'étrille. Est-ce par sagesse ou par aveuglement ? Ne sois pas juste à l'excès, ne sois point sage outre mesure. Pourquoi besognes-tu à ta propre ruine ? L'exagération est vanité, poursuite de vent. Mieux vaut deux mains paisibles au soleil que le tremblement de l'avidité et de l'invention. Tu flattes le diable, tu le barioles, tu gonfles ta grenouille à la taille du Léviathan. C'est le ruban volé de Rousseau. Quel fantôme cours-tu ? Les os des Prix Nobel et des ratés blanchiront pêle-mêle dans les décharges publiques. Le même sac pend au nez des Goncourt et des fous littéraires grésillant d'impatience dans l'antichambre. Mieux vaut un verre d'eau minérale dans la demeure de l'Eternel que toute une œuvre annotée à la Bibliothèque de la Pléiade. Jette ta plume, insensé. L'Ecclésiaste dit la vérité. Pourquoi ensables-tu tes portugaises aux paroles de l'Ecclésiaste ?

Mais je ne bouchais rien du tout. J'écoutais et j'enregistrais. L'Ecclésiaste leva le doigt et continua :

— La seule allure de l'insensé le signale sur la route. Ses zigzags crient à tous : « Je suis cinglé ». Ta route n'est pas belle, mon fils, et plusieurs sires titubent et divaguent avec toi. La plume de l'insensé cause sa perte. Le

début de son livre est plein de sottises, et les propos qu'il tient aux dernières pages sont d'une insanité dangereuse. L'insensé prodigue les paroles. Mais qui pourrait lui révéler ce qui se passera après lui ? Tu as ri, insensé. Souviens-toi : la parodie aussi est poursuite de vent.

Je commençais à m'énervier. Qui était-il après tout ce vieux prêcheur pour m'exhorter et me houspiller ? Ecclésiaste ou pas, la barbe. J'ai écouté assez de calvinistes dans mon âge tendre, assez de sermonneurs effarouchés, de bas-bleus, de conseillers de paroisse choqués, de vicaires mégalomanes, de suffragants vengeurs et de hoquetants ministres pour me passer des théories d'un vieux couillon dans son fauteuil. Mais je ne ruai pas dans les brancards. Je ne pris pas le mors aux dents. Point ne fis feu des quatre fers. Point ne sortis de mes gonds. Las, voyez plutôt l'infâme. Que fit ce lâche, ce madré ? Il se donna un air contrit, remercia son mentor de sa harangue, jura qu'il changerait d'église, que c'en était fini du baroque flamboyant et des cascades, qu'on vendrait la motocyclette, qu'on ne boirait plus que du lait, qu'on écrirait des psaumes et une thèse sur Camus. Sur Camus ! Le vieux couillon souriait de bonheur. Equilibre ! Humanisme ! Classicisme, enfin ! Toute la sotte morale méditerranéenne triomphait à ce point culminant. Le brave, comblé, pleurait.

Pour moi je réfléchissais sur la duplicité et le théâtre. Faire un pas en arrière pour mieux sauter. Savoir perdre une bataille pour gagner la guerre. Mentir au bon moment. Ruser. Perdre la face à temps, attraper l'autre, lui coudre les manches. Toute une sale comédie pour être libre, pour errer et pour persévérer diaboliquement, pour choisir de vivre et de mourir à ma façon buissonnière. Rarement j'ai senti ma différence comme ce matin-là. Ma solitude. Le désert de cette route. Et compris le prix à payer. Mais l'entretien était terminé. Je venais à résipiscence, on était satisfait de moi. Comme c'était simple ! Je regardai une dernière fois le complet gris, les petites lunettes brillantes à monture dorée et le long nez de l'Ecclésiaste derrière son bureau municipal. Il suait de fatuité joyeuse.

En sortant sur Montbenon j'ai failli vomir d'écœurement, puis cette fin de matinée d'automne, les châtaigniers jaunes, l'air doux me calmèrent lentement. Je suis descendu à Saint-François, je suis entré au Romand où je me suis fait servir une chope par Madame Betty. La bière était glacée dans le verre. Des gens braillaient en première classe. Je continuerais. Mon diable, mes livres. Je riais à mon tour, maintenant. Dieu que cette bière

était bonne, sa mousse fraîche, le liquide glacé au gosier, la grande chope bientôt finie, n'est-ce pas, mais j'allais en recommander une et lire les journaux sans me presser. J'avais le temps ! Poursuite de vent ! Et je riais, riais encore, puisque le rire de l'insensé ressemble au pétilllement des épines sous la chaudière. Au pétilllement !

OceanofPDF.com

SINFONIETTA

Entre le pot d'edelweiss mythologiques et la botte de rhododendrons que le guide a rapportés du glacier, le cendrier de cuivre se remplit de farine bleue sous l'horloge à coucou qui ne sonne plus. Le patron rallume son cigare. Dans le fond de la salle, M. Rodolphe Töpffer et ses pensionnaires anglais se seraient assis à une nappe carrelée rouge et blanche, Mr Jonathan White aurait ouvert sa boîte verte à papillons, il aurait pris sur des orchis des vulcains de velours flammé orange et noir qu'il nous montrerait, la boîte sentirait encore la vanille et le beurre de l'alpage, M. Töpffer en aurait demandé pour son souper. Le soleil tombe derrière Aï. Les Volkswagens redescendent du petit lac où la baignade est interdite à cause de l'horrible entonnoir qui aspire les nageurs dans les fonds, on ne sait où passe l'eau ensuite, on l'a colorée à la fluorescéine, elle est ressortie trois semaines après toute verte et lumineuse dans un bois de Bex et l'Anglaise noyée, elle reste prise sous la forêt peut-être, les racines la retiennent par les cheveux, les ormes, les pins, les chênes des sangliers bâfreurs de truffes et de glands sous la carrière rose devant le Valais. Il y a aussi des lézards géants comme au Brésil et des vipères plus longues que des couleuvres. Les buveurs d'apéritifs rêvent devant leurs confitures. On voit la Chaîne d'Aï qui fonce sous le grand roc et les étoiles. Hier à cette même heure une vieille dame m'a demandé comment je faisais mes livres, j'en suis resté angoissé. Elisabeth lit le *Rabelais* du Seuil à côté de moi. Elle me montre une peinture d'Arcimboldo, c'est un Rabelais en carottes et en choux, il y a aussi des portraits d'Erasme et de Guillaume Budé, des Brueghel, des Holbein, et de petits dessins beaux et drôles répartis dans le texte. On a entendu la chouette : une goutte d'infernal cristal dans le noir. Les valse, les tangos, les youtzes, un accordéoniste à gilet est venu les

jouer au café samedi, à minuit la patronne n'avait plus de vin, le musicien mettait du kirsch dans sa bière, les clients se trompaient de chapeau.

Le grillon caparaçonné chante derrière les cendres. Les papillons de nuit laissent leur poussière sur la toile cirée. Une autre histoire de chapeau c'est celle de l'orage, l'autre soir, la foudre a fait sauter l'électricité, avant qu'on allume les bougies les filles ont crié et un chapeau s'est envolé. Son propriétaire fixe toutes les têtes dans l'unique rue. La lune monte derrière les foins où se traînent les limaces caramel. Les criquets ont mangé la laine d'un mouton blessé. Une source a jailli dans le jardin des chats siamois. – Alors vous ne pouvez pas dire comment vous écrivez, répétait la vieille dame, c'est curieux, à lire vos livres je pensais le contraire. Moi je ne pouvais plus parler. Et lui expliquer quoi ? La colle ? Le choix des plumes ?

J'aurais pu lui réciter un petit cours sur le stylo-feutre : le stylo-feutre rend des services. Il lui manque la subtilité. Il a un côté technicien, un côté architecte socialiste qui m'ennuie. Un dépanneur, un point c'est tout. Le bic est plus mariolle. Il fait facture, carnet du lait, mais il est recommandé d'en avoir un ou deux dans sa musette. Il écrit fin entre les lignes, c'est un plaisir de l'utiliser à dessiner clairement un mot où la plume ne passerait pas. Je rature beaucoup, au pinceau, à la plume. Mais attention ! Il faut que la rature couvre entièrement le mot vicieux. Je ne saurais en aucun cas me satisfaire d'une simple biffure, d'une modeste barre, de pauvres hachures laissant subsister le coupable bien lisible et mis en évidence par ce traitement dans mon écriture régulière. Ce qu'il me faut c'est une bonne encre, un pinceau, et j'étends une couche opaque sur l'erreur, j'obtiens un rectangle harmonieux et funèbre bien propre à signifier la mort du mot fautif. Petits sarcophages qui hantent mes pages ! Si je me déplace trop loin d'une table, je ne transporte pas l'encre et le pinceau. J'incline la Pelikan vers la gauche, le bec y est légèrement renflé, alors le sarcophage s'emplit de bleu céleste aussi opaque et définitif qu'un drap noir. Êtes-vous satisfaite, chère Madame ? Notez qu'il y a encore les rangées de tubes, le papier collant, les ciseaux, les lames de rasoir, les canifs ouverts, les piles de cahiers quadrillés. Ceux-ci viennent de la classe d'Elisabeth, ils ont une couverture cannelle qui porte un sabot de Vénus (*Cypripedium calceolus*, plante protégée) imprimé en noir comme sur les planches de sciences naturelles. En tête du cahier, des lettres hautes : ÉCOLES PRIMAIRES DU CANTON DE VAUD, CAHIER 1. En pied on peut ajouter le nom de

l'élève, sa classe et l'année scolaire. J'ai dix cahiers de cette sorte sur ma table, déjà trois d'entre eux ont été remplis au chalet. Oui Madame ? Pourquoi j'écris ? Parce que j'ai peur de la mort. Ça vous fait rire ? Vous attendiez autre chose. Peur de la mort. Pour vous, au plus, l'ortie et le sabot de Vénus (plante protégée) sur les dalles des petits cimetières. Je ne me débarrasse pas de cette peur. C'est la fougère vivace dans mon mur. D'ailleurs je vais sortir. Au revoir. Le föehn se met à souffler. Il énerve les chevaux, il secoue les eaux du petit lac, l'entonnoir tourbillonne et s'engouffre avec un glouglou morne et l'Anglaise, la jeune fille rousse qui nageait, elle est sous la forêt bruisante ! Elle chante, peut-être, elle compte les heures l'Anglaise aux cheveux d'étincelles, le petit renard aux taches de son comme dans les romans de Dickens. Ah taisez-vous. Laissez cette morte. Le föehn tombe. L'eau est une pierre lisse et noire entre les sapins, des groupes de touristes à foulards viennent chasser le papillon sur ces hauteurs, le chalet vend de la crème et des mottes de beurre, les nuages se sont arrêtés, l'herbe crisse de sauterelles, la limonade coûte un franc trente au restaurant, le dimanche les automobiles s'arrêtent, les gens mangent des assiettes de charcuterie. Merci, merci pour les gentianes ! Le temps se couvre. On avait cueilli les framboises avant la pluie, l'eau était ressortie trois semaines après toute verte et lumineuse, on appelle ce colorant la fluorescéine, il éclaire dans le froid des grottes, on voit l'eau ensoleillée, brillante, doucement allumée, les objets qu'elle entraîne sont couverts de cristaux transparents qui les font vivre des siècles, oui Madame, sous la voûte tonitruante.

UNE DE MES HAINES

Une de mes haines : je déteste les justes.

Ils me le rendent bien.

Mais moi j'ai des raisons de leur en vouloir.

Vous ne me croyez pas. Lors de mon premier divorce, la femme-juge qui me condamnait se bouchait le nez à l'énumération de mes infamies. Elle pouvait bien se dégoûter ! Elle sirotait, elle lançait son auto dans les barrières. Elle jugeait mon cas le cœur léger. Saute marquis. D'ailleurs je me demande comment on peut juger. Avocat, oui. Juge, non. Mettre au trou des minables, passer la camisole à des siphonnées, sermonner des goguenards, jeter à l'ombre des maniaques, des objecteurs, des charlatans, des faux prophètes, boucler des arracheurs de sacs qui recommenceront à arracher, casser de la pute et du mac, coffrer des braqueurs qui rebraqueront et des demi-gangsters qui n'attendent que l'occasion de se renfiler un bas de soie sur la figure, le beau métier en vérité. Et la perpète. Et la bascule. Je rêve sur les terribles dessins de Daumier. Juges, regardez vos atroces tronches.

Il y a les castes et les tribus de justes.

Tous sont abstraits, tous se sont inventé un monde théorique qu'ils prétendent appliquer à tout prix sur le nôtre – sur le monde aléatoire, le drôle de monde du Jeu de l'Oie et du patinage mortel. Je regarde la cohorte des justes : vieux libéraux bouffis de vanité garantis par l'armée, la sottise ombrageuse et l'illusion de leurs privilèges, darbistes surchargés de pucelles à coller à d'autres darbistes, hellénistes molièresques, notaires libristes promenant de comité en comité leur nostalgie des braillards de l'Eglise du Réveil, énergomènes calvinistes dressés sur leurs principes et le culte de leur supériorité, dernières hordes décimées de juristes zofingiens à caleçons longs veillant l'agonie du psautier Laufer et de la *Gazette de*

Lausanne, staliniens racornis essayant de faire oublier leur vieille famille sur les estrades hantées d'instituteurs hagards et de jongleurs au nez plein de lait, philanthropes radiophoniques grimaçant entre Tartuffe et L'Amour médecin, sages systématiques, morveux férus de diplomatie et d'économie politique, cousins pauvres et dignes en mission de l'Unesco, cafards délégués de la Croix-Rouge, cuistres penchés sur le tiers-monde, et vous les superbes analystes de la situation politique juchés sur vos grandes outres, véritables ratatouilles de papelardise et de suffisance, une main agrippant le micro et l'autre tendue vers les bouts de ruban et les rosettes que vos flagorneries pontifiantes vous valent enfin ! Vous qui comprenez tellement bien. Vous qui aidez. Vous les Neutres qui conseillez, les généreux, les civiques. Vos petits airs. Le bon ton. Vos moues grincheuses. Vous êtes les justes, Messieurs les gardiens. Vous gérez le patrimoine. Vous écarterez la mauvaise graine. Mais vous vivez d'une morale de fonctionnaires, d'un ragoût de chiens chouchoutés incapables d'imaginer l'ivresse du loup. Je regarde vos colliers et vos assiettes, je ne vous les dispute pas mes chers carlins, mes chers caniches toilettés et frisottés pour la grande exposition canine de la Justice et de la Vérité.

Je voulais un gros livre, il s'enfle de mes colères et de mes étonnements. Je pense aux antiques habitudes des justes, à l'essaimage estival dans le Valais colonisé de leurs troupes protestantes et cravatées, à leur hibernation aux Mosses, aux bains de Bex et de Lavey, aux eaux d'Henniez. Les étiquettes des bouteilles d'eau minérale portent encore la vieille image de l'hôtel des curistes et du bâtiment tarabiscoté où jaillissait la source derrière les balconnets et les arcades, au premier plan on voit aussi le kiosque ouvragé où les bassins s'emplissaient de justes ravis pataugeant dans le calcium et le fluor. Ainsi allait-on retremper son âme dans les baignoires de Bex, le soleil du soir rougissait le gazon funèbre de l'Hôtel des Salines sous les châtaigniers géants et les cyprès, le fantôme de Tourgueniev apparaissait derrière les baies du lunch-room et les éclairs au chocolat de la confiserie Vernet fondaient sur les vieilles langues crevassées des marâtres libérales échappées à leurs fils pasteurs et lieutenants d'infanterie. C'était le temps des collectes, la tête articulée du petit nègre branlait pour dire merci, merci, on gardait les souliers pour les petits Chinois, les clans entiers entonnaient la prière à la table des restaurants sous les cornes de chamois et le tarif des spiritueux.

Alors les forêts automnales en cuivre rose étaient pleines de justes champignonneurs et éducateurs. Les sommets de sinople se couvraient de justes alpinistes et raisonneurs. Les truites des hautes rivières se précipitaient sur l'hameçon des dentistes pharisiens à casquette carrelée de sable et de gueules. Les trains à crémaillère déposaient les justes aux petites gares des Alpes où les colonnes de grimpeurs s'attaquaient aussitôt aux pentes. Des gentianes et des œillets de poète s'organisaient en bouquets brillants aux doigts des cueilleuses justes qui portaient dans leur sac à dos les sandwiches et le thermos des collégiens justes affamés par l'air des aigles.

On se promenait sur le lac, les vaporettes de la Compagnie générale de Navigation croulaient sous les sociétés d'abstinence et les paroisses. On faisait interdire l'absinthe et on relevait les buveurs. On portait des bidons de thé aux ménages méritants. Les crèches se peuplaient d'enfants d'ivrognes. Et les soûlons, où étaient-ils les chers soûlons ? Ils buvaient le thé à la cassonade ou ils cousaient des semelles en asile. Bonne justice. Dieu détruit le méchant et soutient les œuvres du fidèle. On bâtissait des temples froids et des prisons. La sainte démocratie s'épanouissait.

Mais non je n'exagère pas. Ils ont fait ce pays. Ils l'ont nourri et s'en sont repus. Ils piétinent aujourd'hui sur des positions menacées, dans des journaux en perdition, dans des villes à demi ruinées, sur des campements dévastés, des restes de brasiers encore fumants, oui, mais leur pharisanisme exaspéré s'accroche à ces débris et leur vieille humeur s'acharne à juger et à dominer. Ils ne m'aiment pas. Je les déteste. Qui a commencé ? Je crois que la haine a été instantanée quand je suis tombé de ma campagne à Lausanne. Une haine réciproque, agressive, tenace, que mes chahuts ont nourrie, attisée, cajolée comme une maladie. De ma part, l'horreur de leur légende, de leurs usurpations et de leur vanité. De la leur, une peur croissante de ce uhlan subtil, de ce paysan du Danube qui leur en remontrait sur le terrain qu'ils avaient colonisé depuis deux siècles. De leur part aussi de la colère. De la mienne de plus en plus d'humour. Une distance qui me rendait gai. Je ne leur ai jamais obéi. Jamais cédé.

J'enseigne dans leurs écoles, c'est mon métier, je parle des livres que j'aime, je suis forcé de m'interroger sans cesse, de remettre en cause ce que je croyais savoir parce que mes élèves veulent toujours davantage. Mais ce n'est pas aux justes que je complais, que j'obéis, que je rends des comptes.

Ce qui se passe dans ma classe a lieu entre mes élèves et moi. C'est une partie difficile et fortifiante. Que j'essaie d'expliquer Rabelais, Baudelaire ou Breton. Il faut être savant et se questionner. Il faut faire aimer. Donner à lire. Donc s'effacer pour faire entendre la pleine voix du livre et de son temps vivant. Pupitre et pitre, rime dangereuse. Pas trop de gestes. Un peu d'humour. Ne rien imposer, écouter et laisser parler quand on a le cerveau pressuré. Se rappeler la liberté et la douceur.

J'ai des amis avocats : ils plaident toute la journée pour des tordus, ils défendent des causes ahurissantes, ils attaquent comme des crocodiles. Tous auraient horreur de juger.

J'ai fait quelques mois un stage de journaliste. Au canard j'étais stupéfait de l'aplomb des éditorialistes. C'étaient des justes. J'étais content de rester au téléphone des hôpitaux, aux comptes-rendus des conférences de quartier et au salut aux abonnés jubilaires.

J'avais tout le matin pour figoler mon petit hommage à la mode de la rédaction qui m'employait. J'écrivais :

UN BEL ANNIVERSAIRE À YVERDON

Nous apprenons avec émotion qu'une de nos plus fidèles abonnées, M^{me} Justine Cruchet-Bicolet, fêtera dimanche son nonantième anniversaire entourée de ses sept fils, de ses deux filles et de ses dix-neuf petits-enfants. M^{me} Cruchet est parfaitement alerte, elle jouit de toute son ouïe, elle lit sans lunettes et sa mémoire fait l'admiration de chacun. Elle vaque quotidiennement à son ménage et fait ses commissions elle-même. À cette sympathique lectrice notre journal présente ses messages respectueux et tous ses vœux pour d'encore longues, actives et magnifiques années.

Comme on voit j'avais du pain sur la planche. Je me souviens de ces matinées de surmenage derrière mon Olivetti aux touches creuses, je buvais du café et je tapotais au petit soleil de l'avenue Ruchonnet. Les moineaux se battaient sur la verrière et le Buffet de la Gare servait des croissants à dérouter Henri Guillemin. O Lord bring back those happy days.

Dans un tiroir de la rédaction j'avais trouvé des carnets et des photos de Crisinel, le poète du *Veilleur*, il avait été journaliste là-bas et s'était suicidé en se noyant six ans avant. Je regardais le mince visage au sourire triste, la photographie avait jauni, pâli, un mort, un saint suicidé me rendait mon regard à travers des milliers et des milliers d'années de solitude et d'affliction. Crisinel avait souffert, il avait payé, les justes avaient compati à sa mort, ils s'étaient sentis encore plus forts, encore plus justes de considérer le martyr et la noyade de cet homme traqué.

Je relisais le *Veilleur*. Je commençais à comprendre que j'avais des haines et de violentes tendresses. Que j'écrirais pour être libre. Que je ne me laisserais pas bousculer par les tétrarques, que je chérirais la sauvagerie du rapace et de l'églantine, les excès, la campagne lunaire, les nuits blanches, le souffle coupé, le cœur emballé, le fœhn, la foudre, les dents d'Elisabeth sur mes dents...

OceanofPDF.com

UNE TRANCHE DE MELON

Une tranche de melon, croissant pulpeux rose orange couronné de pépins gris jaune dans leur mousse striée, son odeur un peu sale et doucement fade aussitôt m'assied à la table d'un petit café d'Evian dans une ancienne rue silencieuse barrée de soleil, il est presque trois heures, la salle vide s'est figée dans une lumière dorée, la toile cirée aux coins cassés reste fraîche sous mes poignets, le melon dans l'assiette a son parfum louche de pourrissement sucré et de vieille chair qu'une magie aurait changée en tranche à peu près ferme sous la couche de sucre et les ruisselets de rhum de la Jamaïque, autre saleté délicieuse qui achève de brûler et de parfumer dans une faïence ébréchée aux armes du bistrot.

Verres douteux sur les gravures brunes, table poisseuse, service mollet, – une extraordinaire paix s'est installée, c'est le vin, les côtelettes grasses, les frites molles, le fromage trop fait, maintenant le melon qui me fait penser à l'odeur d'un vieux rosier trop mûr contre un mur imbibé d'urine de pochard, on pourrait retrouver aussi le fond d'une boîte de rahat-lokoum ou le relent d'une armoire trop longtemps fermée sur du vinaigre tourné et des confitures, ou le slip de la prostituée de la Louve humé subrepticement vers quatre heures de l'après-midi un vieux jour d'été, toujours cette impression fade et douceuse qui insiste, qui insinue le vieilli et le trouble, le louché aigre-doux, l'attraction mielleuse et vaseuse des pulpes et des sucs suris.

Le temps s'engluait. J'étais venu par le bateau, on traverse le lac automnal sur un vapeur du XIX^e siècle, au salon de 1^{re} classe il y a des parois de cerisier poli et des miroirs encadrés d'or, on commande trois décis d'Aigle, on regarde les vagues vertes derrière la vitre arrondie, les nuages d'écume sous les mouettes françaises, le lac s'agrandit, la côte suisse s'aplatit sous le Jura violet, quel goût a ce vin, c'est le pierrier, la pente

solaire sous le rocher ! – Le Rhône a rempli le creux et on se balance, on se secoue devant la Savoie brumeuse où les drapeaux bleus-blancs-rouges sortent du flou et claquent sur les petits postes de douane bruyants et bavards. Une torpeur fige cette fin de septembre avec son air de faux été d'avant guerre et sa tendresse. Evian est une ville sans âge où le rêve et l'imagination sont favorisés par le Casino, les sources thermales, les hôtels centenaires, la promenade devant le port où les couples de curistes chapeautés de paille échangent de longs saluts avec d'autres couples de curistes gantés de filoselle, le paysage hésite entre la tristesse inavouable et la vacance un peu écœurante du dimanche, c'est encore l'été et l'automne fait tomber les feuilles des marronniers parmi les emballages de gitanes et les papiers aplatis des pôle-nord, le lac bleuit, la bise se lève, les vagues battent la jetée où les pêcheurs à béret basque sur des mines décidées d'anciens combattants installent une couleur locale qu'il est définitivement impossible de confondre avec celle d'un port voisin valaisan ou vaudois. J'ai bu du rosé puis du beaujolais avec les côtelettes. J'ai écrit une carte à M^c Manuel, tout content du timbre RF que j'ai collé. Trois petits soldats noirs en kaki sont entrés et boivent des jus. C'est la France. J'habite à une heure de l'autre côté de l'eau. Je parle cette langue, de mes fenêtres je vois cette côte, ces montagnes vertes, la nuit je regarde le serpent de lampes d'Evian juste en face de Lausanne comme un reflet. La France ! Et son odeur de poussière chaude, de vieux, de tabac sec, de W.C. mal aérés au fond d'une arrière-cour sous un platane qui pèle.

Je mange une tranche de melon. Drôle de douceur. Je joue avec mon couteau au manche de corne usé. Trois heures et demie. J'aime cette paresse. C'est ce que je viens chercher dans le salon démodé du vapeur et dans ce café vieillot et solitaire. Quand je ne fais rien, quand je ne travaille pas, j'ai le sentiment paradoxal d'accroître mon pouvoir sur mes prochaines pages. J'admire les écrivains travailleurs. Je travaille. Chacune de mes pages a été portée pourtant par des heures exquises et angoissantes de flânerie et d'inutilité. J'aimerais savoir comment écrivent les écrivains. Pas Ponge qui nous en rebat les oreilles. Pas Butor qui exhibe ses échafaudages. Mais Aragon, comment écrit-il, Aragon ? Je pense beaucoup à lui ces jours. Eisa est morte cet été. J'ai lu qu'il portait des brassées de

seringas autour de la morte, j'ai rêvé sur son mois de juin, sur le livre qu'il écrirait seul. J'aime Aragon.

Il m'agace. Son côté truqueur, son côté Cocteau m'irrite et me fait lâcher le bouquin, j'y reviens toujours à cause de la plainte profonde, de l'amertume, de la beauté hardie des improvisations, de l'élan du pas. Aragon : la France même. Parfois je joue bêtement au jeu du plus grand écrivain vivant. Quel est le plus grand auteur français ? Malraux est déjà statufié – une curieuse statue énervée et musicienne des hauteurs au siècle des siècles. Montherlant est un imbécile. Mandiargues fait du Mandiargues. Pierre Jean Jouve n'écrit plus de romans. Ponge fait tapisserie & *Tel Quel*. Julien Green est un des tout grands, voilà des livres pleins de sanglots et de violence et de carcans protestants. Je les ai vécus. Bataille est mort et les mille-pattes font de la grammaire sur ses hurlements. Sartre a un genre maître de lycée qui me décourage. Gracq manque d'humour. Leiris de patte. Non, le plus grand c'est Aragon avec son matamorisme et ses humeurs et ses injustices et ses coquetteries c'est possible, mais rappelez-vous *Le Traité du Style*, *Les Beaux Quartiers*, *La Semaine Sainte*, dites-moi où trouver ailleurs ces fulgurances, ces foisonnements, cette détresse, ces sursauts de nostalgie et d'agressivité, cette rumeur d'âme, cette démarche de forcené inventeur de misères et de merveilles à vous couper la respiration. Et la verve. Et l'invention. Et la vision historique illuminée de tableaux fourmillants et violents. Allons je me fiche des hiérarchies, le jeu est idiot, je reviens à mes moutons d'Evian, aux cygnes moins bien soignés qu'en face, aux colonnades du Casino, aux vapeurs farauds et patauds qui cornent dans la brume bleue et font danser les foulques dans leur écume. L'automne pointe dans la tiédeur, des feuilles ont jauni, sous les marronniers sont tombées ces espèces de mains poussiéreuses qui frottent sèchement l'asphalte quand le vent les pousse. Les yeux d'Eisa sont sous la terre, dans la nuit mon Pérou, ma Golconde, mes Indes, et toi Elisabeth ma mésange, un jour il faudra te perdre et la terre gorgée de pluie nous entrera dans le crâne. Elle rêvait. Je ne la verrai plus porter de longues tiges blanches. Eisa ma valse et mon tourment. Elisabeth mon théâtre en flammes. Un jour la sale cloche des morts, ou l'hôpital, ou un pasteur les bras levés devant un cercueil, des fleurs de saison garniront les lutrins autour du corps et l'orgue soufflera *À toi la gloire* sous les caissons du toit marqués de l'agneau et de la croix. Tu avais

été monitrice d'Ecole du dimanche ma chatte ardente, tu lisais Caïn et Abel à des petits paysans aux oreilles roses. Ah l'automne nous joue de ces tours quand il surgit un seul moment dans un après-midi d'été et déjà les arbres, les parterres de fleurs, le brouillard jaune sont mystérieusement touchés à mort, et le cœur se remplit de tristesse. Je marche sur le quai. Je me souviens des poèmes récités au Collège, Eisa, toujours Eisa, mes parents lisaient *Les Amants d'Avignon* et *Les Beaux Quartiers*, on ne me les prêtait pas, vingt-cinq ans plus tard j'ai préfacé *Le Premier Accroc coûte 200 Francs* pour une collection de Genève. Au Collège j'étais frappé par la musique têtue des poèmes, par les ritournelles héroïques, juin poignardé, la rose et le réséda, j'aimais le rouge des soirs et l'écho d'une souffrance rageuse dans les rimes allègres et dans l'air blessé. Le quai est désert. Le temps fraîchit. Les cloches des églises sonnent les vêpres, les cafés allument des lustres surchargés de verroterie blanche, le débarcadère met ses feux de nuit, le bateau-dansant accoste dans un chahut de valse viennoise et de pétards qui claquent contre les digues nues où traîne un cygne. L'effrayante solitude me tombe sur les épaules. Un jour j'étais allé à Thonon, rue de l'Eglise, au deuxième étage du N° 4 une certaine Christiane recevait avec beaucoup d'application et de modestie. À Evian les dames sont plus chères à cause du Casino, il faut être rasé, cravaté, et cacher son chronomètre. Le bateau part. Je rebois de l'Aigle. C'est décidément un vin sec, vif, il donne tout de suite l'idée d'un crissement de lézard entre les pierres, la terre brûle, les vignes roussissent dans le four solaire sous le bleu alpestre. Mademoiselle apportez-moi encore trois décis, que j'aie ce sucre et ce mica et ce silex dans les os contre l'hiver, contre l'eau noire qui lavera nos crânes, chère Mademoiselle, contre la boue froide où nous nous enfoncerons l'un sans l'autre, Elisabeth ma chatte et moi, dans la dégueulasse pluie des morts.

LA POLITIQUE DE PANTALON

J'ai été membre d'un parti d'extrême-gauche. Pourquoi entre-t-on dans un parti ? Pour se changer ou pour changer le monde ? Il y avait des deux dans mon entreprise. Me changer, me contraindre à me transformer – en tout cas à me réformer (mes désordres, mes hantises) – en me liant à une action commune, et changer le monde, pardon pour la simplicité des mots, en faisant pression sur l'événement, à long terme ou immédiatement. Or j'ai vu les deux également impossibles. J'étais entré dans un parti marxiste : la sottise fatale y régnait. Et l'on ne se change pas. On ne change rien. Ou alors dans le mauvais sens ? Les choses avaient plutôt tendance à empirer, le monde à aller plus mal (et moi aussi). Maintenant, quinze ans après, je ne suis plus du tout sûr d'avoir eu raison. Mais la mode ! La mode sacrée ! J'ai rencontré les gens les plus stupides : les nouveaux justes. Quelle galerie. Donc la mode est à gauche. Les gandins à Triumph sont de gauche. Les intellectuels élégants sont de gauche. Qu'est-ce qu'ils risquent ? Leurs opinions de gauche les font admirer de leurs élèves et leur ouvrent les portes de l'édition et des journaux. À droite ou apolitiques, ils se feraient injurier et mépriser. À gauche ils sont estimés, choyés, écoutés ; ils sont dans le sens de l'Histoire ; ils sont confortablement installés dans leur conformisme de gauche et ils se donnent des airs audacieux, des airs avertis, des airs de martyrs de leurs idées au moment même où le refus de grimper dans le train en marche condamne un écrivain à passer aussitôt pour un pilier de Berchtesgaden. Ils ont pour eux la mode, la morale, le petit terrorisme macaronique des revues dans le vent, le nouveau roman et Godard, les pharisiens du *Monde* et les caméléons contorsionnistes du *Nouvel Observateur*, la faveur des minettes en blue-jeans et l'engouement des recteurs qui n'ont pas encore pris leur poubelle sur la tête.

Oh les humanismes de bon ton !

Oh le progressisme à la flan !

J'ai refusé de sauter dans le train en marche.

Me voici donc nouveau Rebatet des rives mussoliniennes du Léman.

Mon cas s'aggrave de trahison. J'ai « passé par le communisme », comme on dit : vers la vingtième année j'ai appartenu deux ans au Parti Ouvrier Populaire, section du Parti Suisse du Travail, « notre » parti communiste. J'en ai démissionné en 1957, gorgé, repu, bourré, rassasié par les airs de conspirateurs, l'aplomb, la morgue policière et l'absence totale de liberté de ses dirigeants et de la plupart de ses membres. Jamais je n'ai rencontré personnages plus sclérosés, plus prisonniers de leurs théories, plus gourmés et plus contents d'eux que ces petits flics.

Leur générosité ? Néant. L'intelligence politique ? Des œillères et un stalinisme servile. Ici ? Une méconnaissance parfaite et le mépris gueulard de leur pays. Avec ça le ton cassant et vite protecteur avec les jeunes gens, des allures de figurants dans une chronique des brigades internationales, des astuces de démagogues affolés à l'idée de perdre trois voix. Voilà le tableau. Il n'est pas gai. Il n'a fait qu'empirer d'année en année, et la mode aidant, la coquetterie y poussant, le pire conformisme gauchisant pèse sur une société déjà pas si maligne sans lui.

Elle est superbe la gauche romande ! Quarts de Saint-Justs à l'œil terne, sous-d'Astiers, faux Jaurès s'épuisant à faire oublier leurs brevets d'instituteurs dans des comédies de balustrade à faire pâlir Pantalon, Mirabeaus à nœud papillon qu'aucune baïonnette jamais ne prétendra éjecter, aristocrates accrochés à la tribune populaire par une vieille nostalgie calviniste de la punition et de la harangue, maître de gymnase acharné à donner son avis sur tout en jouant au Mauriac minuscule dans les sobres colonnes du *Peuple*, trotskystes de tableau noir empoignés au moment de fracturer les portes des usines des honnêtes MM. Brown et Boveri, pétitionnaires en Alfa-Roméo applaudissant à l'entrée des tanks démocratiques sur les quais hésitants de la Moldau, Cohn-Bendits de bar à café hantés par l'imitation infantile de Nanterre et la destruction de l'Université où ils convoitent leurs petits grades, gauchistes à la craie insultant le régime devant des classes de bourgeois ravis de leur audace, bibliothécaires maoïstes se gardant de cracher sur la paie que le généreux Etat leur verse, oh la triste politique des polichinelles léninistes vaudois, des guignols genevois, des niafrons nassériens et neuchâtelois singeant la France et qui crèvent de dépit de n'avoir pas eu leur joli Mai. Oh les

pantalonnades et les galopades ! Oh les glorioles, les cabrioles ! Les pétitions, les signatures, les forfanteries. Ce sont ceux-là qui insultent Aragon coupable et traître à leurs yeux de ne pas les avoir suivis à Nanterre. Ceux-là qui condamnent la lâche agression d'Israël contre les paisibles Etats arabes. Et c'est vous Mes-sieurs-Dames qui voudriez donner des leçons de politique ? J'en connais qui feraient bien de la boucler avant de prendre le paquet sur la gueule. Un peu d'humour au moins mes bons prophètes ! À force de vous monter le bobéchon dans vos cellules vous avez perdu la jugeote. Vous en faites une galerie de frères prêcheurs dans les écoles et les salles des maîtres !

L'homme de parti se simplifie, il devient une affiche, un tract, un pauvre programme électoral. Retrouvant ma liberté, en 1957, j'éprouvai comme une gaie soulerie le sentiment aigu de la complexité, du touffu, de la pulpe des êtres et des choses. Plus personne pour me reprocher de ne pas flanquer les revendications syndicales, les tréfileries de Cossonay ou Budapest dans mes poèmes. Quand je dis plus personne il faut préciser : personne dont je dépende, en tout cas. Car pour les autres, les sbires de Muret et les gauchistes, ils ne sont pas près de désarmer. Pour eux je resterai un écrivain réactionnaire et morbide.

Je retrouvais le réel après deux ans de schématisme, de théorisme, d'irréalisme désespérant et desséchant. C'est exactement l'esprit idiot de la secte : une seule conception obligatoire pour tous, que les mages assaisonnent, vérifient, redressent et imposent servilement au gré des événements et des ukases. Ah que le mot fasciste est en faveur dans ces milieux ! Il fut un temps, vers 1956, où se promener avec la *N.R.F.* sous le bras vous faisait aussitôt traiter de fasciste, de renégat, de petit bourgeois véreux aux ordres du Pentagone et de Franco. À cause de Paulhan, bien entendu, autre fasciste notoire, vous vous rappelez la préface à O, la *Lettre aux Directeurs de la Résistance*, textes explicitement collabos comme le camarade Jdanov nous en a convaincus avec clarté. La bêtise et l'esprit policier font des ravages épouvantables.

Il est doux d'être mangé à cette sauce. Je suis donc resté un romantique, un bucolique, comme disent les pucerons. Pour mes amis, même traitement. Maurice Chappaz est un réactionnaire alpestre, Philippe Jaccottet une bouchée glacée, Gustave Roud cueille des primevères dans sa tour d'ivoire, Bertil Galland n'a traduit Laxness que pour donner le

change et mieux servir la C.I.A. Les vieux ? Paul Budry était capitaine en 14, le salaud, d'ailleurs il a publié Cendrars dont les idées colonialistes sont bien connues. Ne nous parlez pas de Ramuz, c'est une cloche de vache, un fromage. Charles-Albert Cingria a dirigé deux numéros d'une revue maurrassienne en 1911. Ça suffit ! Ça suffit ! La revue a coulé au Léman ? Maurrassienne ! En 1911 ! Voilà, la preuve est donnée, et Chessex n'a-t-il pas fait un *Cingria* pour Pierre Seghers ? Boucle bouclée. La collusion est démontrée. Je suis un prosélyte maurrassien. Oh merveille de rigueur, Sire Pantalon, écrivez-nous un traité de littérature où nos péchés soient alignés une fois pour toutes !

Il m'est arrivé d'aimer des demoiselles de gauche. Il y avait un début spectaculaire : du coup la fille perdait tous ses copains. Pour un peu ils l'auraient tondue. Ça durait ce que ça durait. On me chantait le petit livre rouge, Althusser, François Mitterrand, un temps tout le fond latino-américain de Maspero s'empilait sur ma table, péremptoirement prêté et commenté, ou bien on prétendait me tramer à toutes les représentations de *Mère Courage* ou du *Cercle de Craie caucasien* que des trissotins et des vadius de maison de culture venaient exhiber à Lausanne à grand renfort de débats, de causeries, de gloses et de mises au point pis que simplistes. Je laissais passer l'orage et on se retrouvait entre deux draps. Elles avaient de bien jolis slips Aubade, ces petites progressistes (c'est le slip marine à trou-trous, il est assez cher, la publicité passe dans le *Nouvel Observateur*), de bien jolies petites lèvres mouillées, et que leur langue était rose, était rapide sous leurs quenottes, que leurs cuisses étaient fraîches les nuits de juin. Ça valait la peine de les laisser guévariser toute la soirée pour les entendre soupirer et gémir entre quatre murs. Après, la fille rentrait l'oreille basse dans son troupeau, je renvoyais Maspero et *Théâtre Populaire*. C'était dans l'ordre. Adieu Bertolt ! Adieu les posters du Che !

Bon appétit, surtout ; renards n'en manquent point. Ainsi passèrent le vingtième Congrès, les avions de Guy Mollet sur Port-Saïd, les tanks des humanistes à Budapest, l'assassinat du Général Malet, les rampes de Kroutchev dans la canne à sucre, à Prague les blindés du rédempteur Kossyguine. Et les deux Kennedy. Les salubres yankees au Vietnam. Et toujours eux chez le mystique M. Duvallier. Et les six jours. Et le Biafra de M. Wilson. Juste de quoi nous faire aimer le siècle et sa nette supériorité sur le précédent.

— Bon appétit Père Ubu.

— Bon appétit Mère Ubu.

Et Ladislas, et Venceslas, et l'Ours, et les palotins ! Il me semble que le sabre à merdre tourne au pot, non ? Allons cueillir nos framboises. Dépêchons-nous, le soir vient, et Bécassine attend que la lune lui tombe sur la tête.

OceanofPDF.com

LE LAC DES CHAVONNES

Le mardi 22 décembre dernier, un drame ensanglanta la chambre 6, au dernier étage de l'Hôtel du Chamois, au Sépey. L'Hôtel fut contraint de fermer toute la semaine de Noël, l'enquête fut longue et eut un grand retentissement dans la vallée en raison de la notoriété de l'assassin et de la beauté de sa victime, dont les photographies furent publiées pendant plusieurs semaines par les journaux.

Quand ils ouvrirent la porte du 6, l'après-midi du mercredi, les gendarmes et l'hôtelier, qui avaient pourtant le cœur accroché, eurent du mal à se retenir de vomir. Le corps d'Antoinette Wurlod était encore appuyé contre le mur, assis tout raide parmi les couvertures rougies, le sang avait giclé derrière elle sur le papier à fleurs, la gorge ouverte d'une clavicule à l'autre laissait voir la trachée blanchâtre, les cartilages déchirés par la lame qui avait dû s'acharner. Le corps du premier-lieutenant était tombé sur le ventre en travers du lit, comme celui d'un nageur, les bras écartés parmi les draps rouges où étaient collés des sous-vêtements ensanglantés. La lame de son poignard d'officier sortait de trois ou quatre centimètres de la nuque raidie, juste sous les cheveux, où des caillots avaient laissé une écume brune qui frisait.

Les photographes de la gendarmerie firent leur travail, le préfet vint lui-même voir les dépouilles et assister au départ de l'enquête. Enfin le médecin donna l'autorisation d'emporter les corps. Il n'y eut pas de service public. Les familles firent deux cultes, l'un après l'autre, avec une heure d'interruption entre les deux, pour être sûres de ne pas se rencontrer, mais les deux corps furent enterrés dans la même rangée du cimetière et côte à côte, parce qu'il est interdit de changer l'ordre des concessions. Par égard pour la famille de la jeune fille, le préfet proposa simplement qu'on inhume Antoinette Wurlod la première, ainsi le pasteur eut le temps de l'accompagner au cimetière et de revenir pour le service du premier-

lieutenant. Le préfet n'était pas en tenue. Les enfants de l'Ecole du dimanche avaient déjà dressé l'arbre de Noël au fond de l'église.

Est-ce que j'invente ? Est-ce que j'ai lu ça dans un journal ? C'est peut-être le début d'un roman, la première page qui décide de tout ? Je connais l'hôtel, j'ai dormi dans cette chambre avec Elisabeth. Mais ce sang, la lame dans le cou d'Antoinette, l'homme grotesque écartelé parmi les draps raidis et encore gluants, les cris vers l'aube, la lame qui grince contre les os, le glouglou rouge, écumeux, dans la trachée qui se vide de son air... Est-ce que j'invente ? Pourquoi *ici* ? J'ai l'eau noire du petit lac devant moi, un noir éblouissant, immobile, violent entre les sapins et les pentes bleues. Est-ce la violence funèbre de cette eau noire, resserrée, mauvaise, cette insistance de charbon poli, le ricanement de la marcassite tragique qui m'ont fait remonter à l'hôtel, rouvrir la porte de la chambre 6, arroser de sang le lit à deux places et le papier aux iris mauves sous les gravures de costumes suisses et le baromètre ? Ces chambres d'hôtel de montagne m'ont toujours attiré avec leur odeur de résine et de savon parfumé, quand ce ne sont pas les parois c'est la commode ou le bois du lit qui sent la scierie, la forêt, l'écorce, il y a aussi les femmes qui se sont lavées, qui ont dormi, gémi, pleuré dans cette odeur, comme si elles étaient nues dans une clairière, sans le savoir terriblement plus nues que dans n'importe quelle autre chambre. Mais pourquoi ces personnages, cet officier, cette Antoinette ? Lui c'est à cause du poignard réglementaire, il me fallait une lame, voilà tout, tout autre poignard aurait fait éclaireur, et on n'imagine pas un type, un civil, même un jaloux poussé à bout dérobant un couteau de boucher pour trancher la gorge de sa maîtresse. À moins qu'il soit boucher lui-même, évidemment, ou charcutier. Dans ce cas les choses sont plus simples, un boucher est très naturel quand il promène dans sa valise une lame de trente centimètres. Mais un boucher jaloux qui tue, un boucher assassin par amour, ça prend tout de suite un petit côté Marcel Aymé ou Jouhandeau qui m'empêche de pousser plus loin. Notez que j'aime beaucoup les *Contes du Chat perché*, et que j'ai lu *Chaminadour* cinq ou six fois. Mon Clodomir à moi aurait eu une tronche des Ormonts, un gros accent traînard et un goût de trois décis qui auraient découragé la créance. Autant un uniforme et un accessoire officiel. C'est plausible. Pour Antoinette, le cas est moins clair. J'ai connu une Antoinette assez putain, des yeux verts, une perruque, quelque chose de fin dans le visage malgré le

regard appuyé et curieux. Elle mentait, elle fuyait. Un bon personnage de nouvelle. Mais je parle de moi. Saurai-je jamais parler des autres ? Ce qui m'a fait rêver la scène, c'est la chambre, je l'ai dit, et le sang qu' aussitôt j'ai répandu, l'écume, les bulles, les rigoles dans les plis du drap, tout ce rouge effrayant et magnifique dans cette heure grise, cette aube d'hiver enfin éclairée par cet épouvantable soleil.

C'est peut-être aussi le petit lac immobile et funeste entre les rives. Il est méchant ce petit lac haut perché, et je ne suis pas du tout rassuré par la simplicité scolaire des clichés qui le vantent dans le prospectus que j'ai trouvé à La Forclaz. « ... Arrivé sur la croupe d'une ondulation de terrain, on aperçoit tout à coup l'émeraude du lac (1690 m.) ; on s'enfoncera dans le bois et l'on contempera cette goutte de ciel... » Goutte de ciel ? Vous voulez rire. C'est de l'enfer pur cette surface, un bloc luisant d'eau satanique pour notre malheur. L'émeraude ? À condition qu'elle soit obscure, oui, parfaitement noire, opaque, nocturne, diabolique et fermée pour toujours. Ce qui n'est pas précisément la lumière de votre émeraude. Non, ce lac est affreux et coupable. Quoi ? les excursionnistes affluent, le Club Méditerranée grimpe jusqu'ici deux fois par semaine ? Mais oui, je vois les gens en short qui déballetent leur jambon et leurs œufs durs, ils ont des bouteilles de bière, ils trinquent, ils crient en s'aspergeant à la fontaine du bistrot.

Et puis ils s'en iront rougis, essoufflés, et le sale lac sera de nouveau livré à son silence. La nuit, des animaux le hantent. Des crapauds, des salamandres.

Des vipères viennent boire le soir, après elles regagnent leur four sous les broussailles pleines de toiles d'araignée scintillantes d'ailes de mouches et de rosée. Les chouettes hoquent dans des cloisons sonores. Si l'on approche du bord on entend l'eau profonde remuer avec un bruit de cascade, les entonnoirs l'aspirent entre les rocs, on dirait des blocs de glace qui s'entrechoquent dans la nuit, un paquebot tout allumé qui flambe et se casse à la banquise sous les escarbilles d'étoupe et les étoiles roses. Ave Maria maris Stella, et les noyés, les salamandres, les cristaux des grottes reviennent de l'eau noire, les feux des pendeloques bougent devant les crevasses comme des signaux d'orage ou de chutes de pierres, puis c'est le tambour, le terrible orchestre, la foudre crève sur le chalet et calcine la fromagerie. Ah le vacher a déjà été tondue trois fois par les éclairs, cet été.

Voilà ce lac. Pas étonnant qu'il dicte des histoires sombres. Si j'écrivais la nouvelle du Sépey, il faudrait que je mette un bouquet de chardons blancs, dans un vase en bois, sur la table de nuit d'Antoinette Wurlod, le sang aurait giclé sur les corolles sèches et dures comme des couronnes d'épines solaires. Des chardons, et un couvre-lit en velours gris qu'il faudra donner à la teinturerie, et un des oreillers percé par le poignard, et une touffe de vrais cheveux blonds de la perruque qu'un des gendarmes glissera dans une enveloppe pour les montrer à sa fiancée. Mais je n'écris que sur moi. C'est une autre histoire. La violence, les menaces du lac : bien à moi. Et l'imagination catastrophique. Et la peur. Alors qu'est-ce que j'en ai à foutre d'un officier cocu et d'une coquine ? C'est encore moi que je regarde dans leur tristesse. Impossible d'échapper à cette tyrannie. Récit égoïste, inventaire de quelques hantises, c'est encore moi cette façon de raconter, de m'arrêter, de revenir, de jouir de mes haltes, de boire, de rêver un coup entre deux trains, de repartir parce que le föehn me pousse et l'envie de retrouver mes peurs tapies dans mes calendriers, la mort comme un papillon de nuit dans les rideaux, le vin, l'abrupt, l'odeur des lèvres où faire une autre halte. Je saute les cases ternes au Jeu de l'Oie. J'ai vieilli, l'œil s'est aiguisé, en 1956 mon père s'est tiré une balle dans la tête, j'ai zigzagué, j'ai retrouvé terre, je sais où est le cimetière, où notre lit, où mon récit. A-t-on idée d'écrire sur soi-même ? Au trou, pourtant, les autres livres. Je les aime plus que tous, ces récits de soi-même, ces autoportraits inconfortables, ces « mémoires pour servir à l'histoire de ma vie » que des écrivains sont forcés d'entreprendre pour passer le cap des tempêtes de la quarantaine, ou le cap vert, ou le cap de bonne espérance – peu importe ici quel passage, c'est l'aveu de soi-même qui compte, le miroir déformant et reformant, la confession, la chronique intime, la correspondance – l'écrivain par lui-même, comme dit un très bon titre de collection ; une fois pour toutes l'écrivain dangereusement, délicieusement et sans remède par lui-même. Littérature de ruban volé ! ricanent les vrais romanciers. Mais les conteurs d'eux-mêmes se comprennent. Ils clignent de l'œil, Jouhandeau, Violette Leduc, Julien Green, Sartre, Leiris, ils sont bien d'accord avec moi Nourissier, Bernard Frank, Jacques Borel, à Genève et à Lausanne Grisé-lidis, Bouvier, Haldas. Je crois qu'il y a des livres nécessaires. Ils courent des risques. Leurs auteurs aussi.

OceanofPDF.com

LA PARESSE

Une autre histoire de montagne c'est la saison entière que j'ai passée à ne rien faire, il y a cinq ans. Or des sujets de livres me visitaient, un roman traînait. J'explorais vaguement un ou deux essais. Je suis resté parfaitement inactif, je ne dirai pas où, pour éviter de faire du tort à la personne qui m'avait recueilli. Disons qu'il y avait un petit lac et une piscine, juste assez de cafés pour ne pas mourir de soif, deux bars, un jardin alpin, un Grand Hôtel bourré de jolies Scandinaves et un train à bonne correspondance pour Lausanne. C'était le train qui m'avait décidé, il permettait la fuite à point, et puis je ne l'ai pris qu'une seule fois, pour rentrer, – pour rentrer hélas, quand la rupture eut sonné. Altitude : pas tout à fait 1200 mètres. De quoi écrire mes œuvres complètes. Je n'ai rien fait. Je n'étais pas bien décidé. Il faisait trop chaud. Il faisait trop frais. Il fallait absolument aller boire une bière à la Couronne ou revoir les yeux jaunes d'Ingrid. Demain on commencerait. Tout était prêt, le cahier, le Robert, les encres en rang sur la table. Demain passait à d'autres urgences, les dents d'Astrid, une canne sculptée, trois décis au funiculaire. Tant pis pour la Pléiade, mais je souffrais de ce désert, mon indolence gâchait tout, je n'arrivais plus à me dépêtrer. La paresse... Pas de maxime. Faisons l'aveu : je suis atrocement paresseux. J'ai longtemps hésité à écrire à mon usage un *Eloge de la paresse* pour éclairer et justifier cette tare ineffaçable. Pour lui donner des couleurs. Dieu merci le sujet était pris. Toute démarche m'est un supplice insupportable. Faire un paquet, l'expédier, payer une facture, acheter un vêtement sont des disgrâces que je repousse des semaines. Je dois m'appliquer des rigueurs de Torquemada protestant pour attaquer les piles de dissertations qui s'entassaient sur ma table (et une pile chasse l'autre). J'ai passé des heures, des mois à flâner, à tourner en rond, à tailler des crayons, à essayer des plumes, à ranger des livres, à faire et à refaire la liste des entreprises de plus en plus urgentes. En vérité rien

ne pressait – rien ne presse jamais – mais il me fallait cette heureuse paresse pour le découvrir. Au café j'ai traîné des siècles, seul ou en compagnie. Outre le plaisir et le goût de boire, (la douce excitation au moment de commander les alcools : un kirsch ? un marc du Valais ? une pomme à vous remplir le gosier de son odeur de verger d'octobre ?) c'est la paresse qui m'a retenu des heures aux tables des bistrots, l'ennui de me lever, de m'habiller pour sortir, la fatigue d'appeler un taxi ou de me hisser, autre labeur exténuant, par des rues vides jusqu'à chez moi.

Pourtant j'ai écrit des livres : quand j'écris, quand je me suis mis à écrire, tout s'explique, tout le système se déclenche. Je suis paresseux parce que j'aime éprouver l'instant jusqu'au fond, le presser, le sonder de part en part dans son suc et dans sa substance. Pour ça, il faut avoir la tête et les mains libres. L'imagination travaille portée par la rêverie, la sensualité, l'odeur du lieu et du moment. Le museau hume, la langue tâte, la peau explore, la mémoire s'emplit, l'œil n'oubliera plus ces figures, l'oreille la rumeur et le ton. Écrivant je retrouve, je me souviens, je revis ces heures d'indolence, je repasse par mes chemins de flâneur, je découvre ce que je n'avais pas su voir la première fois, ou pas pu voir, trop englué dans mon plaisir plein de reproches. Alors je me donne des délais farouches, je me fixe des tranches à abattre, mon livre est jalonné d'étapes précises. C'est ici que ressort mon éducation calviniste. Rôdeur, traîneur, jean-foutre, oui, mais ponctuel dans la relation de mes flemmes, tenant l'horaire, rigoureusement, dans le récit de ma fainéantise. Une tranche manquée, une seule dérogation à l'horaire et me voilà plongé dans le tourment, le remords m'assiège, je patauge. Je peux me payer des semaines de dégustation. Mais bon Dieu il faut qu'elles enfantent d'autres semaines d'ouvrage à grand souffle. Seule façon d'être naturel et vrai. D'être inventif, sincère, gai. Ou vraiment triste, pour la bonne cause. D'être dans ma peau. Voilà où m'a amené la paresse : je suis vraiment bien quand je travaille. J'ai un peu honte de cet aveu qui fait trop sage. Alors dire toute la vérité : le *seul* travail c'est l'écriture, et tout ce qui y conduit, tout ce qui la nourrit me rend heureux. L'amour, la peur, la terreur de mourir, l'alcool, l'amitié, la rage, les paysages, dormir. N'empêche que j'en saurais encore moins, que je n'aurais vraiment rien à dire, rien à aimer, rien à retourner sur mon gril si je n'avais pas été paresseux, si je ne l'étais encore scandaleusement. La paresse m'a ouvert les yeux comme une mère chatte.

Les menus passages, les places de soleil, les gens sans importance, le silence, les heures creuses, les conversations banales, c'est elle qui me les a montrés. Elle m'a porté d'un coin à l'autre et doucement allaité. Je ne m'en plaindrai pas.

OceanofPDF.com

JE DÉTESTE VOYAGER

Je déteste voyager. Faire une valise me rend malade. La seule perspective d'un déplacement loin de mes horizons suffit à me paralyser. Etudier un itinéraire, consulter l'indicateur ou la carte, prendre des billets, autant de vexations et de tortures. J'ai dû m'expliquer là-dessus. Mes amis voyagent : Velan passe et repasse l'Atlantique ; Galland a fait le Vietnam, le Sinaï, le Cambodge, le Biafra ; Chappaz part ces jours pour l'Afghanistan ; Lovay vit depuis deux ans au Népal ; et l'on n'a cessé de m'offrir des enseignements au bout du monde. L'idée même de faire un cours aux Etats-Unis ou ailleurs : on m'a proposé le Congo, Beyrouth, – cette drôle d'idée me glace des semaines. Pourquoi cela ?

Il y a d'abord la paresse. L'horreur de courir, de porter des bagages, de les enregistrer, de les dégager, de les hisser dans le train et de les surveiller ensuite. L'horreur définitive de m'agiter sous le soleil, de me presser, de transpirer pour gagner quelques kilomètres.

Il y a peut-être l'humour : cette inélégante hâte, cette avidité, cette ridicule précipitation des gens qui voyagent et qui s'empressent de vous assener leurs comptes-rendus au retour.

Il y a un vague ressort calviniste : pourquoi aller chercher ailleurs ce qu'on a ici, il faut savoir se contenter de ce qu'on a reçu, etc. C'est un vieux scrupule moral. Ne pas demander ce qu'on n'a pas. Serrer les poings derrière ses fenêtres. Attitude des vieux terriens rogneux, mais il en reste sûrement quelque chose dans mon refus.

Il y a la crainte de me perdre, de m'éparpiller dans l'inconnu futile, de me noyer dans des cultures, des nécessités, des malheurs ou des politiques qui ne seront jamais à moi, en dépit de l'attrait qu'ils exercent sur moi comme sur les autres. C'est une espèce de modestie : me connaissant, je vois le danger de mes appétits, ma gourmandise, ma curiosité, et je crains d'employer mal mes faibles moyens et de les laisser submerger dans le

gouffre sans fond. Riez, amis. Vous en êtes revenus intacts. Qui sait contre quoi je troquerais mes coffres, aux Indes extrêmes, contre quelle pacotille de marsupiau ou de chroniqueur syphilitique je serais capable de m'échanger.

Il y a surtout la racine : difficilement arrachable. Enracinement, « retour au pays natal », attention au barrésisme sucré, au fade folklore de la terre. Il ne s'agit pas de cela. Il ne s'agit d'aucune mystique paysanne, encore moins des bêlements sur la glèbe sacrée, inspirée et inspiratrice. Simplement, – et pardon pour la comparaison mégalomaniacale – j'ai besoin de ce pays comme Baudelaire avait besoin de Paris. Je déteste en sortir parce que je perds ma foule et mes paysages. Mes tableaux parisiens c'est le grouillement et la solitude d'ici. Aucun besoin, aucune envie de faire le marin ou l'aviateur. Tel rentre de la Grande Muraille. Tel autre fait sa longue marche entre sa table et le Jura. Passer cent fois le même chemin, rôder sur les mêmes pistes, hanter les mêmes cimetières, chasser les démons d'un arpent, traquer le maléfice entre quatre murs, exorciser son lit et sa rivière, se cogner aux enfouis à tout bout de champ, gratter la terre et la rue : c'est une aventure de piéton, de curieux, de flâneur, de paresseux, de voluptueux, de fou littéraire, de voyeur.

L'Odyssée, Le Satiricon, Le Livre des Merveilles, le Voyage en Tartarie, les Mémoires d'un Touriste, les Voyages en zigzags, 20 000 Lieues sous les Mers, Rhénanes, Barnabooth, Brunon Pomposo, La Voie royale, L'Afrique fantôme, Les Hain-Tenys, Les Iles, Le Belvédère, La Chasse au Mérrou, Le Génie du Lieu, Le Cru et le Cuit de l'anti-nomade. Oui, oui, les sauvages et inépuisables et très gais *Tristes Tropiques* du sédentaire.

Et puis on nous salope nos paysages, on nous fracasse nos haltes et nos bonzeries ! Alors rester – ou ne pas voyager, si vous voulez – c'est jeter de la mort-aux-rats dans le plat des apprentis sorciers. Merci Seigneur. Cette petite semence verte est coriace et efficace. Pour quelque temps. Ou alors il faudrait voir les ingénieurs se tordre et hurler comme des coyotes sous les amanites suant de venin. Oh spectacle redresseur de torts.

En attendant ces joies dernières et pour revenir à ma motte, je déteste décidément voyager. Mais je promets solennellement :

1. d'aller chercher, et en personne, les prix, distinctions, récompenses et diplômes qu'on voudra bien me donner, de par

le vaste monde, pour mes innombrables besognes,
2. de ne pas m'incruster au for du prix plus de deux jours
après la réception de celui-ci,
3. de ne pas raconter mon voyage à mon retour dans ma petite
chambre.

Un candidat en or, comme vous voyez. De la paille et du grain, dirait ma mère. Pour l'heure cette matière rare se raconte, elle n'a pas l'intention de caler : voyage au bout de l'autoportrait, en quelque sorte.

OceanofPDF.com

LES SUITES D'UNE FUGUE

Il y a quelques années j'ai aimé une jeune fille. Elle avait dix-huit ans. Un petit côté Service civil international, des yeux bleus, des cheveux blonds qui devenaient roux quand elle les avait lavés, dans tout le corps quelque chose de gracile et d'agressif. J'avais trente ans. On est devenu amis des clairières, le soir, d'un ou deux halliers où poussaient des fraises, d'un petit bois de bambou derrière chez un horticulteur de Jouxens. Cette jeune fille n'avait pas eu une jolie vie : un père très âgé qui avait tâté d'un premier ménage en Afrique où il s'était soulé et drogué, une mère très intelligente mais alcoolique, déjà plusieurs fois ressortie de prison, pour l'heure serveuse dans un boui-boui de la rue de l'Ale. La jeune fille faisait des études. Le Service de l'Enfance l'avait placée dans toutes sortes de « foyers » rigides et idiots entre ses douze et ses seize ans. En fait d'adolescence, elle avait été largement servie en corvées de réfectoires gluants, en prières devant l'assiette de riz sucré et en veilles de Noël sous clef. Or elle avait une grâce fraîche, une élégance d'esprit et de cœur qui me bouleversaient.

C'était une drôle de petite personne toute en dureté, en liberté et en générosité. Antigone 1964, et perspicace, causeuse, rieuse, fragile. On buvait un peu de vin. On fouillait les caisses de l'Armée du Salut, on trouvait des cartes postales, on allait voir sa mère qui nous faisait du poisson à la bière. Les vacances approchaient. Elle devait les passer près de Zurich, placée par le Service dans une espèce de menuiserie où elle travaillerait au ménage. Bien du plaisir. Elle est partie début juillet. C'était trop long. En août elle a filé plus tôt que prévu, je l'attendais à la gare de Fribourg, on est allés dans la Réserve de la Sarine, une zone préhistorique – roseaux, bouleaux, serpents, oiseaux de proie – qui domine l'énorme boucle verte, les forêts du fleuve. Tout près il y a une scierie où on allait chercher le pain. Puis l'hiver est venu. On ne s'est plus revus. La différence

d'âge, des genres de vie qui ne s'accordaient qu'en vacances. Elle a sauté de sa fenêtre dans la neige. Plusieurs fractures. Opération. Autre dépression. Elle est allée d'elle-même à la clinique, deux mois d'internement, rechutes. Maintenant elle est mariée à un avocat, en Italie, près de Turin, je crois, elle dirige une Auberge de Jeunesse avec son mari. J'ai honte du saut, de l'asile. Qu'y pouvais-je ? Le hasard, deux rôdeurs, trop de complicité subite, et la foudre, la poisse, la solitude. Chi lo sa. Cette mauvaise histoire m'est revenue cent fois à la mémoire comme une brûlure de remords (et comme la sonnette d'alarme) : chaque fois qu'une jeune fille semblait me comprendre un peu trop bien, aimait le vin, les amis sûrs, et qu'elle avait dans la dégainée cette allure nette, cette décision, ce petit côté Service civil international qui vous expédient droit au feu.

OceanofPDF.com

CÉSARIENNE

Un an avant : Michèle, Noël 1963. J'ai parlé des hémorragies. Deux semaines, ce sang noir, des caillots pareils à de la gelée funèbre ou à des morceaux de foie coupés menus dans l'assiette d'un chat. Quelque chose de familier et de saisissant, d'horrible comme une boucherie de cauchemar. Michèle intransportable, au téléphone le médecin à peine intéressé, paternel, pressé. Pour finir, le transport quand même, l'opération urgente à Noël. Lorsque je suis entré dans sa chambre plusieurs heures après, j'ai cru qu'elle était morte. Visage de cire, les paupières vertes obstinément fermées, les traits creusés, le nez pincé, mais un bras pendait, libre, le goutte-à-goutte y était fixé – j'ai touché ce bras, il était chaud – puis j'ai vu que la respiration faisait très faiblement bouger le drap et je me suis assis sur la chaise que l'infirmière me désignait sans dire un mot. Vivante. Vivante. Ça m'obsédait. Si elle était morte pendant l'opération n'aurais-je pas été responsable ? Le salaire de mes tromperies. De mes violences. De ces années d'inquiétude, de pauvreté, de paresse, d'excès. Je me suis chargé, ces quelques heures, de toutes mes saloperies, elles insistaient, elles me tournaient autour comme une rengaine, je les ai prises sous la loupe et je les ai regardées avec stupeur. C'était un verre à peine grossissant. Cette belle fille-là était ma femme et qu'est-ce que j'en avais fait ? Une maigre opérée blafarde, exsangue, à qui l'on venait de prendre son enfant pour le brûler dans un four au sous-sol avec les cartilages, les tumeurs, les fœtus des autres opérées. Elle ne se réveillait pas. La narcose avait été très profonde. Mais qu'allait-il falloir lui dire ? L'enfant ? Une fille. N'y pense pas. N'y pense plus. On en aura un autre, c'est promis. Promis ! Espèce de salaud. Comme si je n'avais pas su que jamais plus nous ne pourrions vivre ensemble, et que l'opération me rendait libre une fois pour toutes. Puisque rien n'allait plus. Puisque ce mariage avait un goût de cendre, un goût de larmes, et maintenant un goût de mort. Elle s'éveilla. Un extraordinaire

courage la raidit. Epouvanté je vis la cicatrice énorme, les coutures. Je n'invente pas. Dehors un chœur chantait Noël, la neige s'était mise à tomber, de gros flocons, doux, lents, comme sur les images anciennes, des nourrissons criaient dans les chambres à côté. Cette belle fille, ma femme, revenait lentement à la vie, son enfant était mort, elle n'avait plus rien, et moi je projetais déjà de m'en aller.

Huit ans.

Depuis je fais un rêve affreux, toujours le même, il me poursuit, me tombe dessus deux ou trois fois par année. J'ai tué un enfant. C'est un bébé, je l'ai tué et je l'ai enterré sous des pierres, au fond de la cave de la maison de ma grand-mère, aux Aubépines.

L'enquête n'a rien révélé, on ne m'a même pas soupçonné. Puis je me retrouve hagard, confondu, tout un monde criant et menaçant autour de moi : le tas de pierres est dispersé au fond de la cave, on me pousse vers le petit squelette intact sous l'ampoule aveuglante... Voilà mon crime. J'essaie de reprendre le fil par le bon bout. Je n'y arriverai jamais. Devant les yeux le trou rouge, les bourrelets de chair pincés par les points de suture, le sang qui afflue sans arrêt sur l'iode dont tout le ventre est badigeonné. Ou les petits os sous les pierres. Je crois que je les ai roulés dans de la toile, façon momie, et ceux qui m'ont coincé poussent des hurlements en déroulant les bandelettes. Moi je chancelle. Je suis pris. À vomir.

OceanofPDF.com

LA MAIN AU FEU

« Lavé, rasé, masturbé », disait Talleyrand au sortir de sa chambre. Ainsi avait-il la tête libre toute la journée. Laissons le prêtre. Je pense à un dialogue dans la nuit, à des yeux noirs, à une bouche douce contre la mienne. – Et toi, M. de Talleyrand ? Les yeux se ferment dans l'ombre. – Oui.

On a parlé très bas, une voix qui brûle.

– Souvent ? – Oui. – La nuit ? – Le soir, avant de m'endormir. Quelquefois la journée. En plein soleil... Un silence. Elle revit l'instant. Je vois le beau visage crispé, tendu, les lèvres fermées, blanchies, serrées sur le souffle profond qui halète. Ainsi toi, toi enfermée dans ta solitude comme une prisonnière, une nonne, une gamine... Tout le corps acharné, la main nerveuse, les doigts rapides... – Tu aimes ? – Oui.

Ces oui à peine parlés, ces mots d'ombre humide et chaude sortis de l'intense silence.

Si j'avais été là : les mots que l'amant se répète jusqu'à la pire souffrance, les cinq petits mots aigus, ironiques, qui fouillent le cœur et ruinent la volonté.

On s'en sort peut-être par l'humour. Ils reviennent. Ils insistent les mots nostalgiques ! Jusqu'à la rage. À une espèce de délire plein de scandaleuses images. De toute façon, je suis volé et frustré. Si j'en prends mon parti, je respire, il m'est donné par-dessus le marché, prime précise et qui chahute, qui me soûle, la folie de ce corps que j'apprends chaque jour à connaître comme un écolier inventif. J'ai dit folie, c'est la folle du logis que je devrais louer : tout lui revient. L'ardente humidité dans les plis.

Il y a quelques heures du sucre ibère passait à France I, Cadix, les castagnettes, les mantilles et l'amour toujours. – Ecoute-le, a-t-elle dit sèchement. Dire que les vers lui bouffent la gueule.

C'est que le sieur Mariano est mort d'une embolie il y a un mois. Alcade et sérénade. Dormez bien M. Luis. Les éventails noirs des duègnes aèrent la narine des infantes lorgnant les habits de lumière aux acides aisselles d'un mort dans l'après-midi. Olé. Senorita ton pucelage à l'âge sage ravage de rage l'adage du mage. Vous tournez le dos au drame, cher Chessex. Oui censeur. Peut-être à cause de ces imaginations insoutenables ? Ou parce que je les aime un peu trop ? En attendant – pour brouiller le temps – je n'étais pas là, imbécile, quand mon ange se faisait gémir dans son lit de jeune fille. Mais oui, censeur aimé, je sais que le baroque n'a pas d'humour, (sortez les chevaux ! le ranch brûle !) ou l'on se trouve un jour avec la conscience du criquet, l'humérus de la sauterelle et le membre absurdement trismégiste de certain roi des papillons.

OceanofPDF.com

LA MOUSTACHE

Je reviens à Flaubert, à Maupassant. C'est toujours à eux qu'il faut recourir en cas de doute, de nervosité ou d'ennuyeux déséquilibre. Je les regarde. La gueule de Flaubert. Le mufle de Maupassant. L'œil globuleux de Flaubert, sa moustache pleine de salive qui finit par s'effiler sur le double menton. L'œil dur de l'autre, les poils brossés, dressés, le cou très large sur la cravate nouée bas. Ces deux *hommes*. Ces grosses vigueurs troubles, précises, hargneuses, gourmandes, volontaires, tendues. Ils nous assènent les comparaisons animales : le phoque et le taureau. Le gros lion de mer terrien et la courte crinière obstinée. Avec eux on pense tout de suite à des odeurs, à des haleines. Vous n'imaginez pas l'haleine de Baudelaire, n'est-ce pas, ou celle de La Rochefoucauld ? C'est qu'ils étaient lavés, poncés, et constamment dénaturés. Tandis que ces mufles normands nous imposent leur remugle de mucus, de cigare, de repas lourds, d'eau-de-vie terreuse et longuement goûtée. Ils devaient roter, ces deux-là, – surtout Flaubert. D'ailleurs son œuvre est d'un rotateur, elle vient du ventre, sonore, insistante, avec un gros parfum de nourriture opaquement élaborée. Le ventre têtue de Flaubert. Quant au gueuloir : mais oui, tout ce qui passe par le gosier et la gueule, c'est encore la bête.

Curieux objet vivant qu'une moustache. De la lèvre inférieure on la sent bouger, piquer, s'enrouler, s'humecter, sécher comme une bête poilue. Elle garde l'odeur des repas épicés, des boissons, des baisers, des salives, des sucs, des peaux dévorées. C'est du poil assez dur mais porté long il s'assouplit, il s'affine, il se civilise, il devient antenne, pointe chercheuse, il renseigne, il saisit. Cette bête, vous choisissez un jour de la laisser pousser sur votre bouche, et puis elle ne vous quitte plus. Les Janotus de la motivation ont évidemment glosé sur ses torts : Dieu sait donc ce qu'elle cache de mécontentements et de manques, et l'exhibitionnisme compensateur, et toutes les ruses rédemptrices de la laideur, de

l'impuissance ou de la graisse. Oh ! Et peut-être. Mais si je porte une moustache depuis plus de dix ans c'est d'abord pour sentir vivre cet animal très exigeant, pour l'associer à mes nourritures et à mes entreprises. C'est de la pure sensualité. Un point c'est tout. – Est-ce que je dis l'entière vérité ? Il m'est arrivé de rêver des heures sur Flaubert et sur Maupassant. Sur ces œuvres indissociables de ces moustaches, de ces haleines. Figure et style mêlés, tellement qu'on sent le poids et la décision de l'un, la fougue et le désespoir de l'autre au moindre contact avec leurs livres : leur présence physique est énorme et je connais des femmes qui ne les lisent plus, ayant souffert d'être possédées par eux comme des catins parce qu'elles avaient aimé leur prose.

Pour moi, quand l'indécision me gagne, ou la fatigue, je relis des lettres de Flaubert, des contes de Maupassant ou des études sur ces œuvres. Immédiatement je me sens ragaillardi, écrire devient un acte vif, le monde retrouve ses intenses couleurs. Voilà de puissants toniques contre l'alanguissement et la velléité. Il est donc parfaitement certain que ma moustache leur doit l'existence et surtout la durée – au début on essaie, on se tâte, puis l'objet vit, il devient votre figure, votre signe distinctif, votre marque. Est-ce idiot d'écrire qu'il m'a rapproché des deux Normands ? J'en prends le risque. Comme m'en ont rapproché l'origine et le goût terriens, le choix provincial, l'exil (toutes les formes de l'exil, comme le canotage ou la drogue pour Maupassant), une certaine forme de cynisme muflard, la haine de la bourgeoisie, l'horreur des abstractions et des idéologies. Certaine mélancolie aussi. La tristesse de quelques heures de l'après-midi. Le sens aigu des paysages et des fibres. Le dégoût fascinateur des existences médiocres et ratées. Les auberges du Gros-de-Vaud ont une singulière ressemblance avec celles du pays de Caux, et la foire d'Echallens, où je vais chaque année humer et fouiner, est encore pareille à celles de *La Ficelle* ou de Yonville. Des prairies vertes immenses, des troupeaux, des paysans avides et buveurs. Le calvados et la pomme. Le cidre et le vin. Le lard et le saucisson. Le porte-monnaie bien serré. Le cul carré. Le museau puissant et noceur.

Il y a aussi l'imagination réaliste : cette espèce de délire du réel chez Maupassant, jusqu'aux terreurs fantastiques. L'imagination n'est pas la folle du logis : elle est sage, elle est admirablement sensée puisqu'elle renseigne et définit. Chez Maupassant c'est celle de toutes ces vies, des

innombrables récits de chasse, quand on a allumé les cigares et que l'alcool chauffe les crânes sous le lustre. Ou ces aveux, ces confessions, ces confidences de gens en perdition : toujours imaginaires et d'une épouvantable vérité, puisque le réel n'est jamais si dru que lorsqu'il est passé par les extases, les violences, les hallucinations des réalistes.

La moustache n'est pas très facile à porter dans la société. Les gens ricanent, chuchotent, entament des gestes, des mimiques. Certains font les écœurés. Le caractère singulier d'une grosse moustache choque comme une provocation, une faute de goût, un matamorisme. La mode la récuse. La politesse la tolère mais la condamne intimement. La barbe prêtre, la barbe hippy, le collier de barbe instituteur sont aimés et bien admis : ils sont inoffensifs parce qu'ils conservent quelque chose de gamin et d'artiste, d'un peu gentiment mal léché, de spontané, de pas tout à fait voulu, de généreux. Au contraire la moustache est un choix, un calcul, une affirmation raisonnée de soi-même, un défi au plus grand nombre, une sorte de méchanceté. Politiquement la barbe est à gauche, la moustache est nettement à droite. Et tout le siècle pense comme ça. J'y songe souvent devant les portraits de Flaubert, ou en lisant son opinion de l'instruction publique, sa condamnation de la Commune, ses diatribes contre le suffrage universel. Et en face, les théories au jus de rave de Bouvard et de Pécuchet ! Mais ne sommes-nous pas dans le siècle de ces deux messieurs ? Je ne vois qu'eux où je me tourne, c'est à pleurer de colère. Encore Flaubert ne connaissait-il ni l'autoroute ni le Club Méditerranée.

Mais c'est de nouveau et aussitôt le monde animal qui me bouleverse quand je pense à des moustaches, à leur râpe douce. À des chats, à un lynx, à des mâchoires nocturnes, à des carnages rapides dans les cloisons. À des attentes cruelles dans l'ombre. Et c'est peut-être cette primitivité qui reste tout au fond dans la moustache : une sauvagerie de tous les instants.

Et c'est bien cette sauvagerie que je voudrais faire passer dans mes livres, maintenant, parce que je ne peux plus supporter la littérature exsangue qu'on nous impose comme le fin du fin. Œuvrettes habiles, romans d'intellectuels rompus aux techniques, à la mode, tristes canevas de laboratoire, schémas de géomètres exténués, pavés professoraux à degrés indigestes et pédants, contorsions savantissimes à la syntaxe vacillante, fausses parodies, faux monologues, petites trouvailles de précieuses ridicules telquellisantes, coquetteries marxisantes de sabots littéraires

cachant leur médiocrité sous les désopilants échafaudages derridiens, elle est belle la production contemporaine dans les revuettes ! Sans parler de la docilité des critiques ébaubis par tant d'outrecuidance – mais qui oserait clamer que le roi est nu ? On joue le jeu, et les petites terreurs font le reste. Moi je rêve d'une littérature pleine de sang et farouche, d'une littérature puissamment nourrie et se foutant pas mal des modes et des conventions de l'intelligentsia. À mille lieues des élégances ternes de l'heure, je voudrais voir surgir des livres forts, mal ficelés peut-être mais riches et pleins d'éclats, de tristesse, de colère, d'appétits, de rires et de ruptures. Des livres libres, quoi. Des livres qui cassent les vitres, qui chahutent, qui cognent, des livres qui dégoûtent les justes et qui éveillent le rictus des mandarins. Mais des livres libres !

La sauvagerie gagne. Je rêve sur les aventures d'un récit ou d'une nouvelle. Sur le terrible destin de folie qui a submergé le personnage du *Horla* et pour finir le Norm^{and} lui-même, vaincu par ses humeurs et ses démons. Mais c'est bien dans *La Peur* ou *Le Horla* que se préfigure la tragédie de Maupassant, et toutes ses histoire affreuses ou grinçantes dessinent inlassablement sa propre histoire : encore l'écrivain par lui-même, l'autoportrait qui porte l'œuvre, qui est porté et qui lui donne sa marque.

Une littérature du réel et totalement nécessaire, puisque la seule exigence qu'elle manifeste sans cesse est sa fidélité vertigineuse à notre vie, à notre mort.

ATTARDÉ ET ISOLÉ

Il y a une rubrique qui me réjouit fortement dans les manuels de littérature : c'est celle qui suit, honteuse, l'exposé des grands mouvements sérieux et évidents, comme si l'auteur du docte ouvrage jetait son mépris dans le petit secteur obscur et sale, petit réduit, petit recoin ignoble après la grande admiration de rigueur avec les officiels. Cette rubrique s'intitule *Attardés et isolés*.

Elle m'a toujours attiré bien plus que celle des nantis, et l'on devine que je me considère de droit comme l'un de ces parias, comme l'un de ces proscrits que les mages de la critique rejettent avec une moue de dédain au coin des salopauds et des cancre.

D'abord parce qu'il est bien plus drôle d'être en leur compagnie. Laissez entre eux les paons du jour ! Ici, dans la mauvaise rubrique, on fréquente des gens hauts en couleur et inclassables qu'on a regroupés au hasard des colères et des incompréhensions. Et il est doux d'être inclassable, d'être réfractaire à toute organisation policée, vertueuse ou appliquée. Hors des normes, des modes, libéré des canons et des engouements, débarrassé des corvées, très haut, les phares de l'heure font leur lumière très approuvée. Ici les exilés allument leur lampe de poche ou leur briquet. Ils n'ont pas très bien compris ce qu'on exigeait d'eux. Ils sont demeurés farouchement sur leurs rochers, dans leurs broussailles, dans leurs gargotes, et ils braconnent impunément. Refus, distance, naïveté, folie, sale tête, instinct, méfiance du système, crainte des usages, mépris des couronnes, c'est leur retraite.

— Bien, bien, c'est l'évidence, et nous entendons tout cela. Mais une question nous tarabuste. En quoi êtes-vous un attardé ?

— Façon de parler. Je ne suis pas monté dans le train en marche. Je suis resté Jonas dans le ventre de la grosse baleine vaudoise.

— Mais les recherches ? La fin du roman psychologique, la disparition du personnage, le nouveau roman ?

— J'ai laissé la mode aux modistes. J'ai relu les lettres de Flaubert.

— Malheureux ! Vous vous coupiez de votre époque et de ses représentants les plus influents !

— Depuis le temps que l'ingénieur agronome clame la mort du roman et que les intellectuelloïdes publient des thèses sur ses épures... Moi, les personnages, ça m'intéresse. Dans les romans, dans les mémoires, les confessions, les journaux intimes, les correspondances. Dans l'épaisseur de la vraie vie. Et mon propre personnage évidemment.

— Misérable ! Prétentieux ! Vous vous mettez au centre du monde !

— Vous ne voulez quand même pas que je me passionne pour d'insipides arpentages ?

— Et vous n'avez pas honte d'être coupé de la colonne ? D'être un pitoyable attardé ?

— Permettez-moi de vous rappeler que jusque vers 1920, les officiels classaient Baudelaire parmi les attardés du « seul grand mouvement » de son siècle...

— Et vous ne regrettez rien ?

— De n'avoir pas sauté à pieds joints sur le pont du dernier bateau ? Ah je vois sur ce pont-là assez de poètes lacanisants, de sémioticiens, de saussuriens, de jakobseniens, de patoisants derridiens ne déridant plus personne, de kristéviens extatiques, d'agités de la structure et de la révolution culturelle, de bredouilleurs fanatiques du clivage et du schème-niveau, de théoriciens du bafouillage initiatique et du brouillon péremptoire, de petits maîtres fous de leur embaumement du pauvre Ponge et de sentencieux béjaunes à la mine de gardiens du Temple ! Dieu merci les passagers sont au complet et l'équipage ne manquera pas de bras en cas de secousse. Aux rames, Messieurs les philosophes ! Tirez, souquez et discourez ! *Le Dernier Bateau* fend les flots et tout son petit monde papote et psalmodie les sourates dans le vent sous la longue-vue du capitaine Barthes, veste de tweed et pull de shetland, ravi d'avoir rassemblé autant de gens sur son tillac. Toute une petite flotte suit le navire amiral : *L'Esbroufe* nage dans son sillage, couvert à bâbord par *La Poudre aux Yeux*, corvette du lieutenant Jean Pierre Faye. Autant de gens qui ne veulent ni s'attarder ni s'isoler.

— Bon. Nous comprenons peut-être l'attardé. Mais pourquoi donc cet isolé ?

— Je suis Vaudois. Ma langue maternelle c'est le français. Mais la France n'est pas ma « patrie ». Je pense aux Canadiens, aux Belges. Eux aussi connaissent cet isolement paradoxal. Mais c'est encore de l'ironie : je ne suis pas isolé puisque je suis chez moi, puisque je ne pourrais pas vivre ailleurs. Mes sujets, ma culture, tout le fond que j'ai en commun avec les Lémaniques, c'est le Pays de Vaud qui me l'a donné. Les paysages, les figures, l'éducation protestante, l'accent, la respiration, certaine manière de me tenir en marge, et le regard, le goût, la démarche, l'esprit. Or au Collège j'ai été nourri de littérature française, les classiques français sont mes classiques et lisant les Français, il me semble que je suis en plein dans le coup comme écrivain, comme professeur. Or je suis Vaudois : j'ai une certaine façon de sentir qui est celle de ma race. La langue nous est commune aux Français et à moi, mais pas ce fond, ce brassage, ce malaxage par l'histoire, par la famille et la fibre... Nous sommes les Juifs de la littérature, nous autres Vaudois : même langue, même patrie littéraire, même classicisme, mais la religion pratiquée ou pas, mais l'éducation, mais les coutumes, mais le tempérament, mais notre histoire nous font sentir et agir différemment et nous isolent dans cette patrie linguistique où nous avons pourtant plongé nos tentacules. Je lisais récemment les pages de Bernard Frank sur la Guerre des Six Jours : écrivain français il se sentait, il se voyait réagir en Juif à chaque prise de position de ses amis, et sa réaction l'isolait, le séparait, le privait de leur amitié et de toute complicité avec la France, qui est en même temps son seul pays. Aussi bien le paradoxe me saisit-il : Vaudois, Valaisans, Québécois, Wallons, nous réagissons comme Frank, en Juifs, en isolés, en provinciaux, en paysans, chaque fois qu'on nous bouscule ou que le naturel revient au galop.

Je ne veux pas jouer au Français de France, singer quiconque, me mettre des plumes. Jacques Brel est un chanteur français, oui ? Mais c'est d'abord un Wallon. Je suis un écrivain français mais je suis d'abord un Vaudois. Comme Ghelderode, Crommelynck, Leclerc, Ducharme, Marie-Claire Biais, Chappaz, Corinna Bille sont des Belges, des Canadiens, des Suisses romands. Et Rousseau, et Benjamin Constant, et Amiel, et Saussure... Croyez bien qu'il n'y a aucun orgueil dans mon affaire, aucune ridicule

affectation provinciale de gaucherie ou de pudeur fruste. Pourquoi des masques ? Un chat, un chat...

— Vous recommencez avec vos animaux. Et puis vous n'avez pas d'aisance, vous êtes pataud, votre explication piétine, vous nous citez des chanteurs, des histrions, des inconnus... Drôle de plaidoyer. Je voudrais bien savoir ce qu'on en penserait Quai Conti. Et dans les maisons d'édition...

— Il n'y a pas tellement de façons de voir l'évidence. Notez que je ne vous ai pas donné trop de jolis mots locaux, ou de noms de lieux, ou de petites routes où vous perdre ! Je n'ai aucune raison non plus de jouer à l'orchestre champêtre. Quant à vos jongleurs et à vos inconnus, prenez-y garde. Je connais quelques inconnus qui grattent du sabot au fond de leur terre, ils ont les côtes larges et le souffle infatigable, vous savez. Belles et grandes voix comme des trompes et des orgues et des meuglements dans la nuit, c'est très différent du musette, justement, un jour vous les entendez et vous ne pouvez plus vous passer de ces sons sublimes et quotidiens. Ça vous changera de vos arbitres des élégances, vous verrez. Alors *Le Dernier Bateau* ? Sa petite foule ? J'écoute les puissants poumons secrets, les appels comme des coups de vin fort dans le bleu, la poésie jaillissante dans les bouches sans nom, et le culot des absents fait trembler la porte. Buvez une tasse d'eau de ce rocher ! Mangez de ce très ancien fromage, nous avons tout le temps de faire connaissance. Et ne récrivez pas les manuels de littérature, s'il vous plaît, nous nous en passerons.

FÉMINAIRE

À bon droit on commence à la façon des blasons. Je propose ce petit poème en rimes féminines comme inventaire et pour le ton :

Œil, œuf solaire, entaille à l'âme,
Doux seins lumineux à m'absoudre,
Fesses de fraîche et fine foudre,
Poils broutés au cœur de la dame,

Œil, flèche en feu et tendre lame,
Poils, bûchets de boucles ou moudre
Le parfum fou par quoi résoudre
Dans le lait le suc de la dame !

Je vis de vos vœux, vos alarmes,
Fesses de soie, nuit nette où sourdre,
En gouttes chaudes me dissoudre !

Œil, seins, poils et fesses, Césame
Ouvrez-vous cavernes de l'âme
Avant que nous tombions en poudre !

Je ne peux vivre ni écrire sans une femme auprès de moi. Ecrivant cette page j'ai femme et chalet, une jeune femme très belle, élancée et souple, agressive et câline ce qu'il faut, et un paysage de prairies et de rochers sous le bleu incendiaire. O blason échiqueté de chair et d'azur ! Je travaille.

O torse à deux besants de rose écartelé d'ombre et de roux, triangle bouclé de sable soutenant la plage douce où mourir et dormir.

De ses yeux je ne dirai rien sinon qu'ils noircissent à mesure que le soleil monte, myrtilles brûlées, puis cerises brillantes, puis jais violent dans l'air en feu, de ses yeux je ne dirai rien. Ils ont le terrible éclat d'un sort jeté, le mystère nocturne en plein jour d'un défi fatal, et leur noir même dans l'amande bleue me fait rêver par antiphrase au jaune du blanc, à la pastille d'or, à l'aréole astrale dans l'admirable blanc de l'œuf saint.

Ils ont une acuité longue : voient des détails à un kilomètre, l'écureuil au sapin (et l'on rit d'imaginer bondissant le pasteur d'Epalinges), le renard entre soir et nuit, la chouette à l'aube dans le coton gris où la rosée luit de ses milliers de regards dans les toiles d'araignée, ils précisent les choses et inventent des ressemblances, ils ne cessent de découvrir et je rêve d'être enfin derrière ces deux yeux-là, un seul instant, pour voir le monde à mon tour avec cette exactitude et cette vigueur, il me semble que l'évidence me sauterait contre et que je ne me tromperais plus jamais.

Le soleil monte, ils foncent, ils se resserrent, ils deviennent points éblouissants dans la fournaise blanche de midi, ces charbons ! O blason de lumière à deux escarboucles d'où jaillissent les rais baroques ! Œil, œuf noir des soleils ! D'argent à l'ombre de soleil levant de sable, et le visage s'éclaire d'une songerie quand les yeux fouilleurs se fixent au loin sur un mystère fertile.

Avec les seins vient la merveille. Pulpe, renflement dur, sac de nuit et de lait, poche dressée et ronde, fruit trouble et terriblement net, terriblement visible, et au centre du globe de soie vit la corolle rose-brune, la médaille de tendre rouille où la morsure fera naître la double couronne de points frissonnants. Gonflés, fermes, malléables, les seins portent ainsi leur propre regard : deux yeux aveugles, dont la lumière orange éclaire à l'intérieur de ces boules délicates et agressives, fanais rouges dans la nuit soyeuse où des canaux, des tubes, des vaisseaux portent le lait de la tiède ombre. Des veines irriguent les sphères, on voit leur tracé bleu, bleuâtre, vert léger sous l'albâtre de la peau transparente. Sang, lait, chaleur, chair habitée de ces douceurs, toute la force opaque du féminin. Le sang nourrissant la chair où le lait va sourdre, la caverne, l'anfractuosité portées rondes, neigeuses, fleuries sous la précision des clavicules et les épaules où luit le jour. La capillarité dans la cave spongieuse. Je parle du corps des femmes, je parle d'une femme aux bras bruns, elle m'enferme en elle et tient mon visage pressé sur sa poitrine. Je prends le bout des seins

entre mes lèvres, entre mes dents, je presse doucement. Les seins réclament cette pression, ce poids, ces baisers. Les seins jumeaux, double richesse, ampleur symétrique des yeux, blason de fécondité, monnaies portées au champ étincelant, fraises dans la faïence bleue, abricots du diable, nuages solides à flotter sur l'eau rêveuse !

Enfant je regardais ces boules sans comprendre, puis leur gloire me fut révélée et j'entonne le cantique de la femme aux seins montrés, – femme au centre du monde, seule préoccupation, seul souci, seul chant tenace et vivace au cours des années dans les dédales. Qu'est-ce qui compte ? Le sentiment poétique de la vie. Une femme le suscite aussitôt. Vivre sans une femme est impossible : ce serait une agonie de chat amputé. Que fait la mienne ? Rien, tout, elle fend du bois, elle se coiffe, elle lit des contes de Maupassant en livre de poche, elle sort ses courses du panier, elle réchauffe du café. Rien, vous voyez. Elle a son pull noir et des jeans, souvent je me lève, je vais derrière elle et je prends dans ma main ses seins ronds sous la laine et le soutien-gorge. Pourquoi ? Parce que j'ai besoin de retrouver terre, comme Antée, pour voir juste et pour penser juste. Ainsi je fuis les abstractions et la sottise, la poésie rayonnante allume les figures, les objets pèsent de toute leur puissance, le cœur se remplit de lueurs. Une femme ainsi nourrit l'heure, porte l'existence et tout acte : sans femme je ne pourrais écrire quoi que ce soit, faire aucun projet, inventer ou refaire aucune route.

C'est une absolue certitude : femme au milieu de toute vie. Et son signe superbe et tendre, cet emblème deux fois glorieux, ces mamelles crêtées de flamme sucrée, ces collines où j'écouterai, jusqu'à ma mort, la naissance du souffle amoureux et maternel.

Peinture, géométrie, figure, enseigne, symbole, insigne éclatant, voici le corps de la femme immédiatement. Une représentation, une image écrite. Les poils, c'est la sauvagerie. Ils installent le scandale originel au bas de ce ventre poli, le fumet de bête, la mémoire première de la race. Sur la peau claire les poils choquent, ils étonnent, leur rappel sonne comme un reste d'histoire effrayante accroché à la peau fine et aux courbes. Ils bouclent, ils brillent. Courts, drus, une toison nette, un triangle qui bombe à la pointe inférieure sur la jointure des souples lèvres. Je les vois comme le dos d'un animal frisé et nourri, comme une main renversée et gantée, un gazon fort, une herbe plus bas dans les cuisses où l'humide gagne, une

longue végétation odorante où le féminin s'exalte et dure. Poils en surface de fourrure, fuite vers le centre, barbe sur le torse aux yeux roses, mousse, lichen, laine, étoupe, cheveux qui s'allongent sous la douche, forêt pleine de bulles dans l'eau calme, un doigt les chasse et l'animal se couche sur la peau secrète et brûlante.

Triangle vieux comme l'espèce et ornement baroque entre les flancs. Drôlerie, humour brutal, viol des usages, curiosité exhibée, injure, caresse. Qui fait l'ange perd ce puma et meurt dans la pire solitude. Comment vieillissent les hommes sans femme ? Ils sont secs, aucun geste maternel ne se noue à leur cou, ils n'ont jamais le vrai souffle à leurs lèvres, jamais le visage aimant penché sur eux. J'imagine les vieux fous dans les hospices, et les moines, les prisonniers. Des ossements desséchés dans les murs. Ou la grâce, douceur féminine, adoucit-elle l'ascèse des saints ? Dans la cellule du dominicain, oui, elle irradie, je l'ai vue. Mais dans les niches, les cloisons, sur les perchoirs des asiles ? Les vieillards se pendent ou se soulent, et quand il n'y a plus rien à boire, rien à mourir, ils zigzaguent sur la route devant la grille et guettent le camion-citerne qui les écrabouillera entre chien et loup. Une tristesse épouvantable me submerge quand je pense à ces pauvretés. Il faudrait repartir sur quelconque océan. Avoir le boucan aux oreilles. Sauter dans la fournaise : une femme peut seule m'y lancer. Toujours l'initiatrice, l'unique source, celle qui traduit, qui renseigne, qui montre. J'ai aimé beaucoup de femmes ? Elles m'aidaient à vivre. Leur souffle me consolait de la mort. Cavatine contre la faux noire ? Comme leur regard, leur cou, le ventre lisse, le triangle frisé sur la profonde, secrète, vertigineuse bouche. Cavatine printanière.

Il y a les cuisses et les fesses, conques de muscles, paniers, tresses tendues, – piliers des cuisses, pastèques des fesses, droiture des cuisses, sphères des fesses, colonnes des cuisses, nœuds charnus des fesses, fief hissé et tenu haut : cet arbre deux fois des cuisses portant le bassin et la rondeur des fesses comme un tohu-bohu vif et allègre. J'use mon violon bicornu ? Encore faut-il que vous voyiez les images que je veux, ou je me raclerai au strigile pour me punir et vous jetterez mon in-folio dans les buissons. C'est que mon humeur héronnière a passé : je chipotais, j'écrivais des poèmes, je publiais des plaquettes, et rien ne me retenait longtemps. Maintenant je dévore. Non pas des limaçons ou des mille-pattes ! Devant ma tasse de sou-chong où je ne tourne pas trop longtemps la cuiller, je

découvrir à mon blason de nouveaux meubles, des émaux, des positions, des partitions, des brisures, des charges dignes du féminaire. D'où me vient ce goût du blason ? De son langage, sans doute, vieilli, rigoureux, de sa syntaxe harmonieusement autoritaire, des beautés éclatantes de quelques mots qui ne subsistent qu'en héraldique, et leur vertu est de suggérer aussitôt la figure, la couleur, le motif et le pouvoir combatif ou persuasif de l'écu. Ainsi le blason des poètes, qui serre, isole, représente le sujet en couleurs hautes et frappantes. Les mots très beaux de la vieille science et le tableau frais, exact, vif dans son texte. Je suis resté tout resveux et rassoté devant les langages techniques, il m'est arrivé de piocher dans des traités de sylviculture ou d'élevage (*Traité de l'Appréciation du Bétail suisse de Race tachetée – Méthode du Pointage et du Mesurage*, Berne, K. -J. Wyss, imprimeur-éditeur, 1914) seulement pour m'émerveiller.

Elisabeth lit *Farce normande* (à moi ça m'a donné l'occasion de retrouver *Ce Cochon de Morin* pour la trentième fois), le soleil descend derrière les Tours d'Aï, les hirondelles se précipitent au sol et rejaillissent dans l'air jaune. Et les cuisses, les chères fesses ? On ne les a pas oubliées, les biquettes. Ou les bonnes ? Leur double vigueur rassure et affirme. On peut tabler sur ces certitudes. Ne t'égare pas, disent-elles, ne te distrais pas de nous, puisque nous sommes le vrai lieu et l'origine. Ne philosophe pas trop, marquis, ne ratiocine pas et moque-toi de toute abstraction. Nous sommes terre, aubier frais, boule de beurre, nous te protégerons dans ton sommeil, nous nous ouvrirons à ta volonté. Je les ai écoutées. Je reviens à la paix des fesses, de l'ongle j'éprouve leur délicatesse, je suis du doigt la courbe et l'arrondi, je descends dans l'auget nocturne. C'est une leçon favorable, et depuis longtemps je n'écoute que son seul augure reposant et clair.

Il y a les bouches. Celle des dents et de la langue, sa mobilité, sa faim, l'ardeur des gencives sous les lèvres, la ventouse des lèvres, la salive dans ma salive, la langue active qui veut son bien, qui travaille, qui n'a jamais de repos à explorer, à retrouver l'autre langue dans l'autre bouche. Les dents qui attaquent et qui empêchent, les dents morsure et barrage, leur surface polie, leur dureté sous l'émail lisse qu'on imagine dans la nuit de la bouche comme une phosphorescence et un reflet. L'odeur de la bouche : sel, chaleur, et certitude, bien-être par cette chaleur, par ces liquides habités : maison de la bouche. Aller, rester, retourner, fouiller dans la

bouche aimée, de la langue explorer le relief des dents, le grain de la gencive, la cambrure de l'autre langue, le creux du palais. Revenir aux lèvres, les fermer, les mordre aux commissures, les mordre au renflement, les refermer sur leur nuit.

Il y a l'autre bouche de nuit sous ses lèvres souples et brûlantes. Sa salive est plus épaisse, un suc, un lait dans les plis, la douceur de ce lait baigne tendrement cette bouche lisse et rose au centre des colonnes satinées, sous les boucles et les moelleuses babines. Elle est secrète, on la caresse, elle pleure, on l'ouvre, on la tient fermée sous les lèvres, au-dessus d'elle vient la brûlure sous la crête et les poils, le petit Poucet veut être mordu, être dévoré, être écrasé contre l'os et le muscle, il brûle, il est baigné de lait et de sueur ! Et les cuisses grandes ouvertes portent ce feu au centre offert, cette humidité soyeuse et tendue, cette impatience de bête trempée et ardente, cette forêt marine, toute la douce chair vibrante où le baiser et la caresse s'exaspèrent et s'épuisent jour après jour. La bouche sur la bouche. La langue cherchant son bien dans le miel et le lait marin comme une abeille dans une ardente corolle, la langue s'acharnant, la lèvre s'enfouissant dans le suc et les lèvres comme une taupe nocturne et infatigable à se loger, à se confondre, à se perdre dans l'oubli chaud de la cave maternelle.

Voilà l'adoration et la seule prière possible : le visage est appuyé et pressé aux colonnes, les genoux l'enferment et tremblent, au centre la bouche se pose sur la bouche et la respire, la presse, la pénètre avec tendresse tandis que la caverne immémoriale reçoit tout l'être et le submerge dans la douceur sans âge et sans voix. Qu'est-ce que le temps ? Qu'est-ce que la douleur ? Toute blessure, toute tristesse sont abolies dans la paix absolue. Que peut la mort à cet instant ?

Ah la mort, on la retrouve plus tard lorsqu'on étreint les flancs, les épaules, quand il faut toucher le crâne horrible sous le visage, le squelette sous les seins, la tourbe ou la pourriture ou la poussière où bat le cœur, où vit le sang... Je n'ai jamais tenu un seul corps embrassé sans imaginer les os qu'il sera dans la tombe et son rire déchu dans la fosse. Mais en même temps la chair, la salive, le lait repoussaient la mort, la niaient, et ces hésitations, ces terreurs, ces défaites faisaient du corps des femmes un champ de bataille où je m'épuisais à faire triompher la vie de la ruine et des pires chimies. J'écoutais la respiration, le souffle faisait fuir les images

de chair décomposée. Je tenais une épaule dans ma main, sa santé chassait le tableau d'un corps flottant dans les humeurs et la pluie visqueuse des cercueils. Je regardais au fond d'un regard et les points d'or de l'iris dispersaient les visions d'os perçant la pulpe bien-aimée. Je m'endormais, je me réveillais : elle respirait à côté de moi, la nuit nous enfermait dans sa sécurité. Je touchais le corps à mon côté : chaud, vivant. Immédiatement la mort nous sautait dessus – ses putréfactions, ses vers, son rictus, – je devais réveiller l'endormie pour la mettre en fuite, je devais dévorer une chair doucement vigoureuse, je devais m'enfouir dans sa chaleur pour que l'effroyable spectre recule et sorte.

Je me méfie des allégories, je ne représente pas la mort ! Je touchais du doigt les os, les côtes, les dents, le crâne de la femme que j'aimais au lieu de sa peau vivante, au lieu de sa plénitude heureuse. C'était elle que je voyais morte, elle que je retrouvais déchue et disloquée entre mes bras, et la lutte reprenait, je devais l'arracher à sa mort, la vie s'ébrouait, vibrait en elle, j'entendais à nouveau sa voix, son cœur se remettait à battre régulièrement, ses yeux s'ouvraient, elle m'entourait de ses bras... Voilà une des fascinations – peut-être la plus forte de toutes, que j'ai connue dans ces nuits. Aujourd'hui je n'ai pas cessé de me battre contre la faux : je regarde Elisabeth et soudain une tendresse aiguë me tire le cœur, j'ai besoin de l'étreindre, de la serrer jusqu'à la souffrance pour ne pas hurler à la vision de son cadavre.

Qu'est-ce que cette peur ? Une lâcheté ? L'affolement de l'être devant le vide ? La terreur de la solitude ? L'effroi des maladies, du vieillissement, des déchéances ?

La passion d'amour élève et ennoblit jusque dans les pires erreurs. Elle consume le mal, elle donne raison contre tous, elle illumine le corps et le cœur. J'aime toute Elisabeth dans sa bouche, son enfance, ses tristesses, ses premières règles, les enfants qu'elle aura, sa vieillesse, sa mort. J'aime son intelligence, et ses angoisses, et son destin. Ses rires de petite fille, ses sauts de gamine, ses prudences maternelles. L'âme est dans l'être comme le fœhn souffle dans l'arbre, on voit bouger les branches, l'air le secoue et l'anime : j'aime ce vent qui hante notre chair. L'âme en nous, la grâce dans le sang, le céleste et le sauvage mêlés, l'ange dans la lymphe, l'œil dans la mortelle épaisseur. C'est la leçon du féminin. L'œil, la bouche, les roses des seins, la toison au doux ventre, la bouche d'ombre dans les cuisses, et

couronne, lumière noire, la chevelure s'ouvrant sur le drap comme un soleil sombre où lire l'heure et toute vie. Voilà mon bréviaire : c'est le féminin qui dicte et qui montre la voie. Cette merveille, et par elle l'écriture, dressée comme un chant dru contre la mort.

OceanofPDF.com

LA VIOLENCE ET L'INQUIÉTUDE

Mon Miromesnil, mon Etretat, ma Grenouillère, c'est un pays perdu sous de hautes falaises : ma violence n'est ni un défi ni un passe-temps. Encore moins un jeu de l'esprit. Elle me constitue. Elle est ma matière première, ma nature, l'esprit de cette matière et de cette nature. Violence dans la chair, et violence dans l'intelligence que porte cette chair. Violence du sentiment de mon être, de mes appétits, de mes réactions, de mon goût, de mes idées.

C'est d'abord une impression soûlante. J'éprouve ce corps, le mien, comme capable de violence : de la subir (coups, accidents, blessures), de la produire (coups, blessures, destruction), de l'imposer (contrainte, viol, domination). Ce corps est fort, il se fatigue peu, il a besoin de traitements extrêmes. Ce qui n'empêche ni la douceur ni la caresse ni la prodigieuse tendresse assouvie ! Au contraire, la violence exige ces phases douces, ces abandons, cette souplesse de jeu et de geste. Je pense à un chat : cruauté, rapidité, ronron. Il se pâme sous les doigts de sa maîtresse et chasse, se bat, se cache en sire prompt. Fibre violente, instincts violents. Une tension acérée de tout l'être, mais elle règne sous la fourrure. C'est bien moi. Je ressens ce corps, le mien : comme un ressort, une arme pour attaquer et gagner. Violence inscrite au plus profond de la chair et des os : viande, tissu, sang, nerfs, humeurs, imagination. Je vois la catastrophe : haché sous une auto en ruines – ou je vois tout acte, toute histoire, en drame sanglant et définitif. Je veux violemment le pire, peut-être parce que la mort est au bout, de toute façon, et que cette certitude est horrible. Alors trancher ! Se ruer dans la mort et y précipiter les autres pour ne pas attendre ! Pour ne pas tricher ! Mais cette pente imaginative n'explique pas la violence de fibre, celle que je sens et que je trouve partout en moi comme une foi enivrante et explosive : le désir et l'appétit de l'autre, le besoin de m'en repaître parce qu'il y a cette faim féroce.

Le viol fascine. L'autre est proie. Une scandaleuse liberté égare le coupable. La victime est souvent troublée. – Vous vous foutez de nous ? – Pas du tout. Le viol affole l'esclave, une reconnaissance pantelante la soulève vers le maître.

J'ai entendu la confession d'une jeune femme. J'écoutais *Le Printemps* de Vivaldi en compagnie de cette amie un peu bizarre mais fine et nerveusement belle.

— Une musique sottise ou trop connue, riait Jeanne, pourtant je ne peux m'empêcher de trembler toutes les fois que je l'entends. Ça me rappelle une de ces aventures...

Je ne l'interrogeai pas. Je voyais qu'elle se troublait, qu'elle brûlait de raconter. C'était une fin de matinée de mars très claire, un de ces moments blancs, légers, où la paresse et le plaisir aigu d'être au monde se mêlent pour nous faire sentir des feux de feuilles dans un vieux jardin de quartier, l'odeur de la terre gorgée d'eau qui fait penser à un cimetière ensoleillé après la neige.

— Tu ne veux pas remettre ce mouvement ? avait demandé Jeanne une première fois, et depuis *Le Printemps* avait passé trois ou quatre fois, petite musique allègre, facile, énervante, Jeanne serrait les lèvres, ses yeux verts s'agrandissaient, un tremblement secouait l'une de ses mains. Elle allait me prier de lui faire entendre encore la mélodie quand elle comprit mon agacement.

— Excuse-moi, dit-elle très bas. Coupe cette sale musique. Elle me rend folle, décidément...

Et comme on s'enfonçait dans une soulerie elle me raconta cette histoire :

— En ce temps-là, il y a exactement cinq ans, j'étais interprète au Bureau international du Travail, à Genève. J'avais vingt ans. Comme interprète je rencontrais énormément de monde, et parmi tous ces gens un Noir libyen : il s'appelait Printemps Vivaldi. Des colons italiens l'avaient élevé et lui avaient donné leur patronyme. Drôle de nom, et drôle de type. Ce Noir me faisait peur. Gentil, aimable, empressé, mais un regard de cinglé, des dents qui dégouttaient de salive... Il ne cessait de m'inviter au dancing, au cinéma, au restaurant, je refusais, je refusais encore, c'était d'autant plus gênant que chaque fois que je sortais avec des copains, j'étais sûre de le rencontrer. Il me sautait dessus et me couvrait de reproches polis. Il m'invitait à danser. Il fallait bien que je m'exécute puisque je

dançais avec les autres. Il m'apportait des fleurs à mon bureau. Il m'envoyait des billets. Il me téléphonait le matin de bonne heure... J'en étais obsédée et je crevais de peur. Pourquoi cette peur ? Un pressentiment ? Ce Vivaldi était une espèce de délégué de son pays à une combine internationale. Un diplomate. Un monsieur tout à fait correct. Pourtant il me terrorisait, à plusieurs reprises je fus tentée d'en parler à mon chef, à une collègue. Si je n'en fis rien, c'est uniquement par crainte du ridicule, pour éviter de passer pour une petite conne de raciste.

J'habitais alors le rez-de-chaussée d'une villa de banlieue, du côté de Meyrin. J'allais au bureau pour neuf heures, et mes logeurs – un couple travaillant en ville – étaient déjà partis depuis longtemps quand je faisais mon café dans la petite cuisine donnant sur le jardin.

Un matin de mars, j'étais en train de m'habiller quand j'entendis des pas dans le jardin. Presque aussitôt Printemps Vivaldi fut à la porte vitrée : il la poussa et entra dans la chambre. Terrifiée j'étais immobile devant lui, vêtue seulement d'un slip et d'un soutien-gorge, ma gaine à la main, lui s'asseyait dans un fauteuil et me regardait longuement, de haut en bas, de bas en haut, souriant, riant, la salive luisant sur sa grosse bouche ouverte. – Bonjour Mademoiselle Jeanne, dit-il enfin. C'est joli chez vous Mademoiselle Jeanne. Et vous êtes jolie aussi Mademoiselle Jeanne. Je suis venu boire une tasse de café et je vous accompagnerai au bureau. Vous acceptez Mademoiselle Jeanne ? Toutes ces « Mademoiselle Jeanne » me glaçaient : ironie et menace mêlées. J'étais prise au piège et il le savait. J'étais toujours debout devant lui, il ne cessait de promener son œil sur moi, de me détailler, de sourire à grandes dents...

— Alors ce café, Mademoiselle Jeanne ? Voulez-vous que je le fasse pendant que vous enfileriez vos bas ?

J'étais furieuse contre moi mais je commençais à m'exciter curieusement. Tu imagines le tableau. Ce type assis dans le fauteuil, roulant les yeux, il y avait sa jambe noire, brillante, entre le pantalon et la chaussette, il soufflait entre ses dents et son sourire se mouillait sous sa grosse langue. Moi j'étais en slip devant lui, je me suis assise sur le bord de la table, j'ai attaché ma gaine, j'ai enfilé mes bas lentement, lentement, en prenant bien garde d'avoir les cuisses écartées sous mon slip – un slip en nylon rose et jaune, tu sais, avec des petites marguerites blanches. Je me voyais. Je voyais mon sexe sous le nylon, les poils, l'intérieur des cuisses,

j'étais de plus en plus excitée... Quand j'eus roulé les bas jusqu'en haut, bien tirés, bien lissés, je les ai fixés aux crochets de la gaine et j'ai laissé mes jambes ouvertes. Long silence. Je sentais mon désir comme jamais je ne l'avais éprouvé : une effroyable envie de jouir, vite, longtemps, de jouir sous le regard de cet énorme type malade d'envie. Je me voyais dans son regard : ça m'excitait toujours davantage, ce ventre nu sous le soutien-gorge, le slip tendu, les bas transparents, la rondeur du pubis, la peau fine au creux des cuisses, et je devais faire un terrible effort de volonté pour ne pas glisser ma main sur le ventre et me masturber avec rage. Drôles de minutes. D'autant plus que le type m'écœurait. Mais son désir, ses yeux qui me fouillaient le ventre, et moi tout ouverte devant lui, mon slip qui m'énervait et m'incendiait... Tu vas penser que je suis folle. Ecoute pourtant et crois-moi. Ça s'est passé exactement comme je vais dire. Et ça me trouble d'autant plus que je ne l'ai jamais raconté à personne. Rien qu'à moi, cette histoire-là. Si tu savais comme j'ai aimé me la dire, le soir, souvent, quand j'avais de la peine à m'endormir ! Tout de suite il fallait que je me caresse, deux fois, trois fois, j'avais un long plaisir aigu, je m'endormais enfin morte de fatigue... Voilà l'histoire. J'étais tellement excitée que j'aurais fait n'importe quoi pour jouir. Est-ce qu'il l'a senti ? Soudain il plonge sa main dans sa poche, il en sort un rasoir, un de ces grands rasoirs à manche de corne comme en ont les coiffeurs dans les films. Il le fait sauter deux ou trois fois dans sa paume rose, puis il l'ouvre lentement, la lame brille, elle est usée à force d'avoir été aiguisée, il passe le pouce sur le tranchant – on entend la peau qui crisse sous l'acier. Il parle enfin.

— Otez votre slip, Mademoiselle Jeanne, et couchez-vous sur cette table !

Moi j'obéis, je me couche, j'étais privée de volonté.

— Ouvrez les jambes ! J'ouvre les jambes. Il s'approche, il a le rasoir à la main. — Ecartez les jambes davantage ! Soulevez votre ventre ! J'obéis toujours, je tends les jambes, mon désir m'affole. Alors il pose sa main gauche sur mon ventre, je sens ses doigts frais qui tendent ma peau, je me soulève vers sa main et lui, soigneusement, lentement, il commence à me raser à petits coups, doucement, doucement, il coupe les poils, il descend, quelquefois un poil résiste, il insiste tranquillement, il descend vers les lèvres, je suis mouillée, le désir me tord le ventre, enfin la lame tourne

encore plus doucement, il passe un doigt sur le clitoris, il insiste, il pèse à peine, le plaisir vient tout de suite et je gémis, la tête pressée contre sa cuisse, son pantalon me râpe la joue, je gémis encore...

Jeanne est presque couchée dans son fauteuil, sa main remonte vers l'intérieur de ses cuisses sous la mini-jupe relevée. *Le Printemps* de Vivaldi tourne à nouveau sur le pick-up. Un viol, et la victime de ce viol. Et le mystère qu'elle n'a pas dit ? Pourquoi cet homme, et cette soumission absolue, et ce plaisir, et cet aveu ? Il faut rêver sur la contrainte et l'innocence. Le fouet du maître, le plaisir de l'esclave ? Chaîne, chair. Une vieille horreur nocturne, – une vieille tendresse nocturne épuisent, ravissent les complices. Voyez Jeanne : bouleversée par le viol, l'obéissance. Entièrement remise à son bourreau, elle s'affole, elle veut jouir, elle crie de plaisir sous ses doigts.

J'aime les récits de violence. Agrippa d'Aubigné, l'Epire, ma chère petite vertueuse Justine, l'épi de maïs de *Sanctuaire*. Il y a le fouet et la cravache. Et le ceinturon quand on n'a rien d'autre. Curieux, l'épais cuir noir sifflant sur la chair ronde. Curieux, les gémissements de plaisir de la victime. C'était un ceinturon de l'armée suisse, presque une sangle, un beau morceau de cuir rugueux d'un côté et de l'autre lisse, tanné, graissé au phoque. Un instrument inusable (dans les faits, et dans la conscience). Il faut frapper avec le côté lisse, bien entendu, d'autant plus certainement que l'objet se termine par un bec métallique protubérant sur le rugueux, et qui blesserait horriblement la patiente si l'on usait du cuir en le retournant. Car il ne faut pas abîmer, ni détériorer, ni altérer. Des marques ! De douces marques rougies sur la peau lumineuse, oui. Mais pas de cassures, de coupures, pas de blessures ! Une petite goutte de sang, tout au plus, au bout de la trace, une petite goutte ronde qui perle, rouge, luisante, on dirait qu'elle s'excuse de faire la maligne sur cette effarante nacre. La graisse de phoque des arsenaux fédéraux ajoutait à la trace un goût un peu âcre qui se mêlait divinement aux divers sprays intimes de la dame, à sa sueur, à ma salive sèche et fraîche, au vieux mucus printanier et jaillissant.

Il est aussi curieux d'acheter des livres érotiques. C'est une envie qui vient subitement. Il faut aller à petits pas chez son libraire, ouvrir tel tiroir, feuilleter sans se presser tel coffret, tel cahier de photographies, tel album suave et violent. La poste fait aussi très bien : les commandes chez

Jérôme Martineau arrivent fortement emballées et protégées, c'est un plaisir d'ouvrir le savant paquet, on retarde la découverte, on tombe enfin sur les grandes lettres rouges et noires, les glacés bleus, les images. Mais attention : un livre érotique se lit à deux. C'est une condition première. Il est plaisant d'attendre que l'autre ait « fini la page ». Il est plaisant d'entendre sa respiration plus courte, de sentir l'autre corps se mettre à peser et à vibrer, la brûlure le bouleverser.

Et la fraîcheur de l'air ? La douceur ? Le vert des prairies et la chanson de l'eau ? Justement, l'air n'est jamais si vif, le bois si dru, les truites du ruisseau si rapides et si chargées de magie panique, les parois de terre rose si spirituelles et si terriblement pareilles à de la chair que lorsqu'Eros les aiguise, les affine, les porte à leur vraie vigueur de printemps rugueux et frais. Si je ne suis pas aimé, je ne vois rien, je ne sens rien. Le corps de la femme m'ouvre le monde. — Est-ce dit ? — Un peu naïvement. Mais quoi, les seins, les fesses, le merveilleux sexe offert restent un collier céleste à mon cou. Talismans, amulettes, je suis protégé du malheur et du désert !

— Et quand vous n'aviez pas de femme ?

— Ça arrivait. De toute façon j'ai tout mélangé, tout malaxé, l'amour, la violence, les déchirures. J'ai fait souffrir, j'ai souffert, le kirsch ou le vin me tapaient sur le crâne, la beauté du monde me sautait dessus, j'ai vu les couleurs violemment fraîches jaillir contre moi, me chahuter, me faire tituber, souïlon ravi, au terrible soleil vert des prés et des réveils à la gueule pleine de sciure. Quand je n'avais pas de femme j'essayais d'en trouver une. J'aimais les putains. J'ai trouvé fascinant de dire un seul mot à une grosse blonde devant une porte et de l'avoir nue deux minutes après dans un boudoir rosâtre encombré de chiens en peluche, de photos d'enfants et de cactus dardant leurs pointes dans des dizaines de pots cernant le lit comme une armée brouillardeuse et poussiéreuse. Les couvre-lits des prostituées sont presque toujours noirs, brodés de petites fleurs de perles rouges et blanches. Sur le satin funèbre les gros corps blancs diffusent une lumière laiteuse assez écœurante pour ahurir le client. Pourquoi s'est-il coincé dans cette atroce bonbonnière où se tortille la mollachue quinquagénaire ? Il touche des cuisses noueuses de cellulite, un pubis à demi rasé. Ah il s'enfuit. Il se souvient de la clairière des framboises.

— Des framboises ?

— Mais oui, c'est là que M^{lle} Favre aimait que nous finissions nos promenades. C'était la fin de l'été, l'herbe de la clairière avait séché, des tiges d'argent jaillissaient dans le jaune, des champignons poussaient autour des souches pétrifiées. La lumière oblique traversait le bois, des rayons coupaient l'air au-dessus de nous comme des lames d'or où brillaient un instant des guêpes ou des papillons. M^{lle} Favre avait enlevé son blue-jean, elle avait posé son slip sur un framboisier, s'était agenouillée sur une souche. Sa croupe brillait. Elle avait les deux mains fixées au sol, sa tête tombait entre ses bras, la chevelure rousse balayait le sol crépitant de petites sauterelles, deux écureuils se poursuivaient dans un sapin, on entendait leurs griffes rageuses dans l'écorce. M^{lle} Favre attendait. Des frissons couraient sur sa peau brillante.

— Ton ceinturon ! suppliait-elle. J'aimais aussi poser des champignons sur le dos lisse, des oronges, des amanites vermillon, de drôles de petites langues jaunâtres presque transparentes sur la peau. Ensuite on mangeait les framboises mal mûres, quels fruits, elle les réchauffait dans sa bouche et me les passait dans de longs baisers acides qui donnent encore leur goût, trois ans après, à ces crépuscules un peu grelottants entre les sapins et le chalet.

Une soirée pour Dracula ? Mais non, c'était tendre et gai. Il y avait des mésanges dans les fourrés, des fougères où dormir, des épilobes roses comme des bougies où s'accroissaient d'énormes fourmilières silencieuses. Quand il commençait à faire froid M^{lle} Favre enfilait ses blue-jeans, on reprenait le sentier dans l'odeur de résine. Ne dites pas de mal de Dracula. C'est peut-être le climat germanique de ces soirées, le petit café en bois, les rideaux à carreaux rouges et blancs, les fleurs d'ail au jardin qui me font penser au merveilleux vampire. Ce Dracula m'a terrifié et enchanté. Sa gueule de loup sous le masque de l'aristocrate solennel. Je l'imaginais guettant entre les touffes d'ancolies, l'œil sanglant, le rictus découvrant ses canines, il allait nous sauter dessus et nous serions à notre tour changés en monstres assoiffés.

À Aigle je suis allé avec Elisabeth voir le film de Polanski, *Répulsion* (notez qu'il est curieux de voir un tel film dans cette grosse ville vigneronne au bout du lac, le soleil tape sur le raisin et les vipères, la plaine fauve et violette jusqu'en Valais grésille sous les rochers pleins de diables,

le Rhône tord sa tresse limoneuse hors du glacier), c'était au cinéma Cosmos, drôle de nom aussi, pendant le procès de Charles Manson et de ses sorcières à Los Angeles, ah le soleil écrabouillait les figures dans les petits jardins, on lisait *Match*, on lisait *Le Nouvel Observateur*, on voyait les horribles bonnes femmes échevelées et le maigre guide aux yeux de mangouste : trente-deux coups de poignard dans le doux ventre de Sharon Tate, l'enfant lardé et tailladé, les grandes lettres poisseuses sur le mur, pitié, pitié avait crié une des victimes, et les sorcières s'acharnaient sur la boucherie. Sur l'écran tout tournait autour du beau visage affolé de Catherine Deneuve, du rasoir, du cadavre nu du lapin pourrissant dans la pénombre puante de la cuisine. Oh la tête de ce lapin détachée au rasoir et transportée dans le joli sac à main jusqu'au fond des vestiaires de l'institut de beauté. Oh le rasoir atrocement effilé, long couteau comme en avaient les coiffeurs et les soldeurs de curiosités, la lame posée sur l'assiette du lapin, la lame taillant dans le gros propriétaire entreprenant, la lame sifflante, la lame étincelante jaillie des petites mains lisses de Catherine Deneuve dans l'ombre fétide du salon. À Los Angeles cet été-là on jugeait les sorcières et leur Satan, elles avaient tailladé la femme de Polanski à coups de poignard, percé de part en part l'enfant juif qu'elle portait, saigné les hôtes de la belle villa aux murs blancs. Ici on étouffait dans l'écoeurement et l'inquiétude, quand on est sortis de l'affreux petit cinéma surchauffé le foehn nous a sauté dessus, il tordait la ville, des papiers à viande chuintaient en raclant les trottoirs sous les marronniers. On est remontés dans les petites rues, on est entrés dans un boui-boui rue de Jérusalem, des couples calamistrés dansaient dans une arrière-salle rougeâtre sous les lampes chinoises en papier. Le lendemain, dans un café, on a vu un horrible automate grandeur nature, c'est un orchestre d'armaillis qui roulent de gros yeux en verre comme des singes empaillés, leurs mains de plastique ont des ongles de bourreaux scieurs de contrebasse et peloteurs d'accordéon dans de sales orgies bavaroises pleines de vomi. Quand on commence à être soûl ces choses prennent une valeur. Le foehn ne soufflait plus. Devant les boucheries une odeur fade pesait comme une malédiction. Derrière la vitre des rougeoyances fulguraient, des graisses fondaient, des museaux piquetés de rouge perdaient une eau rose dans des assiettes blanches éblouissantes, des pieds fendus se défaisaient, des os bleuâtres se couvraient de buée sur le marbre tiède veiné

comme une chair. À six ans je regardais un bouchoyage, le paysan plantait la longue lame dans la gorge de la truie, le sang giclait et bouillonnait, tout à coup le type se tourne vers moi : – Si tu es méchant on t'en fera autant ! Voilà comment on fait boucherie dans les campagnes perdues. J'ai entendu l'histoire d'un pasteur de Lausanne, un vieux missionnaire qui avait passé vingt-cinq ans au Tchad. Une nuit du printemps dernier, il saute sur le couteau à pain et scie la gorge de sa femme étendue à côté dans le grand lit. Puis il la lave, lui joint les mains sur une chemise propre et téléphone à ses enfants de faire enlever le cadavre. On ne l'a même pas jugé, on l'a enfermé à Cery où il fait chanter des cantiques, le dimanche matin, aux malades en habit de fête. Et Manson, qui le jugera ? Il y a dix ans que Roman Polanski égorge des gens, joue au vampire, fait ses tours sur le fil du rasoir. Quand Goya peint « Comme ils la lacèrent ! » ou ses sorcières, il annonce le cauchemar de sa fin sourde et aveugle dans la solitude de ses monstres. Je nourris ce qui aspire à me détruire. Le pasteur qui saigne sa femme détaille depuis cinquante ans le Dieu de colère. Qui le jugera ? Le scorpion de Los Angeles et l'agneau se donnent la main dans l'effarante aberration. Mais qu'est-ce que cette tension qui me sépare et me fait courir au drame comme à mon pain ? Je grelotte et je sens durcir mon cuir. La chouette pleure et d'un coup l'être entier bascule dans la terreur. Le pré brille et le mercenaire tire sa lame. Seul recours : ces fesses, ces seins, la bouche où coule le tendre lait contre la folie pour toujours. Qui dira les vertigineuses erreurs ? J'ai rêvé des semaines sur le tribunal et la prison : un coup, le voile rouge derrière les yeux, une seconde de dérèglement, et toute la vie derrière un mur, comme un fantôme à guetter la tendresse des vivants. Voyez trancher la tête des coqs sur le billot ! Le sang saute en perles dorées dans la plume verte. Hantez les abattoirs comme l'idiot du village : les membres dégouttants de rouge se détachent dans la sciure. Délectation et horreur. Et toi mon ange, ma douce diablesse au fruste sexe, fais reculer la nuit ! Puisque la verdure de millions de printemps hurle dans tes os comme une ahurissante armée de chats sauvages.

L'AIR FRAIS DANS LE BRÛLANT CLOAQUE

Allons je vous dois bien un peu d'air frais. Après toutes ces horreurs, ces saletés ! C'est que je l'aime, l'air. Peut-être à cause de cet octobre : l'herbe de Corcelles-le-Jorat brille derrière la vitre, il est onze heures, un petit soleil allume les chrysanthèmes derrière les treillis, on voit un buisson de vendangettes mauves sur quoi on imagine des abeilles soûles et jaunes comme des chanteuses bernoises, j'ai envie de raconter des fariboles, de siffler une bière-limonade, de croquer Elisabeth comme une de ces pommes rouges qui s'entassent dans les cageots sous l'échelle verte du maçon, ensuite on a bu du blanc à la Poste et à l'Auberge communale, des types faisaient des théories sur leurs Lancias, on a bouffé des côtelettes à la maison et tout de suite il y a eu ce bleu, le bleu d'octobre ! il y a eu des arbres jaunes dont les feuilles affinaient un mandarinat azur et or sous les ardoises. Des témoins de Jéhovah ont sonné, c'étaient un mage à lunettes d'or et une petite dame en écossais qui distribuaient des brochures pleines d'éclairs sur papier translucide. L'orvet coupé en deux a été enterré dans le fumier. Des gamins grassouilleux comme des cochons d'Inde choutent des marrons devant l'église. Et la mort ricanerait dans cet air or et vert ? C'est vif et gai la mort dans les jardins. Comme un lézard. Comme un orvet cuivré sous le mauve baroque des vendangettes à l'œil roussi, l'anneau luit dans les bigarrures de l'ombre : une voix de cristal et de flûte, la mort, un haïkaï. La fraîcheur, c'est cette frange nuageuse au bord des rêves quand l'effroi n'a pas tout barbouillé, c'est le névé éblouissant, l'arbre-ange dressé dans la rosée qui flamboie, la pluie avant le jour sur les lampes, le croissant d'absinthe jaillissant des foin verts.

Je passe mon temps à réparer les déchirures. Le diable me saute dessus à tout bout de champ. Je suis fidèle et déshabilleur. Cent fois je me suis rappelé le Grand-Chêne, l'orchestre de femmes, l'effroyable brouhaha de désir qui avait bousculé en vingt secondes toute la tendresse, les bonnes

résolutions et la fidélité d'un mois paisible. On était entrés au Grand-Chêne à l'heure de la choucroute – c'est une immense brasserie rouge sans fenêtres, toute une paroi est occupée par le podium de l'orchestre, pour l'heure les lutrins squelettiques et les gros instruments étincelaient violemment sur les tréteaux surchauffés. Une dizaine de ruffians à veste blanche jetaient des plats de pieds de porcs à la tête des consommateurs effarés en faisant sonner la monnaie de leurs poches à grandes claques satisfaites de mâcheurs d'empoigne. Nous aussi on s'escrimait sur des choucroutes, on regardait, on riait, on était du même côté, on jouait le truc des deux complices heureux et forts de leur belle alliance, déjà des mémés cyclamen piffaient sur nous l'odeur des amours mortes et je me repaissais de leur nostalgie avec un bas plaisir réconfortant. O légitimité ! O tradition ! Vingt ans de trappes à renards étaient rachetés par ces gros regards mouillés des chapeaux roses sur saindoux. J'ai un tel besoin d'ordre et de considération. Donc on faisait les petits saints quand les bonnes femmes hollandaises sont arrivées sur le podium, et rien n'aurait pu me troubler davantage que cette apparition de seins nus et de minijupes pailletées, treize filles piaffantes et lançant des éclairs de chair rose et de strass sous les projecteurs, treize greluches fardées, marquées, emperruquées, baisées, branlées, gamahuchées par les gandins de milliers de brasseries ornées de l'ignoble portrait de la reine Juliana, vache maternelle des herbages sous le niveau de la mer, – l'alcool commençait à me taper sur la tête, on avait bu deux bouteilles de blanc et plusieurs marcs, j'étais déjà soûl et furieux de m'être laissé tirer de ma belle paix par cet orchestre de gaupes pimpantes aux fesses de cochonnes exhibitionnistes, treize tas de chair délicieusement baignés de sueur, treize odeurs d'urine et de culotte sucrée dans les poils, treize concentrés de vulgarité ricanante et ondoyante. Cinq se sont assises devant, six ont été se placer derrière, la pianiste javanaise s'est assise de côté devant un taureau rouge aux pieds luisants, la grande lesbienne a brandi sa baguette et les trompettes, les saxos, les clarinettes se sont fixés à l'horizontale, un terrible chahut a éclaté sur des roulements de tambour et le fracas des cymbales. Les filles de devant écartaient les jambes, on voyait la culotte entre les cuisses, les seins tremblaient dans l'effort, le jerk secouait les perruques et une chanteuse aux belles épaules s'est levée, elle a attrapé le micro et s'est mise à danser avec lui en se contorsionnant et en riant. Je les

imaginai complètement nues, ces pouffiasses gavées de fromage rouge et de genièvre, je voyais leur cul étinceler sous les faisceaux de lumière et je commençais à former les couples : laquelle léchait les lèvres de la directrice, – la contrebassiste aux clavicules vertes ? la tromboniste au caleçon orange ? Laquelle couchait avec la petite violoniste écrasée, laquelle se tapait la pianiste aux longues cuisses et la clarinettiste boulotte dont la poitrine tressautait sous les colliers de verroterie ? Voilà, j'inventais les étreintes des filles sous la fêrule de leur chef d'orchestre dans leurs chambres d'hôtel à porte communicante, et plus tard dans la nuit les amants du cru montent dans les étages et relaient les lesbiennes à la langue drue. Je rageais de m'être laissé avoir, la jalousie me tordait l'estomac, les putes étincelantes tapaient toujours plus fort sur leur podium, quel con j'étais dans cette brasserie à jouer au petit cinéma et à me morfondre comme un excité de village. Quand j'avais la plus belle jeune femme d'Europe et du tiers-monde à côté de moi sur la banquette de faux cuir qui nous collait doucement aux fesses, quand je venais d'offrir à ma compagne une timbale de moules poulette à se rouler par terre et une choucroute munichoise arrosée de gros alcool au goût pourri de cave tiède à la fin de la dernière semaine des vendanges sous la pluie brune. Peu d'air frais ? C'est toujours la même trappe. Où les forêts, les chemins verts ? Mais dans mon crâne, avec les bergeries chéries, les tommes de chèvre et les cassées de noix à la table du Maître Chat.

— Mais à qui sont ces blés, ces beaux prés ?

— C'est à Monsieur le Marquis de Carabas, évidemment, et les moissonneurs, les faucheurs, le Château de l'Ogre et bientôt la fille du roi et le carrosse et le Chat comme premier ministre aux pleins pouvoirs abattant la besogne pendant que l'ami caressera sa femme au bord de l'étang des grenouilles qui ne veulent pas changer de prince.

O mes Hollandaises, mes fées. On est rentrés sous une petite neige, toute leur vulgarité avait été dissoute par le froid et ces flocons de Noël sous les lampes. Ainsi vont les turpitudes. On nage dans la sale sauce ? une giboulée, une belle pluie froide nous lavent le cœur. Un petit ange...

Quand je ne rêve pas de lesbiennes et de fouets, je me suspends à la bouteille. Deux ou trois marcs, de la lie tout l'après-midi, je navigue comme un personnage de Jules Verne, je trempe mon nez dans un autre verre. O Philéas lémanique. C'est mon cannabis, ces petits secs !

Katmandou au Café Romand. Les Andes, Téhéran, Kaboul dans les pintes enfumées au cigare vaudois où les blaireaux aux yeux plissés tirent sur leur moustache en sirotant et en rêvant. Il y a le portrait du général Guisan, et des pivoines perdent leurs pétales entre les chopes et les verres à laver sur le comptoir. Vous pourriez suspendre un écriteau à la porte :

ICI L'ON DORT
SONGES, ENVOÛTEMENTS
VOYAGES
RUMINATION
RETOURS D'AFFECTION ASSURÉS

Les voyants recommandent trois décis et replongent dans leur nuage. La sommelière tricote à la première table. – Eh Cassandre, apporte un kirsch ! Elle a des seins ronds sous le pull blanc et une terrible bouche italo-grecque aux dents de Callas qui tirent de leur torpeur les gourous d'Yvorne. – Eh Cassandre, donne trois décis ! Le vin jaune brille comme une petite colonne de soleil dans la pénombre. Les saints à chapeau cabossé se courbent rituellement vers le petit verre, ils le prennent avec délicatesse dans leur main rouge, ils le lèvent et boivent en faisant un drôle de bruit chuintant. Ainsi coulent les doux soirs au fond des terres. Ce sont les villages ignorés des autoroutes : des cimetières enfouis où les morts boivent tranquillement, accrochent leur chapeau à la patère, ruminent des heures en plissant leur regard clair, mâchonnent quelques mots incompréhensibles d'une voix rugueuse. Ils appellent. – Eh Cassandre ! Remets un kirsch ! Ici l'on voyage, vous voyez, on rôde dans la culotte italienne, on calcule, on dévale les pentes, paupières mi-closes, on vogue sur la mer terrienne dans la grande migration contemplative des sages. C'est la fraîcheur, un vent de forêt, une odeur de résine traversent ces fumées d'ambre et la torpeur. Dans la nuit la pluie s'est mise à tomber, le ronron insiste, monte autour du café, gorge la vigne et la vieille campagne de l'eau des anges et des oiseaux, des sources de toute la montagne ! Je ne serai jamais qu'un mélange de névé et de sanie. Je perdrai ma vie à essayer de me nettoyer de mes hontes. Mais je les aime, ces hontes-là ! Et le nettoyage, et l'eau céleste, et la farouche saleté de mes rages. Un après-midi que j'avais rendez-vous avec une jeune fille, je me suis fait une fête

(et presque un devoir) de passer une heure chez une putain entre deux âges pour me préparer à la fraîcheur.

On devait se voir à quatre heures. Monter au bois de Sauvabelin, faire le tour du petit lac, se perdre dans la forêt des hêtres... Cette jeune fille m'aimait. Elle avait de longs yeux verts, des petits seins, un rire de jolie bête sainte et gaie. Qu'est-ce que j'ai fait ? Je suis descendu à La Palud et j'ai sonné à la porte de la pire goulue de la ruelle. Et tout le temps que l'ignoble transpirante me caressait et pressait mon sexe dans son cloaque je voyais la fine figure de mon amie de dix-huit ans, le regard de feuille, le petit nez, les taches de son, je respirais la douce peau tiède et fraîche que j'allais avoir dans les paumes quelques instants plus tard dans les fougères. Il y a la peau suintante de la prostituée aux cheveux gris sous la teinture, il y a les jolis gestes et les dents pures de la gamine.

Je ne souffre pas. Est-ce qu'un sapin souffre d'être sapin, un lynx d'être lynx ? On sent cogner le sang, on continue, on a décidé de tuer la fatigue et de se ruer dans son propre être avec toutes les terreurs du vivant. J'ai une tasse en fer, je la remplis au goulot glacé. J'ai un verre de cristal, j'y verse le vin des anniversaires, des cuites célèbres, des bassesses, des reprises en main et des résolutions de 1^{er} janvier. Ainsi s'accomplit l'unité. Vous voulez rire ? La gravité ne paie pas plus que l'insolence. Alors disons que je ne me sens pas trop con si je porte à la fois ma porcherie et mon autel. J'ai la mélancolie, ces jours, peut-être parce que le ciel est bleu et or, on est en octobre, les femmes ont cette douceur dans les yeux quand elles se demandent avec qui elles passeront l'hiver. Elles me regardent, elles se disent « il est pas si mal ce type, pas l'air bête, des beaux yeux et il m'a fixée longuement » et moi je devine en chacune d'elles le feu possible, de tendres habitudes, toute une saison de cœur crispé et de plaisir qui me flanque le cafard des connaisseurs. Pourtant je suis gavé, rassasié, gâté ! Allons, laissez cet ahuri à son marmottage. Il parle tout seul, vous voyez. Il est fou, depuis quelque temps, il raconte sa vie, il insiste ! Il fait l'intéressant, il se rengorge. Autant donner des noisettes au petit singe du cirque d'Yverdon. D'ailleurs l'hiver vient, le singe râpé tremblote dans la soufflerie froide, je me souviens du mélancolique titre d'Antoine Blondin – oh le Yang-Tsé-Kiang, les cuites de Gabin et de Belmondo dans le bourg triste – on ferme les portes, les glissières grincent, le singe grelotte et

pleure dans le soir calviniste où sonnent les cloches des justes. Et qu'est-ce qui me dit que mon Fleuve Bleu n'est pas cette errance drolatique de café en café, ces rages, ces souvenirs, ces zigzags de cochon fiévreux entre le lac et le Jura ? Salut pitre, l'hiver vient, c'est bon signe, oui salut : c'est-à-dire ton âme soit sauvée et bien assise à contempler la lumière du seul Dieu dans son ciel noir, au siècle des siècles. Salut !

OceanofPDF.com

LE CIEL ASSISTE LE PAUVRE PÈLERIN

C'est sur une route pluvieuse entre Echallens et Yverdon que j'ai pris la décision de tromper ma femme. Ah pour pleuvoir ce jour-là, il pleuvait, j'étais trempé, navré, enrhumé, l'eau crevait, traversait tout, un épouvantable écœurement me tenait, il faisait froid, le ciel était de ce gris uniforme qui dit les longues pluies régulières tenaces, les prés verts ruisselaient des deux côtés de la route où s'étaient formés des ruisseaux boueux, les voitures m'aspergeaient en passant et d'ironiques corneilles croassaient au sommet des poteaux électriques dont elles se laissaient lourdement tomber dans l'herbe noyée où elles sautillaient comme des marionnettes.

Rien n'est plus démoralisant qu'une marche solitaire sous la pluie lorsqu'on est seul et qu'on a le sentiment d'être enfermé par son mariage dans une prison étroite et injuste. Si je n'étais pas marié je ferais ceci, je ferais cela, j'aurais toutes les femmes que je rencontre, ah par dessus le marché je pourrais faire des projets tandis que je suis coincé, piégé, anéanti dans ce cul-de-sac où je me suis précipité la tête la première. Pour ça aussi que je m'en veux. C'est ma faute, ce ratage. C'est ma faute et je patauge dans le borbier, je me morfonds, je tourne en rond et la pluie tombe, tombe, et la pluie tombait sur cette route luisante entre les grasses prairies inclinées et je marchais, imbécile triste, écoutant le ruissellement régulier de la pluie et le mauvais bruit des bagnoles qui foncent dans ce désert et vont m'éclabousser dégueulasse-ment. Qu'est-ce que je fais sur cette route ? J'ai fichu le camp. Pas possible de tenir chez moi une seconde de plus. La fuite. Sans un sou, sans bagage, il n'y a pas d'issue, pas de projet, encore des roues qui m'aspergent, j'ai soif, je suis trempé, les voitures sont déjà très loin au fond du paysage grisâtre et vert où s'ébrouent les corneilles sous l'eau monotone et froide de ce sale matin. Même pas l'envie de faire de l'auto-stop. Par orgueil triste, par solitude. J'ai des remords ?

Oui j'en ai. D'autant plus que ma fuite ne me donne même pas la joyeuse liberté que je voulais si fort. Ah le beau chat battu, à demi noyé sur le sentier de la guerre !

J'en étais là de mes ratiocinations quand une deux-chevaux s'arrêta juste à ma hauteur. (Une deux-chevaux bleue, soit dit entre parenthèses. La deux-chevaux bleue fait moins intellectuel de gauche, moins cuistre géologue, moins maître secondaire trotskyste, moins stagiaire apôtre du fonctionnel que la deux-chevaux grise. La bleue est plus féminine, et généralement ce sont de jolies jeunes femmes laineuses qui s'escriment sur les vitesses de cette petite saloperie de tôle peinte). Eh bien c'était évidemment une jeune femme qui ouvrait la portière et me décochait un sourire gai :

— On va dans la même direction ? Je vous prends ?

J'étais gêné d'accepter, de triste humeur, mais la fille avait de beaux yeux verts, des lèvres sinueuses et une espèce de poncho rouge lumineux. Je montai dans la voiture qui démarra dans un effrayant vacarme de ferraille exaltée, de vitesses grinçantes et de carrosserie largement surmenée. Il fallut attendre plusieurs secondes pour que la quatrième passée et le chahut à peu près régularisé permettent d'engager la conversation d'usage. Il pleut toujours mais il fait bon dans l'auto, je crains simplement d'inonder le fond tant mes habits dégoulinent. Il pleut et je suis assis à côté d'une belle fille, on roule sur cette route luisante, j'entends avec satisfaction les gerbes d'eau gicler sous nos roues et la voiture se soulever, la demoiselle pèse de sa botte de daim sur l'accélérateur et je regarde son genou rond se crispier sous les franges noires et rouges du poncho.

— Quelle pluie !

— Quelle pluie.

Elle a la voix douce et basse. Une voix à murmurer des confidences dans une pile d'oreillers entre trois et quatre heures du matin en sortant d'une tournée de bars ou d'une promenade en forêt sous la lune verte des hiboux et des rossignols.

— Vous allez loin ?

— Yverdon. Peut-être plus loin.

— Par cette pluie ? Drôle de temps pour la marche à pied !

— Je m'excuse encore d'inonder votre voiture.

C'est curieux, tout à l'heure j'étais triste et fâché, maintenant je sens quelque chose qui cède en moi, une espèce de chaleur, une torpeur, l'auto chahute épouvantablement mais il y a cette fille à côté de moi, belle fille aux yeux verts qui sourit en conduisant, qui a un genou nerveux et une voix basse et douce à chuchoter une confession à la petite aube après une longue balade dans un bois lunaire hérissé de ronces où le rossignol et la chouette épellent les songes des morts. Voix que j'aime déjà !

— Je devrais vous dire mon nom. Vous êtes mon hôte, après tout.

— Je vais le deviner. Vous vous appelez Jeanne. Elise, Isabelle, Marie, Justine...

— Je m'appelle Mireille. Comme en Provence. Drôle de nom sur les bords de la Thièle, vous ne trouvez pas ?

Et il pleut toujours. C'est un beau paysage vert, sous des bois, des collines. Les fermes ont des toits rouges où les tuiles plus claires inscrivent des dates roses et orange, les colzas font des carrés jaunes très vifs dans le vert presque bleu des prairies. Voilà, il pleut, je roule dans la voiture d'une sauteuse et je suis en train de recommencer le petit jeu du nom et du prénom, ensuite devinez où j'habite, ensuite dites-moi ce que vous faites, non devinez, non chaud ou froid, ensuite vous pourriez être peintre, cette moustache, ce velours, ou bien sculpteur, ou photographe, ensuite poète, non romancier, ah ! romancier ! quelle minute ! Habituellement la dame à cette révélation marque un étonnement admiratif dont la régularité m'ennuie et me flatte vaguement, romancier ! écrivain ! et tout de suite l'œil se mouille, l'œil brille, les lèvres s'ouvrent et la mignonne est prête à tomber toute rôtie dans mon bec. Oh l'idiote, oh la naïve malgré des airs mariolles et plus idiot et pauvre et vain le minable qui joue à stupéfier des dindes de banlieue avec ses deux cents maigres pages à sa gloire. J'ai un peu honte d'avouer ça. Mais que de filles j'ai séduites en leur disant que je publiais mes petits livres ! Certaines d'entre elles – les étudiantes, les enseignantes – avaient vu ma binette à la TV ou dans leur canard du dimanche sous la rubrique « Une heure avec », ou « Majuscules », que signent des saucisses littéraires à me faire lâcher ma plume d'ennui. Alors je paradaï habilement, attentif à cultiver une modestie de bon aloi qui faisait immédiatement effet sur la donzelle. D'autres, plus frustes, auraient cédé n'importe quoi pour racheter le sentiment d'infériorité que leur avaient donné mes titres. Ecrivain ! Et en dedans de moi-même je

rugissais de dégoût au spectacle de mes comédies. Ecrivain ! Les lèvres s'ouvraient, les soutiens-gorge se dégrafaient, les slips volaient sur la carpette ou se posaient en douceur, petit tas de nylon tiède et lisse, sur le fond des baignoires où le chauffage s'était mis à dispenser un air écœurant et trop sec, où faire mon petit numéro devenait un zigzag entre les humidités de la dame et le bouton du tableau de bord dispensateur d'antigrippe.

— Et toi, tu m'aimes ?

— Oui mon chat.

— À quoi penses-tu ?

— À toi, mon chat.

— Tu me promets ?

— Mais-oui-mon-chat.

Tout ça parce qu'on a trois poèmes et une demi-douzaine de récits qui auraient dû nous égaler à Bernanos et à Malraux. Dieu du Ciel. Et traces de l'humour dans mes veines. Qui dira les embarras d'un Tartuffe dévoré de sensualité et de sérieux ? Pour l'heure mon chauffeur réagissait intelligemment, ne se troublait pas, ne se croyait pas obligée de poser sa main sur ma cuisse, ne changeait pas de ton, ne se mettait pas à essayer de raffiner ou de citer ses auteurs, ne se déclarait pas tentée d'écrire aussi, n'avouait aucun poème ni aucun journal de jeunesse, bref se conduisait avec enjouement, naturel, et grandissait d'autant dans mon admiration voluptueuse. Savonarole ! Ah n'exige pas que je détruise mon livre sur ton Bûcher des vanités ! Je ne serai pas le Botticelli de cette affaire et si je peins le printemps que ce soit sous les traits de la propriétaire de la deux-chevaux bleue qui m'embarque, un matin couvert, sur la route d'Yverdon hantée de limaces orange et de volatiles poësques aux reflets d'acier bleuté sous l'eau du ciel.

Et toi comment étais-tu sur cette route tandis que je cite l'affreux dominicain catapulté de Ferrare dans la douce ville, le sinistre braillard au nez épouvantablement busqué et cruel comme l'a représenté Fra Bartolomeo, c'est une des plus sinistres peintures au monde, Dieu tonnait sur Florence ces années-là, et les flammes en bouffaient des nudités et des allégories et des guirlandes et des petits poèmes galants et des traités de chimie, des manuels d'astronomie, des gloses, des plans de bataille, des planches d'anatomie, des pentacles, des zodiaques, des dessins érotiques, des pâtres grecs aux boucles de miel, des pubis de gamines sous des rangées

de perles, des amours, des Flores, des muses, des Vénus, des aréoles, des nombrils, des chevelures, des aisselles lumineuses, des aines où tout l'atelier avait posé des baisers, des épaules aux reflets d'opale, des couronnes de fleurs, des rubans, et le Moine envoyait ses chenapans chez les bourgeois où ils saccageaient tout en traquant les petites gravures licencieuses entre les pages des missels. Tout ça brûlé dans l'entrelacs des processions de capuchons noirs et des flagellants pisseurs de sang sous le fin campanile et la coupole ensoleillée au petit vent des oliviers et des collines à chèvres des Toscans. Pour finir le fou aussi, l'affreux Moine, rôti au bon bûcher de la revanche et hurlant de douleur quand rissole sa peau et éclatent des poches de graisse au ventre pâle du forcené. Mais ces oiseaux, ces nuages noirs ? J'ai de la peine à imaginer un paysage sans Dieu derrière les pentes et sans le diable et même sans les anges ravisseurs et punisseurs. J'ai tiré à la mamelle calviniste, il y a un sévère lait à boire au bord du Léman solaire et dans les douces campagnes au fond des terres. Ce breuvage nous dresse et nous tresse. Je pense aux bûchers de Florence et les flammes de Genève jettent leur lueur d'enfer sur ce matin. La longue figure sèche du sieur Calvin s'aiguise dans la bise glaciale du Consistoire. Dieu trahi par ses féroces ! Ils m'ont empoisonné de telles matinées. Ou ils ont essayé, parce qu'au bout de deux ou trois culs-de-sac j'ai dû faire mon salut terrestre en leur crachant aux canines.

Pour l'heure Mireille lançait sa voiture dans la belle pluie couleur d'argent. Est-elle mariée, ma Mireille ? Elle n'a pas d'alliance, elle porte un anneau bleu qui pourrait être une bague de fiançailles aussi bien qu'une de ces petites fantaisies à la mode que les filles à poncho s'offrent dans les boutiques lausannoises pleines de tissages indécis, de ceintures de mousquetaires, d'animaux en raphia et de bijoux expédiés du tiers-monde pour le ravissement des femmes des médecins de l'avenue de Rumine. Mariée ? Fiancée ? Amante ? Elle a peut-être une case postale et des lettres cachées dans ses bouquins ? Elle s'amuse à mettre des annonces matrimoniales dans la *Feuille d'Avis* ? Des annonces auxquelles il faut répondre absolument, et sans tarder, sans quoi l'oiseau s'envole et vous resterez toute votre semaine avec une affreuse impression de pauvreté et de frustration. Alors lisez et répondez !

JEUNE FEMME
26 ans
affectueuse et juteuse
épouserait écrivain du cœur
pour s'épanouir encore.

Le lendemain, autre annonce dans le même journal décidément
nécessaire :

ADOLESCENTE
très soumise
cherche
romancier autoritaire
>pour sorties en vue de
mariage.
Pas sérieux préférable s'abstenir.
Joindre manuscrit qui sera retourné.

Ceci jusqu'au samedi matin dont l'annonce couronne votre pile de
fantasmes de l'excitation préalable aux grandes chasses, aux batailles
décisives et aux adoubements :

MARIAGE

JOLIE LECTRICE
TRÈS LIBRE ET TRÈS HUMIDE
appelle de tous ses sens
l'écrivain qui la comprendra
en passant ce week-end avec elle
pour premier essai de vie à deux.
TÉLÉPHONER DÈS LECTURE ANNONCE
On répondra
avec empressement.

Mais nous devions avoir soif, ma conductrice et moi, parce qu'en
arrivant à Yverdon nous nous sommes avoué que nous n'étions pas pressés

de nous quitter et qu'il nous plairait bien de boire un peu de blanc à la même table. Nous voilà donc au Café du Centre, excellent établissement de la rue des Remparts, j'en recommande tout spécialement le Villette et les toilettes anciennes dont l'usage est roboratif.

J'éternuai en regagnant la salle, le passage de l'ombre à la lumière provoque chez moi cet effet.

— Vous avez pris froid ? Vous avez marché des heures sous la pluie. Vous devriez plutôt demander un grog...

Heureuse question. Déjà Mireille s'intéressait à ma santé. Mais non je ne voulais pas de grog, je voulais du vin, du beau vin frais et vif dans mon estomac encore vide. Le vin est bien meilleur à ce moment-là.

— Vous êtes fatigué ?

Mais non je n'étais pas fatigué. Je ne suis *jamais* fatigué. Je cours, je repars, je tremble de faim et de gourmandise, j'accélère, je dévore encore, j'explore, je découvre, je me déploie, je croque, je déglutis, j'ai de nouveau faim, ah je me repais, mais ne comptez pas sur moi pour être las ou écœuré, ne comptez pas me voir crevé ! La fatigue, ça n'existe pas. C'est réservé aux p. d. g. à masseurs noirs et à saunas, c'est réservé aux cadres bardés de travellers chèques soupirant leur ennui mortel d'aéroport en drugstore, c'est réservé aux distingués écrivains professionnels et aux intellectuels parisiens tués de John Haig et de supershell. Mais moi le claquage, la panne, la crève, le break-down, le passage à vide ah non Madame n'y comptez pas. Je ne suis jamais fatigué, je le répète une fois pour toutes. J'ai rêvé sur ma propre annonce des centaines de fois :

ÉCRIVAIN
AFFAMÉ ET INCREVABLE
rencontrerait lectrices même fringale
pour raouts divers
Photo même pas nécessaire
Écrire J. C.
Cahiers de la Renaissance Vaudoise
18, Petit-Chêne
1003 Lausanne

Il sera répondu d'abord *aux lettres express*.

Fatigué ? Honte aux ressorts cassés. Aux romanciers exténués. Aux désabusés et aux blasés. Donc on buvait notre Villette et vraiment on en jouissait.

— Je crève de faim.

— On demande la carte ?

Nous voici consultant des jolies cartes riches et tapées à la machine avec de jolies fautes de frappe. Et nous voici mangeant du jambon au cresson, des omelettes à l'ail, du poulet, des frites, du fenouil, des carottes, de la salade rouge, des côtelettes, du fromage, du vacherin en boîte de sapin, des glaces, des cerises au kirsch et encore des cerises au kirsch, et des meringues, et encore un petit millefeuille avec le café et la lie. Bon appétit, cher Carabas, et Chat botté n'en manque pas. Tout cela raisonnablement arrosé de deux litres de Gamay parfait, c'est-à-dire très frais, et léger, et donnant à la digestion ce petit allegro vivace sans quoi l'après-midi serait une fois pour toutes inabordable.

J'étais tristard et grelottant sur la route, et je suis attablé au chaud tout contre une belle fille qui boit sa lie à petits coups en fermant les yeux de plaisir.

J'étais nu et j'ai été vêtu.

J'étais drôlement emmerdé et maintenant je recommande un café-lie en appuyant doucement ma cuisse gauche contre la cuisse droite de mon chauffeur.

Vous voyez comme Dieu m'aime. Après la pluie, la Cocagne... Mais les Pères de l'Eglise le proclament, la très bonne nourriture dispose aux joies les plus hautes et le diable n'est jamais très loin des marmites.

J'avais eu mes habitudes à l'Hôtel de Londres.

J'en parle discrètement, puis de moins en moins discrètement.

Je sens mon chauffeur mollir.

Je décris les boiseries nobles, les faïences, puis je décris la chambre silencieuse sur la vieille cour.

On m'objecte l'heure décidément diurne. On m'objecte qu'on se connaît depuis ce matin.

Je décris les ramages sur le couvre-lit, le filet de grand-mère en étoile.

Et encore le silence de la grande chambre sur la cour.

On y était un quart-d'heure après, dans cette chambre, Mireille, ouverte au milieu des couvertures, déjà demi-nue sous le poncho mexicain, je suis

agenouillé devant ses jambes ouvertes, je dépose des baisers brefs sur son sexe, – oui, – oui, Mireille gémit, – oui, – oui, – encore, elle écarte les jambes, elle se tend, – oui, – oui, elle a pris ma tête dans ses mains, elle l'appuie, elle la presse sur elle, ah Jacques je jouis, la voilà qui se tord et frémit et se détend brusquement, elle gît ouverte à plat sur le lit rose, enfin je lui enlève son poncho, son pull et son soutien-gorge.

J'ai la moustache pleine d'elle, de son goût sucré et marin. Je l'embrasse sur la bouche, elle me donne des coups de langue dans les poils, ça m'excite qu'elle s'embrasse dans ma moustache, qu'elle s'excite de sa propre odeur dans mes longs poils. Maintenant on fait l'amour. Puis on entre sous les couvertures fraîches et on s'endort aussitôt. Enfin moi je m'endors, je dors longtemps et bienheureusement et quand je me réveille je trouve un dégueulasse petit billet sur la table de nuit :

*Je rentre à Yvonand,
j'ai deux enfants et un
mari. Salut'
Mireille*

Je rage un moment puis je descends à la réception, elle a également payé la chambre, je bois une chope de Baie et je sors dans la rue du Lac. Il est huit heures. Il pleut épouvantablement. Je suis un con. La prochaine fois je vous parlerai des Compagnons de l'île de Pâques.

OceanofPDF.com

ADIEU COQUELICOTS

Adieu coquelicots. Oh oui adieu. J'ai perdu ma force et ma vie, et mes amis, et ma gaîté. Mais non je n'ai perdu ni l'un ni l'autre, pardon Musset, mais une effrayante tristesse me secoue quand je pense aux prairies d'Angleterre où je me couchais avec Marinette parmi les touffes de plantain et les coquelicots. Des chevaux sauvages galopaient et s'appelaient sous les grands chênes, une petite pluie de mer giflait le paysage, on avait monté une tente au milieu d'une combe, une grande jument noire nourrissait son poulain en mâchant à dents voraces notre pain sec, c'était le mois d'août gris et bleu, les coquelicots avaient envahi la campagne de leur incendie clair et enfantin. Les coquelicots étaient partout, ils avaient gagné les champs de bruyère où ils se balançaient comme des étoiles rouges au-dessus de la lande, ils allumaient les buissons de genièvre, ils grimpaient à l'assaut du remblai du chemin de fer Londres-Southampton, ils se couchaient sous les énormes locomotives et jetaient dans la grisaille des gouttes de sang lumineux et légendaire, ils éclairaient le mâchefer des usines, ils éclairaient le jardin crépusculaire de l'hôpital délabré, oh cet hôpital d'Ashurst, les baraques effondrées, la maison fantomatique devant la nuit brumeuse, et de vieilles infirmières à peau noire soulevaient les rideaux du rez-de-chaussée où agonisaient Blake et son tigre-univers.

Les coquelicots, on dirait des braises dans le gris, et le vent de la mer souffle sur ces tisons le long des murs lézardés de l'hospice, on entend des cris, une sonnerie appelle dans un couloir lointain, une odeur de lait brûlé se répand dans les jardins et dans les cours comme la malédiction de vivre et de mourir. Il y a le vent marin. Il couche le pays, il finit par laver même cet asile. Il a l'odeur de sel et d'herbe et de nuit brouillée où courent les nuages de l'Océan.

Le lendemain les coquelicots sont toujours là.

Ils se balancent dans le petit soleil gris et le paysage luminescent de l'aube anglaise.

Petites lampes orangées et rouges dans la pluie qui s'est mise à tomber avec douceur.

Le rideau de pluie balaie la campagne verte, verte, les coquelicots flambent, leur feu bouge, il se concentre en zones intenses comme des plaques de vermillon incandescent dans ce violent vert campagnard d'un autre âge.

On était tout de suite au dix-neuvième siècle, on était en plein romantisme ardent et frais, il y avait des fermes perdues au toit de chaume, des vols d'hirondelles de mer, un type en peau de mouton aperçu soudain dans un cimetière recouvert de coquelicots et d'herbe haute en pleine lande, des cormorans qui tournaient en criant comme de vieilles girouettes au-dessus des hameaux, des petites villes à temple maçonnique dressé sur un tertre de gazon entre les poissonneries et les merceries, on arrivait en car, on buvait de la guinness au premier pub, on se faisait faire des sandwiches et le cimetière était très proche, presque toujours autour d'une basilique en brique rosâtre, les morts ont des pierres dressées dans l'herbe, vieilles pierres chahutées dans tous les sens comme les dents d'une vieille mâchoire folle, les bouleaux poussent au hasard dans ces déserts et les mésanges se croisent et se recroisent sur les sauvages croix celtes et les inscriptions à demi effacées dans la mousse et le lichen roux qui rongent la pierre.

Un jour, dans le cimetière de Lyndhurst, on a découvert le tombeau d'Alice : Alice Liddell, mais oui, la petite compagne de Lewis Carroll, qui finit là vieille dame et veuve d'un gros bourgeois de province buveur de brandy et trésorier de sa loge à tentures de velours. La petite fille qui écoutait Carroll sur la Tamise, le jeune homme tendre dessinait pour ses yeux frais, pour elle il écrivait ses contes, il écourtait ses leçons de mathématiques et ses prières, il saisissait ses pinceaux et courait tout essoufflé chez sa petite nymphe, la petite fille avait mis la longue robe blanche à dentelles qu'il avait insisté pour lui offrir, on partait ramer sur le fleuve et le rameur essuyait avec son mouchoir les bottines de la dryade de douze ans qui lui donnait des coups de badine sur les oreilles. C'étaient là tes merveilles, Alice. Ton squelette dans la concession du vieux mari, et vos os se mêlent, et tout autour du cimetière désordonné fument les

boutiques, et les saucisses de porc home-made se débitent et les poached eggs s'étendent sur des toasts nets, et où est-il le lapin blanc pauvre Alice, et le miroir, et le bois magique ? Tes os de vieille dame s'enfoncent dans l'humus provincial et ton vieil époux a été mis en terre à côté de toi avec ses pantoufles de pharmacien. Tu es fini, rêve.

... On entrait dans des espèces de bars paysans où des vieillards à cheveux blancs et à figures rouges lançaient farouchement des fléchettes en tenant de la main gauche des verres immenses où se secouait la tiède guinness familiale et initiatique des druides, des esquires et des rois.

On s'aimait. La vie auprès de Marinette avait un petit air de balade populaire et de Bob Dylan, elle aimait filer le long des routes, elle aimait l'auto-stop, le vagabondage, dormir dans un sac le long de la mer sous les falaises ou dans une cabine d'autocar sur un chemin oublié, elle écoutait Joan Baez, Léonard Cohen, Donovan, chaque fois que j'entends une belle voix nasillarde, un chant de bateleur américain, un gratouillis de guitare ou de l'harmonica je pense à elle, au manteau de laine qu'elle avait acheté à Bournemouth l'été d'avant quand elle zigzaguait dans le Sud comme les héros de ses chères chansons.

Ah je les ai écoutées et réécoutées les plaintes de Dylan et de Donovan, *Catch the Wind*, *Candy Man*, *The Ballad of Geraldine*, j'aimais la belle voix, l'américain aux paroles presque incompréhensibles d'abord et puis on les comprenait peu à peu, les petites marches, les valse sautillantes sur la guitare allègrement nostalgique, vous aussi vous goûtez qu'on vous pince le cœur avec ces tendres refrains roublards, ce sont nos Lamartines, ces rôdeurs à vareuses de sergent de la Guerre de Sécession, ce sont nos contemplatifs ces gratteurs de cordes, ces souffloteurs à harmonicas, célébrés et choyés par Marinette qui leur ressemblait.

Il paraît que c'est assez rare, les coquelicots poussaient partout en ce mois d'août 1967, sur les talus, dans les pacages, le long des forêts de chênes dont les étangs étaient bordés d'un collier rouge. On s'est mariés à Lymington (Hampshire) le 21, au milieu de la matinée, une femme de ménage et un employé du Register Office furent nos témoins reniflants et inconscients. Un exquis homme de loi en tweed vert-de-gris nous fit répéter les paroles d'usage. Des gens entraient sans cesse inscrire des naissances et des morts. Dans l'après-midi Marinette a cueilli un bouquet de coquelicots, la pluie leur arrachait les pétales, rouges pétales de lumière,

rouges gouttes brûlantes que nous semions derrière nous sur la route luisante d'embruns.

Je pensais aux coquelicots de Payerne, trente ans avant, on les retournait, on tirait en arrière les pétales doux et vivants, une petite danseuse noire à robe vermillon apparaissait debout entre les feuilles dentelées de la tige qu'on plantait dans un tas de pierres au milieu du champ sous le soleil du mois d'août. C'était le temps des chevaux et des blés, les bleuets et les coquelicots n'allaient jamais les uns sans les autres, bleuets-coquelicots, coquelicots-bleuets comme dans une chanson de gamin, la chanson insiste, elle me hante, la chanson des étés d'enfance où les grands chars passaient surchargés de gerbes et les bleuets, les coquelicots chantaient toujours leur comptine bleue et rouge dans les tas d'or que les chevaux harcelés de mouches arrêtaient lentement devant les portes romanes des granges.

Je me souviens des coquelicots anglais dans le vert des prés de la mer et des chênes. On s'endormait tôt dans la tente basse, la chouette nous réveillait, ou le vent, ou un hennissement dans le troupeau parfaitement libre qui rêvait en dérivant sous les grands chênes, même le terrible étalon blanc gagnait encore en puissance à voguer ainsi doucement, rêvant, imaginant dans la prairie ouverte sous les branches immenses : des fantômes de chevaux dans la nuit grise sous la lune ou la pluie musicienne, tout un troupeau porté par le hasard des rêves comme une tribu de phoques ou de baleines luisant vaguement au gré d'invisibles vagues. Leur hennissement nous avait réveillés, on restait de longs instants à contempler le troupeau endormi remuer lentement entre les grands troncs, les poulains pressés au ventre des mères, et tout au centre, lunaire, blanchâtre, éclairant les autres de ses désirs enfouis et de sa violence endormie, l'étalon blanc, crinière apaisée, comme un chef fou saisi dans la tiédeur des muscles et la lente digestion heureuse de ses compagnes.

Les nuages fuyaient, traversaient à toute vitesse le paysage.

Il me semblait entendre remuer la mer au bout des prés.

C'était l'été, je dormais avec une fille toute brune qui était devenue ma femme dans ce paysage, le feu qu'elle allumait à l'aube restait rose dans la brume sous la petite pluie bien-aimée. Maintenant le troupeau sauvage galopait dans la forêt, les sabots battaient comme des tambours le sol

spongieux, l'écho de la course violente et joueuse résonnait sous l'immense voûte verte des chênes.

On buvait du Twinings Earl grey tea, « tea-men to connoisseurs for over 250 years », on mangeait des œufs frits, on allait chercher de l'eau dans des bidons, on donnait des pommes vertes aux chevaux, on suçait du butter scotch, on traînait dans Lyndhurst en se promettant de ne pas retourner au tombeau d'Alice Liddell et en s'y retrouvant, on rebovait du Twinings parce que c'est décidément le meilleur thé d'Angleterre depuis 1706, on comparait le garçon du restaurant-vaporetto à mon directeur au Collège de Béthusy, on rôdait encore dans le cimetière et on rencontrait une espèce de sacristain à joues roses qui nous offrait une très sage étude qu'il venait d'écrire sur son église et sur le tombeau d'Alice, on mangeait des banana-splits, on projetait de voler des gravures de chasse et une extraordinaire peinture, un vieux Noël enneigé et rose, chez un antiquaire caramélisé au Navy eut, on achetait du mouton et on le rôissait, par la fenêtre d'un hôtel on surprenait des estivants en uniformes de capitaines de vaisseau pour le dîner, on filait sur la route, on ne dépliait plus la tente, on dormait dans des bed-and-breakfast tenus par des couples d'épiciers tirés de Dickens ou de Thackeray, il y a une certaine manière d'être un épicier ou un tôlier du Hampshire, de porter un gilet orné de chardons et des lunettes rondes à petites montures de fer-blanc, il y a une certaine manière d'allumer sa pipe, de croiser les mains sur son ventrelet, de faire luire ses bottines, de poser sur sa tête assurée une casquette de laine à carreaux orange et verts, il y a une certaine manière de remplir son livre de comptes ou de se tenir derrière un comptoir avec dignité, affabilité, souriante politesse gaie et chuintante, il y a une manière unique de tenir sa chope ou sa tasse de thé, de dire vous voyez j'ai des favoris et une lisse peau rose de vieille dame que j'ai transportés dans le désert d'El Alamein et au fond de l'Inde, mais oui mon cher Monsieur, j'ai fait tout mon service et toute la guerre dans la marine et maintenant je vends du butter scotch, qui est le meilleur bonbon de toute l'île, dans ma droguerie très encombrée où chantent mes coucous suisses et mes serins. Justement, on aimait la peau rose, le sourcil batailleur, on aimait la bière tiède et les poached eggs et le gin et le car déglingué et l'absence de terres cultivées et les troupeaux et les étangs et les forêts où on faisait l'amour debout contre les troncs, et les coquelicots, petits flambeaux, petits cœurs rouges comme des luminaires

dan̄s l'été̄ anglaīs qui durait̄ comme un en̄voûtem̄ent, comme une
ancienne musique déjà̄ perçue au fond de l'enfance, comme un regret surgi
au milieu des campagnes sur les routes brillantes de pluie où le car de
Southampton ne passe que deux fois par jour et sa ferraille sonne dans le
vent sur des kilomètres, les mouettes le suivent en piaillant.

On a repris l'avion, on a divorcé. Adieu coquelicots. Je me souviens des
gouttes rouges dans les prairies de l'Angleterre. Je me souviens d'une fille
fraîche au nom de comptine, du grand vent nettoyeur sorti de la mer.

OceanofPDF.com

AUS DEM LEBEN EINES TAUGENICHTS

Ce que j'ai pu aimer le livre d'Eichendorff, quand je l'ai lu en allemand, à Fribourg, pour la première fois ! J'avais dix-sept ans, je vivais l'histoire du Propre-à-rien comme une initiation au naturel, comme une rêverie verte et bleue où les nuages fuyaient et crevaient sur des fleuves et des ruisseaux à truites et à petits moulins, où les forêts bruissaient, où les tilleuls bourdonnaient d'abeilles devant des auberges aux enseignes tarabiscotées : Fribourg, quoi. C'était l'époque où je suivais les cours de philosophie du Père Emonet, la fenêtre derrière le pupitre était ouverte sur la grande cour austère de Saint-Michel, le Père en robe blanche allait et venait sur le podium, il pointait en l'air un index de prédicateur allègre, il ouvrait les bras et ses larges manches lui faisaient des ailes lumineuses, il secouait son chapelet à sa ceinture, bondissait au tableau noir, il retournait en courant à son pupitre, il saisissait son cahier de cours ou l'un des gros volumes de la *Summa philosophica* qu'il brandissait fougueusement devant le carré bleu de la fenêtre et sa voix se faisait haute, il fermait les yeux, « c'est juste, c'est beau » s'écriait-il, et la grande robe frémissait, le Père rouvrait les yeux et son regard brillant entraînait en moi comme une coulée de lave heureuse. Saint Thomas ! Et les anges s'allumaient, les lézards couraient dans le jardin du concierge, j'allais rôder dans l'église Saint-Canisius sous l'or baroque et les chapiteaux en folie et le soir je retrouvais une couturière qui avait la plus douce bouche de toutes ces années vivaces. En tout cas je salue le Père Emonet, vrai saint, intelligence exquise et intransigeante, bonté irradiante, flamme qui se dévore de bonheur sous le regard du Beatissimus Doctor, j'eus cet homme comme professeur une pleine année et je ne l'ai jamais oublié. Je suis né calviniste, Dieu ne le sait que trop, et forcené, et acharné à la salive des petites gueuses, et violemment partagé entre le bas et le haut, et réunissant violemment dans mon cœur et dans ma chair la boue céleste et les rayons de la pourriture.

Mais si dans les culs-de-sac et les ravins et les souïeries je n'ai pas cédé à la pente noire, si j'ai voulu la force, si j'ai voulu le lendemain d'un insatiable appétit de foi et de gourmandise, c'est grâce au Dieu d'Emonet et à ses anges et à ses corps glorieux. Ça compte. Je n'étais pas un ahuri solitaire. Le ciel était plein de passages de lumière, la sève des arbres jaillissait de gaieté, la rivière bouclait et sautait comme les merveilles poissonneuses de Judée, j'avais beau m'être roulé dans la porcherie, j'avais beau m'être écroulé et cassé, qu'importe, un élan prodigieux m'aspirait, je voyais l'air, je voyais la pluie, je voyais la pure lumière ! Je suis devenu poète, ces années-là, le chahut quotidien s'est augmenté et sanctifié par le sentiment poétique de toute la vie unique et abrupte.

Aus dem Leben eines Taugenichts, je m'aperçois que ce pourrait être le titre de mon livre – encore que propre-à-rien ne soit pas le mot exactement convenable ici. Je suis paresseux, certes, mais d'abord partagé entre ciel et terre et violemment secoué. Si *Carabas* convient mieux, c'est parce qu'à faire mon procès j'ai inventé mes terres, dressé la liste de mes champs, inscrit mes chemins à mon cadastre. Triste sire, histrion, et il y met de la complaisance ! Il insiste ! Vous croyez vos petites cochonneries captivantes ? Mais non. J'ouvre mes propriétés, tout simplement. Carabas ! Le carrosse du Roi et le Chat et l'Ogre changé en souris sautent et bondissent sur la route. Evidemment vous eussiez préféré des titres à la Blake ou à la Melville – *Un Eden cannibale*, *La Vareuse blanche* ou *Billy Budd*, *Gabier de Misaine*, de ces titres nobles et mystérieux qui forcent l'imagination à l'inimaginable et qui érigent toute une métaphysique sur leur sonorité superbe et opaque. J'ai voulu *Carabas* parce que mon domaine vert existe et parce que le diable existe : j'ai choisi de me montrer sous mes vraies couleurs.

— Quoi, le diable ? Vous n'avez pas honte de proclamer des choses pareilles ? En d'autres temps vous seriez traîné au bûcher, on viendrait vous voir rissoler dans votre jus. Vous vous croyez dans un mystère ? Dans une messe noire ?

— Si le diable ne s'intéressait pas à moi je n'aurais ni ces fureurs ni ces terreurs. C'est le diable qui tient le rasoir de Polanski dans *Répulsion* et qui plante le couteau dans le nombril de Sharon Tate...

— Vous recommencez !

— ... C'est le diable qui m'effare, m'agite comme un grelot, m'étrille comme l'idiot du village, me lance sur la route, me jette au slip des coquines, remplit mon verre au Café Romand, me sert et me ressert des pieds de porc et, sous les traits maternels de Madame Betty, rapporte une tournée de kirsch-maison à foutre par terre un hussard.

— Allumez le bûcher ! Clamez le jugement !

— Aiguisez ma plume et ma vue. J'ai le goût des livres composites, des récits vrais, du désordre qui rassemble les souvenirs et les élégies, le lavage de linge sale et l'eau céleste. Le diable souffle dessus, c'est bien possible, mais saint Thomas d'Aquin le pourfendeur de Platon en Occident, et le Père Pierre-Marie Emonet, dominicain, professeur de philosophie au Collège Saint-Michel et moine au couvent Saint-Hyacinthe, soufflent aussi comme l'âne et le bœuf sur ma prose.

Quand une syntaxe est houspillée entre Dieu et diable, qu'elle accueille au moins les cadeaux des gens à tiare et des gens à couronne, et ceux des bergers et des camionneurs dans le fond de l'autel. J'ai rendu visite au Père dans sa cellule, il est heureux dans le regard du Saint, il l'était même si visiblement, dans les années 50, quand j'allais le voir, que j'avais songé à me convertir pour essayer de connaître moi aussi un peu de cette angélique lumière. Et là, dans cette cellule, la vie et la mort étaient claires, et le mystère du rachat, et la route après la mort et la souffrance et le désir avaient un sens rayonnant et nécessaire. J'ai failli tout plaquer et me faire prêtre pour ressembler au saint qui m'asseyait devant sa petite table.

J'ai été humble, j'ai su avant vous que c'était exclu, tout au plus j'ai osé parler de ma conversion au catholicisme. Mais le Père me connaissait : je n'ai pas changé. J'ai retrouvé la cannibalerie vaudoise et je suis devenu cannibale. Un chef cannibale affamé. Je faisais claquer mes mâchoires et les agapes se succédaient. Il était loin le bon Père aux gestes ouverts, elle était loin la cellule où retentissaient la rumeur des hommes et la voix des anges, et disparus aussi les lézards du concierge dans les laitues du réfectoire et les offices salués de cloches hautes, et le murmure ininterrompu des confessionnaux, les cierges allumés jour et nuit dans la basilique, les ors sacrés de Canisius, les processions, les jeûnes. J'avais retrouvé la solitude infernale des calvinistes. La méfiance. Le doute de soi. Le regard des autres vrillé en moi, l'œil accusateur du conseiller de paroisse rongé d'envie, la bobine fouineuse des pasteurs progressistes, la lippe amère des justiciers du

Synode, la sournoiserie de catéchumènes pris en faute de mes camarades de faculté. À Fribourg on pardonnait et on chantait, on célébrait la Gloire, on aimait tendrement et doucement. Chez moi on s'accablait de remords, on mentait, on se tordait de désir derrière sa façade, on dénonçait, on se suicidait.

Toute la racaille bien née et bien pensante de mon Canton jouait une comédie de décence qui s'effondre aujourd'hui dans la drogue, Eros triste, le mépris, le refus par des gamines et des gamins de ces beaux messieurs et de ces belles dames. Vous avez voulu juger, mes bons sires, vous avez contraint mon propre père à se tirer une balle dans le crâne, vous avez noyé Crisinel, vous avez jeté vos désespérés par dizaines sous le pont Bessières et condamné les autres, les fatigués, les désarmés, les vaincus de vos sales guerres, à vous fuir dans l'alcool, la folie ou l'internement administratif. Eh bien dansez maintenant. Vos mouflets se soulent au L.S.D., le fils du Juge donne des sauteriers au hachisch, la fille de la conseillère de paroisse voyage à l'éther, à chaque poste de douane on alpague une brochette de fils à papa à la peau plus seringuée et plus piquée que dé à coudre, ces jeunes messieurs trafiquent dans le passeport et le bijou. Ohé les réformateurs et les inquisiteurs, les justiciers du consistoire, les tristes pharisiens lémaniques boursoufflés de principes, les sadducéens grotesques, les maniaques du rapport au Conseil d'Etat, les divers ecclésiastes à fesser, un après-midi d'été sur le port d'Ouchy, devant un régiment de belles filles faisant l'amour avec leurs fils, ohé tous les braillards des commissions disciplinaires et des prétoires. Ohé ! Je ne sais si nous vivons dans Sodome ou dans Jéricho, mais je vois que vos murs ne sont plus très fermes et que vous pourrissez de l'intérieur comme des gangrenés. Excellente issue, et morale, et la fable est achevée. Qui sera le notaire de ce nouveau testament ? Je rigole et j'aiguise ma plume, vous le savez, et je fixe des petits billets roses au cou des pigeons voyageurs. J'imagine un déluge, une arche, un Noé que je ne serai pas, encore que mes entrechats du début valent bien ses cochonneries de la fin, et que je ne verrais pas pourquoi Dieu me punirait d'avoir commencé par où son seul ami a dû finir. Vous voyez ce cochon de Noé vautré à l'avenue de Rumine et ronflant ? Fermons la porte. Hier, 16 novembre, j'ai vu un bouleau au tronc blanc dont les feuilles étincelaient sur le bleu glacé, il était dix heures du matin sur le pont Bessières, une neige fine s'était mise à tomber et

l'arbre pur, l'arbre d'or au tronc de lait brûlait dans le froid comme une chevelure inoubliable. Le monde, quelle beauté ! J'ai bu du café, j'ai regardé, je me suis malheureusement souvenu de Hans Taugenichts... Décidément je ne fais rien. Je gratte mon crinclin et je vogue. Immobile ou presque sous le Jura où la neige va poser des plaques de trois mètres. Vite ! Des lèvres chaudes ! Je n'inaugurerai pas ma cellule cet hiver.

Quelques mois avant sa mort, Flaubert pleure d'humiliation en apprenant que ses amis ont essayé de lui faire donner le poste de conservateur à la Mazarine. Il est ruiné, il est au désespoir de s'imaginer accomplissant *Bouvard et Pécuchet* dans la médiocrité et la gêne. Du Camp est académicien, on l'a brouillé avec Laporte, Bouilhet est mort depuis longtemps : Flaubert est seul, il déteste le siècle avec plus de rage que Saint Polycarpe, son maître d'invective, le patron obstiné des vomisseurs de tout suffrage universel. Haines, colères. Il éclate le huit mai, entre onze heures et midi. La bêtise exulte.

Treize ans plus tard, un mois de janvier ensoleillé, Maupassant aboie à quatre pattes et lèche les murs de sa cellule. Il claque le six juillet. Sur une petite chaise de paille, la répugnante camisole de force et les pots d'eau glacée du supplice narguent les premiers amis accourus à l'enfer.

Combien d'heures aurai-je rêvé sur ces deux solitudes ? Saint Antoine et le martyr de l'éther ont traversé le désert après l'empoigne. Et moi, serai-je seul après le chahut ? J'ai commencé par la solitude, j'ai vécu des années dans la détestation du bruit et du monde. Gardons l'humour. Mais c'est vrai, j'ai écrit mes premiers poèmes sur des arbres, sur des morts. Je m'intéressais à la pluie, à l'île nue. J'ai tripoté le clavier de Rousseau et de Schubert. Vadrouilleur solitaire, cueilleur de simples, paysagiste, dormeur du val sans trou rouge, puis le goût des romans m'est venu, avec lui les figures, la foule. Saint Antoine se jette dans la bousculade, les figures lui sautent contre ! Croissez et multipliez ! Trognes et lampions ! J'ai obéi au spectacle de la gesticulation et du scandale. J'étais fait pour ça. La violence, la curiosité, tous les appétits m'y vouaient. Les arbres sont demeurés, et surtout les morts qui ont commencé une terrible sarabande au cou des vifs et des vives, mais je me suis rué dans la mêlée avec la volupté du cogneur entrant dans le tas et jouissant. Avec le goût du mercenaire taillant dans le nerf. Beau ballet de chair succulente et d'os sonore ! Le ballet des squelettes et des bedaines.

Je vois aussi les vers, le jus, l'eau des morts, l'épouvantable chimie, l'os qui apparaît sous la pourriture et les rotules qu'on ressort intactes du petit tas de cendre au four public. Et quelques étrangetés de même farine. Vite la saignée, que le cœur ne saute pas avant vingt ans ! Vite le régime lait-fruits-fro-mage, les douze heures de sommeil, la cure à Vichy, le basket, le pain sans sel, la gelée d'algues et l'épicerie des diabétiques ! Pouah. Pouah. Pouah. Crevons, mais dans le lard et la mayonnaise. Notez que je déteste la mayonnaise mais crever pour crever ! autant se gaver et se poulécher de choses puissantes : les œufs énervants, la crème paralysante, les sauces épaississantes et crétinisantes, les riches viandes stupéfiantes et appesantissantes, les vins écraseurs de mémoire et enchaîneurs de volonté, les sucreries débilitantes, les liqueurs assoupissantes et les grosses crèmes payées de l'infarctus. Eclatons ! Dynamitons nos petits cœurs ! Durcissons nos artères et faisons sauter nos ventricules ! Que ça cogne, tonnerre, que ça secoue, que ça tapote, que ça se bouscule dans nos jeunes poitrines et qu'à la fin le canon emporte la carcasse ! On défonce ! On arrache ! J'aime mieux cette chute que l'ascétisme au pain grillé et à la tranche de citron pas mûr. Il faut rétablir les gros repas de trente-six plats, la bedaine hardie, les hanches pleines, l'agrément des rondeurs et des bourrelets. Il faut réhabiliter les grosses joues et les moustaches fleuries, et la pesante démarche des fiers bâfreurs des temps sérieux. Alexandre Dumas contre Amiel. Léon Daudet contre Jean-Pierre Faye. Bouffons ! Arrosons ! Ce temps de maigrichons raisonneurs nous fait chier. Vite, du civet, de la friture, du sang et de la belle graisse généreuse ! On en a assez de la maigreur sous toutes ses espèces, des conardes filiformes, des nichons plats, des côtes saillantes, des cuisses en os de seiche et des culs de garçonnets rachitiques. On en a assez des magazines diffuseurs de régimes amaigrissants, de méthodes de gymnastique, de pamplemousse à jeun et de graines de tournesol pilées. Nous ne voulons pas dégraisser nos fromages, nous. Nous ne voulons pas subsister au yaourt et à l'eau minérale. On en a marre des femmes-mannequins, des femmes-épures, des squelettes cliquetants de *Vogue*. On veut de la chair. On veut des formes. Des plis, des tas, des nichoirs, des vallons, des creux, de la suave pâte chaude et bien arrosée où nous repaître et nous connaître.

Donc foin des diètes et des régimes, des retraites, des prudences et des analyses de sang. Croquons, engraissons, allumons-nous de breuvages

riches. Notre écriture nous suivra. Vive les voraces ! Rabelais, Cyrano de Bergerac, Laugier de Porchères, Saint-Amant, Scarron, Restif, Balzac, Dumas, Flaubert, Maupassant, le terrible Huysmans, Léon-le-Gros, Audiberti. Mais pour Sollers, adieu rôti. Adieu rôti, il reste les brouillons des cuistres, les péroraïsons des ouistitis péremptoires de la rue Jacob.

Je choisis l'abondance et la surcharge contre la mort. L'empoigne avant la fosse. Le mystère est là. Qu'est-ce qui me fait choisir cette lutte baroque plutôt que l'ascèse, la ligne, la règle ? Est-ce un profond instinct de fibre, comme le cochon est poussé à fouiller le sol, à se vautrer, à s'épaissir superbement de la boue éventrée et retassée ? L'attirance mystérieuse de l'empoigne conduit ma vie : c'est comme une foi. Terreur et bonheur.

Les écrivains de mon pays sont morts ou se consomment des années dans l'effrayante solitude. Crisinel affolé de remords et enfermé dans ses prisons. Matthey furieux de pédérastie et de domination cloîtrée. Crisinel, encore lui, voguant de cuite en asile et se noyant. Giaucque à son tour se noyant. Schlunegger se jetant d'un pont. Georges Nicole fixant la corde à la branche. Des damnés. Des rejetés. Des fuyards. Ou des ermites, des mystiques : Saint Gustave Roud patron des jeunes poètes psalmodiant ses hymnes dans la ferme des pommiers sous les étoiles, Saint Philippe Jaccottet aux yeux gris, évêque de Grignan, Saint Maurice Chappaz prieur de Kaboul et confesseur des léproseries du Haut-Rhône, Saint Yves Velan pourfendeur d'hérésiarques, martyr de l'Etat de Vaud en 1951. Je n'oublierai ni Saint Voisard martyr de Berne, ni le frère lai Jean Cuttat canonisé par le pape Bertil 1^{er} en 1969, ni Sainte Alice Rivaz martyre de la domination masculine, patronne des femmes de lettres opprimées, ni Saint Haldas martyr de Rencontre, ni Sainte Corinna martyre, ramasseuse de bois mort et cueilleuse de baies, ni Saint Jean-Pierre Monnier prévôt de Colombier et protecteur des pasteurs solitaires, ni Sainte Anne-Lise Grobéty martyrisée par les Wisigoths supérieurement éclairés de la *Tribune de Lausanne*, ni Sainte Grisélidis, abbesse à l'œil de marcassite, nonce apostolique à Genève, martyre à Munich et représentante personnelle de Sa Sainteté Bertil auprès de François Nourissier, ni le grand Saint Nicolas Bouvier, dit l'Explorateur, dit l'Enlumineur de timbres-poste, dit le Japonais, canonisé à Ceylan en 1963 et représenté dans tout l'Orient porteur d'énormes lunettes d'écaille de tortue du Pacifique, ni

Saint Georges Borgeaud le plus saint de tous puisqu'il subit le martyr de ses amis chaque nouveau jour, le patron des prometteurs, le protecteur des chats littéraires qui ont échappé à Léautaud, l'intercesseur des écrivains grammairiens qui n'ont pas passé le filtre de Chapelan, – une tête d'ecclésiastique romain, la foi inquiète et prolix, il cache un chapeau de cardinal derrière son trousseau dans l'armoire de sa chambre à coucher. Oh la belle hagiographie vaudoise et romande ! Les fers et les bûchers ont décimé les armées des purs ? Détournez-vous de la maigreur. Maintenant ce qu'il faut à tous ces saints, c'est l'ampleur et l'abondance, pour les sortir du consistoire. Le pauvre Damien a été désossé pour avoir tiré un coup de canif à Louis XV ? Le chevalier de la Barre a été décapité pour avoir gogueluché Dieu ? J'aime ces fous. Ils sont fous parce qu'ils ont tout juste dépassé la limite, un petit saut dans l'excessif ou l'inimaginable. Et Ravallac, et Chappaz en Valais, et moi pour mon *Portrait*, et Bertil pour nous publier et pour nous défendre ? Mais moi ce que je déteste c'est la solitude et l'indigence. J'ai trop souffert de la faim et du désert pour ne pas me ruer dans la glorieuse multitude des nourritures et des figures. Le style des tendus, des fils de fer, des maigrelets, la triste mine des pédants, les singeries des intellectuels à principes et à pétitions, les clercs à peau de cochenille et les grisâtres du nanisme gauchisant ont conspiré contre la littérature, contre la vie ! Ils égrènent le chapelet des agonisants ! Les vrais saints de Suisse romande tiennent le coup comme des abbayes à douces voûtes, comme des chapelles de pierre solaire contre les tubulures et le béton. Un jour, ça éclate. Il y a du bulldozer dans ces ruches, dans ces basiliques de molasse et ces saintetés entre verger et trois décis. Les saints sans diplôme crachent dans leur main et tirent leur plume de leur poche. Alors allez-y mes pères il y aura des grils, des crocs, des fouets et des couronnes d'épines mais nom de Dieu soufflez sur vos petites pages, nourrissez-les, gonflez-les, durcissez cette nouvelle panse et musclez-la, agrandissez vos lettres, forcez vos pleins en cuisses de gaupe et affinez vos déliés comme des cheveux d'ange de seize ans, confortez, fortifiez, ajoutez, surchargez et peinturlurez et rajoutez encore de l'odeur et de la couleur et du saignant et du pleurant mais donnez-nous des agapes qui tiennent à l'estomac, que diable. On a assez crevé de faim. Ayez du poids. Le désert viendra ? On pourra quand même au trou commun ? Oui et oui. Mais ayez du poids. Il en restera quelque chose. Croissez et

multipliez ! Faites un peuple de vos cinq poissons ! On n'écrit pas de bouquin sans casser des œufs. Ça cogne et rogne, ça charogne, l'ivrogne besogne ses vergognes, ça grogne de Payerne à Rarogne. Et les grands saints du Moyen Âge, nos homologues en bure trouée et en cotte, vous croyez qu'ils ménageaient biquette et chouquette ? Ils empoignaient leur bâton et ils besognaient. Ils taillaient dans la sottise, ils cassaient du cuistre, ils faisaient taire les maigres et les tièdes. J'ai été chassé du Jardin, c'est entendu, ce n'est pas une raison pour jouer les détachés. Le style c'est l'homme ? Oui mon Buffon. Alors empiffrons-nous, forçons, quand sonnera la fanfare du Jugement dernier j'apporterai mon petit livre au tribunal et le Président s'épanouira. – Viens mon cher Jacques ! me dira-t-il. Assieds-toi. Tu as réjoui mon oreille. Le style de l'insensé reste pauvre mais l'écriture du sage se tord de joie sous les narines de Yaveh. Assieds-toi. Regarde cette cour ! Tu ne t'es pas économisé, et le généreux est pareil au chaudron qui siffle sur les flammes du campement : il gave les guerriers, et le prêtre lui-même trempe sa cuillère dans le brouet.

DIEU, LA MORT

Je n'aime pas parler de Dieu. C'est mon éducation protestante. Dieu, on n'en parlait pas chez nous, sauf dans la prière du soir, et l'habitude s'est vite perdue dans la distraction et le malaise. « Tu n'auras pas d'autres dieux devant ma face. Tu ne te feras pas d'image taillée. » Je ne me suis jamais représenté Dieu. J'ai connu Dieu dans le pire. Curieuse rencontre. C'est au moment où j'ai touché au plus grand désespoir, au dégoût, à la vertigineuse horreur de moi-même et du monde que l'absolu s'est tout à coup révélé éblouissant et stupéfiant, j'ai été soulevé violemment vers cette blancheur, oui une violence m'a traversé et fait trembler, j'ai été secoué, terrifié, fasciné, l'éclair a zébré mon cerveau et mon crâne.

Dieu dans le pire.

J'avais passé l'après-midi dans le lit d'une institutrice blonde et dorée. On était harassés à vomir, la veille j'avais bu, elle avait bu, une fois de plus on s'était ivrognés comme des cochons dans ce Café Romand du diable, et des heures – ces heures lourdes de l'après-midi d'été où l'on transpire, où l'on s'effare de la sale blancheur derrière les stores – on avait fait l'amour, on s'était mordus, battus et déchirés jusqu'aux nausées. La nuit venait, avec elle la fraîcheur oubliée. Soudain Isabelle :

— J'ai besoin de pisser.

Je déteste qu'une femme dise pisser. Un gaillard pisse. Un camionneur. Un douanier. Mais une femme ! Pisser fait voir aussitôt l'exquise assise ou s'accroupissant pour darder son bruyant jet. Image qui me gêne, qui me blesse. Faire pipi est bêtement infantin. Uriner, c'est la cuistrerie ou la clinique. Une femme pisse ? La douce pisse et repisse ? Comme une vache, Monseigneur, mais une vache n'est pas vulgaire. Un scandale de plus. Un horrible viol de ma fine femelle à l'âme éternelle. Elle avait donc besoin de pisser.

— Mais j'ai la flemme. Les toilettes sont trop loin.

(Il fallait aller sur l'étage.)

— Ah j'ai besoin...

D'une voix brève :

— Branle-moi.

Je posai ma main gauche sur les poils et j'appuyai le médius entre les lèvres. Elle était humide et brûlante. La petite musique commença dans sa gorge.

— Jacques, Jacques, plus vite ! Ça devenait rauque. Puis elle se tendit, je pressai plus fort, je sentais les cuisses ouvertes durcir et frémir, tout le sexe coulait d'huile laiteuse et odorante. — Ah je jouis, reste, je jouis ! Elle se cassa et s'écrasa un oreiller sur le visage. Puis : — Tu me permets de pisser dans le lavabo ? Elle rit. L'idée l'amuse. Elle se hisse sur la cuvette blanche, elle s'assied, un long jet jaillit et frappe l'émail avec force. Aussitôt Isabelle saisit le verre à dent l'appuie entre ses jambes et le remplit à ras bord. Elle s'essuie, elle lève le verre devant la petite ampoule de sa lampe de chevet : — C'est chaud, crie-t-elle, touche ce verre, c'est chaud, c'est moi qui suis là-dedans, ah c'est chaud ! Et sèchement :

— Prends le verre.

Je le prends.

— Tu sens ma chaleur ?

Je la sens, je regarde le beau verre plein, l'écume le couronne de petites bulles qui éclatent.

— Lève le verre.

Je le lève.

— Bois.

— Quoi ?

— Bois je te dis. Bois une gorgée.

Elle ordonne, elle supplie. J'approche le verre encore chaud de ma bouche. Je touche l'écume de mes lèvres. C'est tiède, amer. Tout à coup j'avale une gorgée qui me remplit la bouche et l'œsophage d'une horrible amertume. Je tremble d'étonnement et de dégoût. Elle triomphe. Ses yeux brillent, mon estomac brûle et durcit, j'ai les larmes aux yeux, je vais au lavabo et je dégueule. J'avale de l'eau froide, je me recouche contre Isabelle en grelottant. Merde, la fatigue me submerge, je m'accroche au flanc pur de cette femme, je vais céder, je vais mourir de tristesse, de faiblesse, tout à coup c'est l'éblouissement : DIEU. Je vois l'absolue foudre, je suis

totalément apaisé et fasciné par la violente blancheur du gouffre dans mon regard et dans mon corps. Dieu a surgi. Je cède. Je subis et je m'exalte. Dieu, ou l'absolu, ou l'éclair, la totalité de la vie et de la mort, l'extrême, l'inimaginable. L'épuisement et la haine de moi-même m'ont jeté dans le précipice : au fond – au-dessus de moi, comme une voûte sous mes paupières et sous mon crâne, il y a cet inconnu fulgurant. J'invente un mystère ? *C'est* un mystère. Au moment de boire cette urine, l'effroi et le dégoût m'ont soulevé, mais l'excès d'horreur m'a précipité dans l'absolu. Comme les suppliciés qui sourient à la lame ou au fouet, j'ai été saisi par une espèce de miracle : dans la pire solitude, dans la débauche, dans l'équivoque monotone, dans l'effroyable rigueur de l'ennui j'ai aperçu et regardé la neige fatale, le feu blanc cerné de violence solaire.

Un soir il y a dix ans, j'étais ivre, j'avais tellement bu que j'étais à demi paralysé par l'alcool, j'ai parié, j'ai repris la moto, je l'ai mise à 80 à l'heure et j'ai plongé dans le lac, après l'affreuse rampe, depuis le débarcadère de Saint-Sulpice. Je grelottais, je vomissais de froid et d'horreur. J'ai vu jusqu'au matin l'abîme ouvert et le lait en folie de l'origine.

Vacillant de tristesse et de honte, après sa mort, j'ai jeté l'anneau de mariage de mon père dans une bouche d'égout. Ainsi finissait ce gage de fiançailles : ma mère le lui avait donné plus de vingt-cinq ans auparavant et je le faisais disparaître dans la merde. Je hoquetais en me relevant. La lave lumineuse fut dans mon regard tout le temps que je régurgitais.

À Fribourg, dans le corridor du couvent qui m'avait pris en demi-pension, j'eus l'occasion, un matin de gueule de bois et de fatigue furieuse, de bousculer un grand personnage de l'Eglise qui descendait au réfectoire. Je portais un bol d'eau chaude sur un plateau de bois : je lançai le plateau dans le ventre de Monseigneur, je le cognai durement en l'aspergeant de liquide brûlant, nous tombâmes emmêlés, il criait d'étonnement, on nous releva nous excusant et nous frottant les côtes. Je riais de plaisir et de satisfaction vaniteuse. Puis, dans le silence de ma chambre, je me masturbai longuement. Quelques secondes après m'être nettoyé je fus saisi par l'explosion phosphorescente : dans mon crâne s'ouvrait le gouffre, jusqu'au fond du ciel lumineux j'apercevais les flammes blanches et le dôme sans fond de l'absolu.

Ainsi dans chaque agonie. Dans l'abomination et la souillure. Et sans remords. Sans tristesse. Comme l'exaltation totale de mon être suspendu à

l'orage. Comme une ascèse – mais la vraie, celle qui lance le sujet dans la fibre – celle de la cuite souveraine, haine et terreur, et je vois Dieu, je comprends, j'aime, je cède.

Pauvre Pascal avec ses éblouissements et sa nuit de feu. Ah moi aussi je vais coudre dans ma doublure mon mémorial en souvenir de mes brûlures et de mes sauts :

Joie, Joie, Joie, pleurs de joie.

Je m'en suis séparé.

Dereliquerunt me fontem aquae vivae.

Mon Dieu, me quitterez-vous ?

Que je n'en sois pas séparé éternellement.

J'imagine la tête du teinturier en trouvant ces sottises dans mon veston. Ces incongruités ne se font plus. Je ne crois pas et je crois. J'ai été ébloui parce que j'ai appris le Dieu de colère dans mon enfance ? Je suis un protestant surexcité ? Oui, non. Je ne songe ni au salut ni au pardon. Dieu punisseur, Dieu extatique, Dieu violent comme un fer dans la chair brûlée et le regard exaspéré, ce sont les seuls que je connaisse et que j'admire. Qui veut fonder la secte des terrifiés et des fuyards ? Ma petite doublure en témoignera : on m'eût fait pasteur pour cette église. « Tu n'auras point d'autres dieux devant ma face. Tu ne feras point d'image taillée, ni aucune représentation des choses qui sont en haut dans le ciel, ici-bas sur la terre, ou dans les eaux au-dessous de la terre. » J'aurai combattu à ma manière pour ce programme anti créateur. « Car je suis l'Eternel ton Dieu, un Dieu jaloux... » Et voyez, le mystère s'épaissit, parce qu'à peine j'ai écouté résonner ces paroles abruptes dans ma mémoire, je crois à nouveau, je m'abandonne, j'entre dans la sainteté et l'adoration. Je vois qu'il y aurait aussi le Dieu de douceur, le Dieu de bois cironné des autels de l'origine. Je vois le Dieu des chemins, le naïf posé comme un bouquet d'églantines à la croisée où s'engouffre le vent, le Dieu sous le toit chaud, le Dieu du tendre cœur, le Dieu du Fils. Je vois qu'il faudrait renoncer, me séparer, trancher dans ma fibre, fuir. Ce même Dieu veut ma blessure et ma mort. Je perds l'absolu, je le retrouve ; je m'épuise dans la honte et le regret de ma force, je retrouve terre et ciel dans la mémoire de la mort. Souviens-toi de

mourir. Souviens-toi de mourir puisque Dieu existe et qu'il a voulu ton malheur. Souviens-toi de la pourriture et de l'éternité ! Le Dieu jaloux clame et ricane dans ses nuages. La créature se tord au ras du sol. Ah tu te révoltes ? Tu cries ta haine de ce destin de cloporte ? Ferme ta gueule et prépare-toi. Obéis ! Boucle ta valise ! Sois prêt, que la mort ne te trouve pas désarmé. Mais oui je suis prêt, je pense à la mort, je me souviens d'elle depuis que j'ai une tête pour souffrir. Mors certa, hora incerta. Qu'est-ce qu'on a pu nous casser les pieds avec cette sagesse de bibliothécaire ! Le scandale, c'est la mort. L'heure, le jour, le lieu, la manière, on s'en fout et contrefout. Alors que le souvenir de la mort aiguise l'instant et me porte à une puissante conscience de mon être. Une certitude : partout où je regarde, je vois la mort. C'est une exaspération de chaque instant. Les génies ont montré le grouillement des créatures infernales et la tyrannie de la faux. Je vois peu d'œuvres qui m'ont frappé autant que le ballet funèbre des peintres et des graveurs du seizième siècle, parmi elles la danse de Holbein et ses gravures fantastiques. Je me suis souvent répété l'ordre à Moïse sur l'image taillée et la représentation. D'accord pour Dieu, puisque de toute façon je suis censé voir son image dans la figure provisoire de mes semblables. Mais la mort ! Je vais au café : une assemblée de squelettes bruyants avale des apéritifs aux petites tables. Je marche dans la rue ? Des fantômes, des écorchés, des scarifiés musent et gambadent aux étalages. Je regarde les filles ? La pourriture gagne sous le fard. Maquillage ! Nylon ! Fourrure ! L'os perce, les humeurs sourdent, la bave de l'agonie salit les lèvres souples, l'œil se vide, le nez s'appointit et se fige. Ma gourmandise s'explique : je vis dans un immense ossuaire, à tout instant j'ai besoin de retrouver la chair chaude, la chair saine pour faire fuir les défroques claquetantes et les haillons terreux qui me sautent dessus. Je veux les seins palpitants, je veux le ventre lisse et chaud, je veux la salive et le souffle contre les charognes qui me poursuivent, contre la cloche des morts, contre les urnes, les faire-part, les oraisons, les A-Toi-la-Gloire, les cancers, l'autoroute, la cirrhose, l'hôpital, le tablier de caoutchouc, l'éther, les vers, la pluie dans la fosse, la dalle grotesque et les nécrologies papelardes. J'ai vu la faux suspendue aux patères du Café Romand, à midi et demi, quand les mandibules claquent et les ventres gargouillent de pieds de cochon et de Dézaley, des sommelières ahuries couraient comme des moines bénisseurs d'une table à l'autre et jetaient l'extrême onction à la

gueule baveuse des mourants, un bruit diabolique jaillissait des cuisines, le poison surchauffé des sauces fumait dans les plats cauchemardeux, les morts et les agonisants vidaient les hanaps de bière et le kirsch une dernière fois jetait le feu des vergers entre leurs épaules grinçantes. Miserere ! Miserere ! Mais la pitié n'est pas de cet enfer. Les sucres clapotaient dans les estomacs, les dents broyaient, le sang se chargeait de graisse et de sucre abominables, les vessies pressées se gonflaient, les intestins s'appesantissaient, et tous riaient, criaient, jouissaient et agonisaient dans le chahut des assiettes entrechoquées et des commandes braillées sous l'œil stupide et triste des moines à tabliers blancs qui bondissaient entre les tables en secouant leur soutien-gorge. Miserere ! Mais il n'y a pas de pitié pour les damnés. Prépare-toi imbécile, prépare-toi, la faux se balance à la patère, tout à l'heure une nouvelle charrette va rouler vers la porte noire. Allons, moine froufrouant aux cheveux pleins de friture, allons, donne-moi trois décis de Dézaley et prépare le litre de marc. Je veux partir lesté et chauffé. Dépêche-toi moine à la culotte pleine de mucus. Ah l'adorable slip des vivants. Nous descendrons dans le ravin et nous pourrions l'un contre l'autre et les corbeaux extirperont des lambeaux de choucroute de nos estomacs transpercés. Miserere ! J'ai le vertige, je titube, je déraile, l'épouvantable assemblée me soûle, je vais m'effondrer !

Le couteau siffle, la moisson tombe. Quelle danse alors ! Les morts sautillent parmi les tripes jetées au sol, les crèmes, les vinaigrettes, les têtes de veau, les saucissons, les champignons, les croûtes au fromage, les lourdes omelettes. Les morts s'étreignent, ils se saluent, ils s'embrassent à nouveau et Madame Betty les sépare à coups de balai. Loin les morts ! Ouste ! Au trou ! Allez, faites vos manières dans la bonne terre, ici une autre charretée va s'installer et se goberger. Ouste !

Je rêve sur l'injustice et sur l'horreur.

J'ai trente-six ans.

Plus de la moitié.

Et vous voudriez que je baisse tranquillement la tête sous mon chapeau ?

Cousez mon mémorial dans mon linceul : je crois dans la sainte horreur universelle de la mort. Je crois dans le pire destin au monde. J'ai la preuve, heure par heure, de l'injustice, de la misère, de la faiblesse de ma condition. Je crois dans la jalousie de Dieu, dans sa représentation

sanglante et crucifiée. Je crois que la femme que j'aime sera un immonde tas de boue dans trente ans. Je crois que mon crâne gluant suintera. C'est bien fait. Puisque je suis un salaud, une créature fantomatique entre deux hontes, un maudit de génération en génération. Mais je ris en larmes : je crois en la toute beauté du monde, et le tendre lait gonfle la poitrine de la morte si vivante que je chéris.

OceanofPDF.com

CHAPPAZ ET MOI

Chappaz, c'est l'autre.

Aucun écrivain ne me préoccupe davantage.

Pourquoi ?

Je m'expliquerai d'abord sur l'anecdote. Sur la mafia ! Depuis des années on dit Chappaz-Chessex, Chessex-Chappaz, la bande à Chappaz, la bande à Chessex, on nous associe pour nous louer et pour nous engueuler, on nous accuse d'étouffer les autres en les terrorisant, en les empêchant d'inventer, on nous clame : bucoliques ! provinciaux ! régionalistes ! On nous encense ensemble, on nous flanque à tous deux la volée de bois vert, on additionne nos ruses et nos vices, on catalogue nos turpitudes communes, on ricane de nos manies et de nos goûts, on flatte notre connivence, on suspecte notre amitié, on ricane de nos moustaches en nous accusant de nous copier et de nous caricaturer, on guette nos réactions à nos livres, on grossit nos reproches bienvenus, on infirme notre admiration, on nous invente de vilaines fugues chez de communs bailleurs de fonds, on colporte de lui à moi de curieux doutes, on lui rapporte malignement que je ne le lis plus, on fait brûler le torchon entre Veyras et la Cathédrale, on murmure que j'ai plagié le *Portrait des Valaisans*, on le déclare jaloux du *Portrait des Vaudois*, on surveille nos tirages respectifs pour comparer et opposer nos droits d'auteur, on travestit nos romantismes en coquetteries et roublardises, on se moque de ses voyages pour mieux blâmer mon immobilité, les fureteurs cherchent des preuves de nos silences, les gratteurs enquêtent sur la fréquence de nos lettres et soudoient des fonctionnaires fédéraux heureusement irréprochables en leur suggérant de les ouvrir et de les faire photocopier au passage, des commissionnaires nous apportent des cadeaux surprises truffés par nos détracteurs de méchancetés et d'objets sales, on nous accuse de nous souler de concert, de nous précipiter bras-dessus bras-dessous chez les poétesses,

de tituber sur les trottoirs des petites rues, de laisser payer les additions à nos cadets, de jouer à qui portera les plus vieux habits, de raccommoder nous-mêmes nos chaussettes, de cabosser nos chapeaux comme des taupiers, de piller le pauvre Ramuz, de faire des croche-pieds à Philippe Jaccottet, de comploter à l'étouffement de la littérature romande contre le conclave de Gilbert Guisan, de boudier Paris et d'y lancer nos gardes prétoriennes, de coucher le poil à Nourissier, de mépriser les femmes, d'en abuser, de mentir, de nous dissimuler, de rivaliser de ruse et de sournoiserie, de jouer à catholique-je-me-convertis-protestant-c'est-mon-néant, de courir après les cinéastes, d'entretenir une table de journalistes assoiffés, de monter en épingle Saint-Maurice et Fribourg, de cultiver des amitiés particulières dans le clergé, d'affamer nos compagnes, de condamner nos familles à la diète, de faire coucher nos éditeurs sur la paille, de pratiquer le mensonge systématique, de savoir amasser, de faire des tas, d'en jouir avec insolence.

On oublie de dire que nous avons le sens du réel et de l'imaginaire.

On oublie de signaler notre fécondité. Ce n'est pas très fréquent, la fécondité, en Suisse romande. Autour de Ramuz, derrière lui, que de minceurs, de finesses, de petits arbres choyés par de petits pépiniéristes inspirés ! La hardiesse choque ici comme une faute de goût et la fertilité irrite. Or nous sommes hardis et fertiles, Chappaz et moi. Nous aussi nous savons faire fin, et élégant, mais nous avons aussi le besoin du lourd et de l'épais, le besoin du sang et des humeurs. Nos livres sont des horlogeries et des foires d'empoigne. Précision fine et chahut. Ça nous lie, ce pouvoir. À distance nous nous flairons, de près nous nous reconnaissons. Bertil nous renseigne, messenger, médiateur, voilà ce que fait Maurice, voilà Jacques, nous saisissons nos plumes en pensant l'un à l'autre et nous marchons.

On oublie notre travail. Nous sommes des paresseux constructeurs, des rêveurs forcenés capables de dresser les machines de guerre.

On oublie que nous nous aimons. Je suis plus fort de savoir Chappaz fertile, j'aime sa stature et sa figure. Ah regardez-le sous son chapeau de vagabond des collines : ses yeux, ses beaux yeux de jais dans les petites rides, la moustache inégale, la lèvre gourmande, l'air de subtilité extrême et de douceur sur le visage comme une pruine, comme une grâce, comme la sainteté de la prière sur le visage du prêtre après l'office ou la saison spirituelle sur les traits du berger ou du pèlerin, voyez cette figure

d'homme : la plus belle que je connaisse. Ulysse, le Valais, l'Orient. La parole et la contemplation. L'invention et le rêve. La voix lente, haute et un peu sourde, l'accent doux, quelque chose de l'eau fraîche dans la gourde, cet accent, de la cloche liquide dans la bouteille ou la cruche portée de col en sommet sous les constellations, redescendu au village le pèlerin pose la gourde sur le bord de la fontaine et lave ses bras au jet du glacier.

L'intelligence lumineuse de ce visage. L'œil brillant de curiosité, parfois de malice, de drôlerie. La ruse, la ruse oui mais *naïve*, comme une autre pureté d'animal dans cet extraordinaire regard doux et brillant, la ruse comme une espèce d'orgueil, de fibre, de race, comme l'aile du coq de bruyère, comme les moustaches du chat dans le souterrain ou l'œil du lynx perçant la nuit, comme le flair du gibier et la patience du furet et la sève des verdure allègres. Trop d'images de la nature ? Chappaz est pur. Il est capable de s'enivrer comme un saint de parfums de forêt, de l'odeur de l'eau, du vent des pics. Sa candeur est d'une merveilleuse force : c'est un sage qui titube sur la route, un ivrogne de Dieu et de tous les pollens du printemps. Il hume, il crie. Sa joie le soulève. Ici est sa ruse. La ruse, ta ruse, Maurice, et Dieu sait si on te l'a reprochée ! Si tes ennemis l'ont agrandie et roulée dans le goudron au bord du Rhône ! Nous sommes des terriens, il y a en toi et en moi la fibre des cultivateurs et des marchands de terre, des notaires de Martigny et des cloutiers de Vallorbe. Nous pesons et nous fonçons. Toi le Valaisan du Rhône et du Chapitre. Moi le Vaudois du lac et du Synode. Le catholique de Saint-Maurice et le protestant de Saint-Michel. Dans ta poitrine Thomas Platter, le cardinal Schinner, les curés fous, les biquettes noires aux seins vidés par quinze enfants. En moi la folie calviniste et les vertiges de la transgression. Deux poètes dépouillés et surchargés parce que la vie est dépouillée et surchargée. Il y a le chant pur de l'introit et la braillée de la foire, les cris dans les cafés, les huées du match Valais-Judée, de l'échauffourée Payerne-Rouen-Jérusalem-Stradford-sur-Avon. Deux simplets, deux illuminés branlant la tête et bavant sur le petit banc ensoleillé devant l'école. Deux gourmands flairant, humant, reniflant, respirant le verre et le giron. Deux sages promis au monastère sous les bambous. Deux doux mandarins. Deux très vieux et très jeunes Chinois déambulant dans un jardin, sous des cerisiers, et les oiseaux savants chantent du Liszt dans la blancheur. Deux mercenaires

lavant leurs sabres dans la source et graissant la lame noire au beurre de chèvre. Lui, la vigueur inaltérable. Moi l'infatigable violence. Lui le voyageur lointain et rêveur. Moi le sédentaire chassant la baleine blanche dans mon crâne.

Il m'a écrit de Laponie, du Mont-Ararat, de Téhéran, de Kaboul, de Katmandou. Je lui écris des villages et des bourgs où je passe : d'Arrissoules, de Rovray, de Denezzy, d'Echallens, de Vuarrens, de Pailly, de Prévonloup, de Payerne, je lui envoie des cartes postales jaunies et passées au soleil, on les trouve dans les minuscules épiceries à l'odeur de cigare et de cannelle, Maurice aime les fumiers, les jardins pleins de lupins et d'églandines, les grosses poules grises en jaquette de laine comme des grand-mères, les canaux sous les saules, je lui envoie mes cartes comme des petites mottes de terre poétique à travers la Lotharingie. À travers les forêts, les steppes, la Volga ? Jusqu'en Asie ? Chappaz est un Tibétain, un guide népalais, un bonze mendiant. Je lis ses prières, je vois le ciel éternel, je me sens frais comme un verger. Nos noms se ressemblent :

CHAPPAZ
CHESSEX

Symétrie des CH d'abord, chuintement prudent puisque l'attaque se fera en douce, en gourmandise, en jouissance ; symétrie des finales Z et X, lettres proches dont l'obscurité allonge le nom comme un mystère, comme un sous-entendu, comme une opacité éblouissante. Au centre des sept lettres au nombre sacré, les deux consonnes de poigne chez Chappaz, chez moi glissantes, serpentine, solaires. Les A, doubles aussi, qui répondent aux deux E, les A sombres et têtus dans l'aigu du sommet, les A sonores, dominateurs, les A de Chappaz qui assombrissent son nom comme des tentes de nomades et qui font les volontaires, triangles dressés, comme le Sagittaire de son signe. Les S fuyant comme les Poissons du mien. Le A, toit aigu, pic valaisan neigeux et nuageux et un peu trop touristiquement adroit. Le E, les deux S, deux clartés comme des essieux tournoyant dans la roue solaire essuyant le solstice. Le CH, chat, chète des sorcières. Le E écoute, étourdit. Le A ausculte et abasourdit. La symétrie de nos deux noms a fortement contribué à nous réunir, dans notre esprit, et chez les lecteurs.

Comme nos passions, nos faims, nos refus. Car nous savons refuser, nous séparer. Nous savons nous isoler et regarder. Puis nous nous bousculons dans la cohue. Puis nous buvons et nous mangeons des fondues, Maurice fume, l'œil presque clos, la paupière plissée de plaisir, de sagacité, de bonheur. Chappaz est heureux. Il croit. Il médite avec gourmandise, il écoute cogner en lui les taureaux du Rhône, sa foi perle et luit comme une rosée, il l'écoute parler, il entre dans les petites églises, il tend les lèvres à l'hostie, il boit le vin de la communion. Je l'ai observé et jaloué à cet instant : Chappaz est heureux. C'est un homme pur, un fou de pureté et de confiance dans l'épouvantable monde technicien et socialiste. Moi je souffre de ce monde, je crache ma colère, je suis le soûlon bouleversé et hoquetant. Chappaz est l'ivrogne qui ferme presque les yeux, on voit son regard comme un trait brûlant dans les plis, les petites griffes des tempes, les rides sages et belles, sa tête s'est affinée, spiritualisée, ces dernières années, elle atteint sa forme la plus vraie, comme une pierre ancienne et solaire érodée par l'usage fidèle et qui trouve son poli le plus juste, comme l'objet rendu éternellement jeune par le vieillissement noble et pratique – tout le visage de Maurice diffuse une lumière extraordinairement sereine. Maurice est le fils d'un Dieu heureux. Je suis né de la colère et du remords.

Il fume encore, il attend le car, il a un sac en toile râpée sur le dos accroché à une seule épaule, il a enfoncé sur son crâne son chapeau cabossé de rôdeur ou de cafetier des cols, il est un peu ahuri, un pan de sa moustache se dresse drôlement, il regarde, il regarde, c'est l'œil d'enfant et de frère pèlerin qui frappe dans cette figure rayonnante, tout l'étonne et l'émerveille. Voilà le poète. Il renseigne, il rafraîchit le monde, il rend plus fort, il ouvre le cœur. J'ai besoin de lui comme d'un élixir, d'un culte, d'une épaule où m'appuyer et me mesurer. Dieu garde Maurice Chappaz. C'est la plus haute voix de la Suisse romande. Il parle au nom du Rhône et des villes, de la montagne et des barrages, des vallées, du marché, des vins, des nourritures, de la messe, de notre histoire et de notre amour de la vraie vie. Les cahiers bleus d'écolier dans sa serviette ! L'encre couleur de myrtille fait bruisser la forêt des monstres et des curés chercheurs de simples dans les petites pages. Voilà le messenger des express du fleuve, des télégrammes aux étables, des recommandés des téléphériques et des hôtels à la haute route des Loyolas couverts de fourrure.

Rien de provincial dans cet homme : la taille totale.

Rien de daté, d'étriqué. Un Suisse du Moyen Age, endurant, inventif, ardent, on le voit peindre des images pour les paroisses et graver la nature panique dans le cuivre. Un Marco Polo rapportant les fables du hachisch et la tendresse des hippies sous leurs tentes de yack frisé.

Je regarde constamment vers Chappaz. Quand j'écris, je pense à lui, à son œil sur ma page, je l'entends. Je veux savoir ce qu'il trouve dans mon livre. Je pense aussi à Bertil, à Velan. Qu'est-ce qu'ils vont dire ? C'est l'engueulade ou l'accolade ?

Etienne Delessert a fait le portrait de Chappaz sur la couverture du *Match Valais-Judée*, il a fait le mien pour celle des *Vaudois*. Nos figures réunies une fois de plus. Chappaz entre ses personnages bibliques, moi je tiens le pays dans mes griffes. Etienne nous connaît comme un confesseur. Je m'agrippe. Chappaz rit. Je possède, je bourrèle. Chappaz se dégage dans l'humour. Je crie. Chappaz s'exclame. Je tire ma lame. Chappaz s'amuse. Je me cabre, il se dédouble. Mais acculé je sais glisser, fuir par le trou de l'aiguille, me fondre. Maurice s'en tirerait en resquillant. Ah c'est le seul chrétien que je connaisse à pouvoir traverser toute la Suisse romande sans ticket de train et sans perdre la face, au contraire, il fixe le contrôleur dans les yeux, il rassemble sa dizaine de valises plus rapiécées que les mauvais cartons des Siciliens regagnant Catane. Quand un nouveau contrôleur apparaît plus sévère et plus gradé que le précédent, Maurice file aux toilettes, s'assied, fume un cigare, revient grave et goguenard, plante son regard une nouvelle fois dans l'œil soupçonneux mais vite rassuré du fonctionnaire fédéral à la casquette noire ornée des ailes de Mercure. Donc Maurice, le plus grand écrivain romand, resquille, tranquille, assis sur ses mallettes verdâtres et rafistolées, il change de train, ravi, aux anges, aussi content de son coup que du paysage, que de la petite gare où il chipe adroitement un croissant au buffet de 2^e classe, mais il a l'air si sage et si distrait que le garçon cesse de le surveiller et de recompter sa marchandise. Un mystique voyage. Maurice, pardonne-moi ! J'admire et je chante les armes ! Valaisan ! De Canton à Canton je célèbre ta drôlerie et ta poésie. Nous habitons les terres parentes et nous creusons dans la veine en riant.

J'ai peint mon image d'Epinal ? Je voudrais être un peintre populaire, un poète naïf qui hurlerait ses chants au marché, et le peintre aurait à décorer l'église de prophètes et de martyrs, le diable tout rouge ricanerait dans les

magnifiques flammes que j'aurais fait crépiter sur le décor, et le joli Christ se suspendrait au téton de Marie sur la paille en or bien tassée. Rustique ! Esthète de tire-pipes, émailleur de carrousels, collectionneur de cartes postales et de bouts-rimés de bonbons de noce ! C'était mon lot. Mais toi, Maurice, j'aime ta vie et tes chants et tes fabliaux. Rigole, vieux porteur de cierges, enfant de chœur, suffragant des paroisses de mélèze ! Je ne porte pas de chapeau mais je fais un grand salut du bras, ohé ! ohé Maurice ! et je pense à nos chansons, à nos cafés, à nos livres, Maurice, avec la nostalgie, comme une poignée de confettis dans la gueule, avec la joie comme une fanfare enfantine sur la place des platanes.

OceanofPDF.com

LETTRE SUR LES FAITS DU JOUR

Bertil Galland m'avait organisé des séances de signature dans le Canton et on voguait tous deux d'un bourg à l'autre comme des ruffians voyageurs de commerce ou des rémouleurs, des marchands de savonnets et de lames de rasoir, on arrivait gais et inquiets, un magasin nous attendait, une librairie, un bazar, ou une librairie-bazar-épicerie-droguerie dans le style néo-vaudois américanisant qui jette au centre des campagnes ces espèces de drugstores pleins de traînards à casquettes lorgnant la civilisation industrielle et les blouses abricot des vendeuses patinées à têtes de vamps de thrillers, on arrivait donc, on dressait notre banc de foire, bonjour, bonjour, on entassait nos livres, on fignolait nos belles piles carrées, on alignait nos photographies, les meilleures, celles où je n'ai pas l'air trop écrivain, celles du café par exemple avec Manuel complètement soûl ou celles où cligne Maurice Chappaz, on n'oubliait pas non plus la petite boîte à monnaie et les bulletins de souscription pour les autres livres, oui, c'est moi, bonjour, bonjour, Bertil tournait autour du banc et rabattait les hésitants sur mon stylo, des curieux s'approchaient comme des lézards prêts à fuir au premier mouvement, des crapauds chapeautés s'approchaient aussi et des trognes rouges et des minois et des fièvres et des regrets et des cancéreux et des fous, on avait dressé notre camp dans un magasin bourré de tapis, de moquettes, de rideaux, de tonnes de trousseaux, de porte-parapluies, de fauteuils en osier, de canapés maigrichons, de tables en plastique, de négresses en verre, toute la campagne circulait dans les allées bordées de miroirs sous les lampadaires, les lustres, les globes de cuisine, les aquariums allumés, les monceaux de tubes dentifrices et les parois scintillantes de bouteilles d'eau de Cologne, c'est ça qui était bien, vous comprenez, cette foule, ces horreurs domestiques et uniformes, c'était l'empoigne, c'était la guerre et le plaisir et la douceur de nous coller à ces gens et à ces comptoirs ! Je déteste les

milieux littéraires et les salamalecs des écrivains. Quelle emmerdée, un cocktail ! Mais là ça sentait, ça grouillait, ça coulait dans les slips et dans les ventres, je signalais coincé au beau milieu des digestions et des grossesses, les boyaux pesaient, les vessies se gonflaient sous les manteaux, les aspirines agressaient les grippes, les amphétamines travaillaient des angoisses, les règles rougissaient le nylon des jeunes filles, les odeurs du repas de midi se détachaient lentement des pullovers et moi, baigné, pressé, ballotté par cette marée, moi transpirant et jouissant de l'instant avec puissance, je signalais, je signalais encore et j'étais effaré d'être l'écrivain dans cette prodigieuse cohue. L'écrivain ! Ils venaient regarder, ils se dressaient sur la pointe des pieds au dernier rang, bonjour, bonjour, ils se faufilaient, ils m'atteignaient, je voyais leur hésitation et leur méfiance, ils parvenaient maintenant à la table, ils touchaient le livre :

— C'est combien ? Ils le feuilletaient, ils le soupesaient, ils le pressaient, le faisaient passer d'une main dans l'autre, ah il est lourd, il est bon lourd (vous voyez qu'il ne faut plus faire de petits livres, les gros retiennent, ils donnent confiance, ils imposent l'idée du travail accompli et rassurent l'acheteur prudent), oui je le prends mais vous m'écrirez quelque chose ? J'écrivais. Je me donnais de la peine. Je ne voulais rien bâcler ni brusquer ni empêcher, il fallait que j'écrive lentement des dédicaces cossues et joliment disposées en plusieurs lignes avec des petits traits, des étoiles, des majuscules dessinées, j'avais le temps, ces gens m'attendaient. Je souhaitais être dévoré lentement. Je traçais donc mes pleins et mes déliés avec bonheur, mon encre bleue me plaisait sur ce vergé clair, et plus encore la souplesse de mon bec, et l'or discret, et la tige bleue elle aussi de cette adorable plume, je guignais les têtes d'en dessous, c'est pratique, on signe, on écrit ses choses gentilles, justes, élégantes, et on se fige de bonheur en déchiffrant les doubles mentons, les mentons, les plis, les griffures, les naevus, les poils dressés dans le grain jaune ou brun noirâtre, les effrayants et admirables boutons rouges larmoyants, les plages de couperose, les taches de vin, les tics, les démangeaisons qui tendent la peau, les suintements, les joues et les bajoues desséchées par l'alcool, les brûlures du rasoir, les allergies de la poudre de riz, les dissimulations, les arrangements héroïques, les redressements de dernière heure, les aveux laids, les furoncles à venir, l'acné sur les gamins mâchouilleurs de chewing-gum, les traces de vérole sur les vieux, les marques des érépipèles,

les croûtes, les cratères, les saignements comme des fraises tapées, après ils pouvaient bien raconter, inventer, déjà je les aimais à cause de cette misère de figure, à cause de ce lampion que Dieu nous impose, à cause de cette lune luisante, de cette saleté de groin, de cette dégoûtation de suçoir ou de dentition, à cause de ces poils frisés sur leur base irritée et rouge, de ces verrues, de ces pustules, à cause de ces trous, de ces cicatrices comme les stigmates d'autant de crucifiés très douloureux, très gentils, très attentifs à faire plaisir à l'écrivain qui leur écrivait des petites choses. En matière de dédicace il faut toujours en revenir à Jean Paulhan. Personne n'a jamais écrit, sous aucun faux-titre, des curiosités aussi désinvoltées, des drôleries aussi poignantes, des obscurités, des évidences, des inventions aussi jolies que Jean Paulhan : proverbes malgaches, poèmes chinois, aphorismes paradoxaux, citations brillant d'un feu blanc dans leur solitude humoristique. Dans les livres que je lui avais apportés rue des Arènes il avait recopié Blake, des Hain-Tenys, des bouts-rimés, des sentences lumineuses-opaques. Ainsi cette note : « Il ne suffit pas d'une chanson pour acheter l'expérience, ni d'une polka pour gagner la sagesse ». Moi je faisais ce que je pouvais, me souvenant de la pirouette et de la folie, mais ce qui me soulait c'était cette presse, cette pâte, le carnaval bariolé de sang et de malheur, la foire bigarrée, la fête effrayante et tendre, j'écrivais, j'écrivais en ne perdant rien du rire ni de l'ombre ni de la crainte ni de la bonté. Sur les figures. Plongé dedans. Noyé, malaxé, gavé d'humeurs et d'odeurs. Et Bertil pendant ce temps qui faisait circuler les livres, qui répondait, qui renseignait, qui témoignait, qui défendait et commentait. Bertil l'infatigable. Le compagnon sans peur. L'œil clair, l'épaule carrée, il parle toutes les langues, je l'ai entendu chanter des chansons en vieux danois, il lit tout, il récite les poèmes de ses amis, il nous fait écrire, nous surveille, nous rassure et publie nos livres. Ensuite il se bat pour les faire lire, le voilà à Payerne, à Echallens, il boit son verre, il trinque encore, il rabat les ogres sur ma table ! Contre vents et marées je suis Orion, je tituberais s'il n'était pas dressé sur mon épaule. Par monts et vaux il est le mercenaire qui dirige les coups de Colin Maillard. Mais il me prête ses bottes de sept lieues ? Oui. Mais il m'invite sur son cuirassé ? Encore oui. Il a le navire amiral, il rêve, il dirige sa flotte, ses pavillons claquent au Valais, dans le Jura vert, sur le Léman. En voilà un éditeur. Et en voilà un écrivain qui n'en revenait pas de cet accueil et de ces museaux, comment,

me disais-je, j'ai grattouillé mes pages, j'ai raturé dans la solitude, j'ai piétiné et maintenant quelle entreprise, je sursaute de plaisir parmi la foule. La littérature. On fait le zouave dans son petit coin puis on s'épanouit aux feux de la rampe. C'est ce qui est le plus scandaleusement frais et réjouissant dans cette histoire, ce qui la rend morale et drôle pour finir : on se sépare et on se retrouve dans la plus retentissante mêlée. Ohé ! Des moines, je vous disais, la cellule, la bibliothèque des incunables, et puis le prêche et le frottement, la crieée sur les places, la bagarre des frères sermonneurs au coin de la rue ! Exactement comme nous avions dressé notre banc de marchands ambulants entre les tabourets de cuisine et les dressoirs où la caravelle de Colomb, toujours la même, faisait la maligne jusqu'à la nausée quand j'imaginai les chambres à manger dominicales qu'elle allait orner de sa peinturlure, ohé, ohé, on s'arrêtait aussi dans les cafés, on nous offrait à boire, les gens s'asseyaient à notre table, c'étaient des bouteilles, des petits verres, santé, ah c'est vous l'écrivain, vous avez une tête qu'on reconnaît, vous savez j'ai lu votre bouquin, c'est vrai ce que vous dites, tout est vrai ! Qu'est-ce que vous prenez ? Et on reprenait du vin, on mangeait du fromage, Bertil saluait les préfets et les notaires, moi je retrouvais des tronches que j'avais scrutées dans les cafés ici et là, ah c'est vous, je me disais bien vous aviez l'air d'écrire dans un petit truc, je m'étais demandé comment on peut gribouiller dans ce chahut, je vous ai vu à la télé, j'ai dit à ma femme celui-là je veux acheter son livre il a une figure qu'on reconnaît, ensuite on reprenait la route, salut marchands, on remontait notre banc dans une autre ville où nous attendaient les petites affiches que Bertil avait rédigées avant de partir pour le Biafra.

Qu'est-ce que je vous dirai encore ?

Que j'ai fait une drôle de tête quand Bertil est parti pour le Biafra. Une drôle de tête. Le dimanche j'avais écouté France-Inter, je me doutais que Bertil tramait quelque chose, ça chauffait là-bas, les Nigériens rasaient tout, le sang giclait en geysers, on fusillait les journalistes, on fauchait les blessés à la mitrailleuse dans les hospices, j'avais des visions de nègres aux yeux jaunes crachant leur haine dans la bouche des blanches et des blancs écrabouillés sous leurs bottes de brousse, de nègres éructant et broyant la tête des envoyés de l'United Press à coups de crosses, de nègres se balançant aux branches des arbres où d'autres nègres venaient de les accrocher, c'était l'enfer où se précipitait Bertil Galland, pour son journal, on n'en a

plus entendu parler pendant quinze jours, je ne dormais plus, enfin il est revenu à moitié empoisonné, horrifié par ce qu'il avait vu, on a commencé nos tournées dans le Canton.

Il sautait de l'avion et il reprenait le chemin du Gros-de-Vaud.

Vous voyez. On ne peut pas traîner quand on a un tel berger.

On n'a pas envie de le décevoir. Vous connaissez beaucoup d'hommes que vous n'avez pas envie de décevoir ? Moi j'ai besoin d'être agité par l'amitié et par l'exemple. Comment être seul ? J'écris pour des amis, pour une foule, si j'étais sûr de ne plus vous revoir je n'écirais plus un seul mot. Robinson Crusoe fait des pantoufles, il tresse sa barbe, il plante des arbres, il bat une mayonnaise, il se caresse nu au soleil. Il n'écrit pas. Si Bertil ne me secouait pas jour après jour, je jetterais ma plume au trou. Ma chère compagne bleue au bec d'or. Ma petite dure, lisse, bleue de belladone ou de ciel furieux qui distille l'encre allemande dans l'or fléché, dans la pointe fendue jusqu'à la fine spatule douce à froter, à appuyer sur la page du petit cahier offert par Elisabeth en souvenir de la classe d'Epalinges. Au trou, ma sage coquine tiédie sur mon cœur et réchauffée dans ma main droite ! Voilà de quoi Bertil nous sauve ma plume et moi. Pourquoi je l'aime. On a donc occupé les villes et dispensé la bonne parole. Une fois j'ai fait la gueule, c'était à Orbe, Elisabeth ne répondait pas au téléphone, j'ai salopé la verrée du syndic, Bertil grillait sur mes charbons. Mais ç'a été un temps frais et joyeux.

Un de mes grands-pères avait été marchand forain, il réveillait ses filles à trois heures du matin, il entassait sa camelote sur un grand char et fouette cocher, on gagnait les places des villes endormies, à l'aube le banc était monté avec la tente, les chaises pliables, les piles de mouchoirs, de brosses à dents, de chaînes de montres, mon grand-père le moustachu dirigeait son monde et haranguait les populations. Un peu de sa sève grésille dans mes rameaux. J'ai mis ma culotte à l'envers ? J'aurais mieux fait d'acheter tout de suite un lot de lacets et de le disperser sur les places ? Encore oui. Mais le Roi Dagobert le sait bien, les barons préféraient l'armure aux vertes ramures, j'ai guerroyé et j'ai vogué. Je n'en suis pas triste. Ma lettre se termine, vous voyez, j'ai mon Saint-Eloi pour m'avertir et mon livre pour me peindre, c'est curieux de faire son propre portrait, si j'étais camionneur je camionnerais, tourneur je tournerais, viveur je vivrais, je suis écrivain, j'écris sur moi, un seul sujet, moi, encore moi,

c'est une rage, un écœurement, je désespère d'en sortir, je tourne dans ma bauge, je piétine, je patauge. Monstre, dit Littré, corps organisé qui présente une conformation insolite. Insolite, moi ? Vous voyez, c'est rassurant, je suis normal. Je suis normal ! Et n'allez pas me faire des peurs avec la suite : bon pied, l'œil net, Dieu m'aime, j'ai des milliers de lecteurs, je suis au milieu du chemin, je regarde, que voulez-vous qu'il m'arrive ? Ah oui j'aurai des enfants et ils chanteront ma gloire jusqu'à la cinquantième génération. Ça fait une paye. D'ici là j'ai bien le temps de raturer mon chef-d'œuvre, de mettre un peu d'ordre dans mon chahut et de me fondre à mon tour dans l'arc-en-ciel. Comme une alouette, ou comme un sphynx tête-de-mort ? Je demande la réponse et je n'ai aucune inquiétude. Bonnes gens qui me baillez viande et vin, qui voyagez avec moi dans le wagon plombé des vivants, clamez et protestez que tout le domaine appartient au marquis de Carabas ou vous serez hachés menu comme chair à pâté.

OceanofPDF.com

UN PETIT FRANKENSTEIN ROSE BONBON

J'ai menti : je me suis demandé des milliers de fois si Dieu me punirait de mes refus et de mes doutes. J'ai blasphémé, j'ai pratiqué l'humour noir en ricanant, j'ai transgressé les vieilles envies d'agenouillement. Ce qui a joué, c'est la terreur. Je me précipite dans les brasiers, j'en ressors éperdu de reconnaissance. Dieu punit ? Dieu existe dans la culture des calvinistes. À Fribourg, Dieu fait l'orvet sous les buissons des couvents et il trône dans le soleil des ostensoirs. Il est heureux dans ces gloires. Le mien serait quotidiennement de solitude, de blancheur. La punition guette ? Je me suis dit : tu as blasphémé, l'enfant qui naîtra de toi sera ta croix. Je voyais le petit mongol à la bouche luisante ou le bossu, le nain, la folle rachitique que j'aurais engendré. Tu seras secoué jusqu'à la centième génération ! Des fantômes au crâne énorme, des yeux chassieux, des lilliputiens à la voix métallique, des tordus, des boiteux, voilà ce que tu feras à ta femme, toi qui as été méchant et pervers. Ou bien j'oubliais mes angoisses, je tombais sur les annonces mortuaires, je reconnaissais l'avertissement dans les in-mémoriams des jeunes gens :

EN SOUVENIR
de notre bien-aimé fils et frère
JEAN CALMET
8 juillet 1954 – 8 juillet 1970

Hélas ! ils s'en vont tous ceux qui, sur cette terre, dans nos sentiers aimés, cheminaient avec nous. À l'ombre du rocher où tu fermas les yeux, la fleur du souvenir brille toujours, et ton âme chérie s'est envolée vers les grands horizons que tu aimais tant. Plus les années passent, plus dur est de t'avoir perdu. Au revoir Jean.

Maman et famille.

Les larmes me venaient aux yeux. La tendresse me poignait. J'étais insultant de santé, moi le salaud, et un jeune homme propre pourrissait à ma place sous une dalle. Mais je ne perdais rien pour attendre. J'en avais pour des années à payer et à souffrir ! Et puis voilà le Général Hiver, la première neige se mettait à tomber, c'était joli, joli, des petits flocons tournoyants qui fondaient à peine au sol. Quelle douceur. La nuit de décembre se fermait sur moi, de ses milliards de papillons blancs je mangeais la saveur dans le ciel et je marchais dans les rues vides, le froid durcissait, la neige commençait à tenir sur les trottoirs silencieux. Je rentrais calmé, je buvais un kirsch, je dormais douze heures. Bon début d'hiver. C'était il y a deux ans, je ne souffrais plus. Ça s'est rouvert. Sale plaie ! Cet hiver-là j'ai rencontré la fille d'un charmeur de serpents, elle-même danseuse et jongleuse dans un petit cirque aux bêtes mitées et mourant de faim dans des cages rouillées et brinquebalantes entre gadoue et jardinet. Cette dame s'habillait en écuyère étincelante et se faisait sauter par les chenapans d'Yverdon aux rouflaquettes de gauchos. J'ai bu avec elle. Sous ses maillots pailletés d'argent elle sentait la sueur aigre et la peur. Elle avait un frère fou, une sœur mongole. Elle tremblait dans l'angoisse de Dieu, elle était sûre que les deux monstres étaient la punition du père et du grand-père qui avaient horriblement bu et cogné leurs palefrenières. J'avais aussi peur qu'elle, elle se croyait constamment enceinte, je me voyais promenant le dimanche, le long des devantures de Noël, un petit Frankenstein rose bonbon qui prouverait au monde entier ma saloperie et ma honte.

Ces monstres – mes monstres ! – je les ai imaginés jusqu'au délire. Leur couleur d'abord. Ce rose, ce rougeâtre, ce violacé rougeoyant qu'on ne pouvait ignorer à cent mètres, incarnation artificielle et agressive, blason infâme. La tête luisait, difforme, gonflée de bêtise nauséuse, pleine d'absence baveuse et ignoble. Les yeux vides pleuraient perpétuellement bordés d'un filet rouge, animal. Le nez laissait couler une gelée trouble, grisâtre : la cervelle ? La bêtise du crâne qui fondait et sortait là, mouillant la lèvre. Il n'y avait pas de voix, mais un sanglot rauque et mou. Pas de cou : la tête prolongeait un tronc sans bras, lisse, rose comme une viande pas fraîche. L'immobilité frappait. Le monstre, fœtus fixé, ne bougeait ni

n'évoluait. À sept ans, brusquement, il se mettait à marcher, il essayait de courir en se cognant aux meubles et en gémissant.

Mais toujours ce rose ! Ce crâne rose de vieillard ridé, la lèvre grosse, cramoisie, luisante, toute la tête couleur de caramel à la fraise synthétique, et le sanglot, le sanglot bestial qui renâcle au fond de la gorge comme un éternel reproche ! Je me disais : voilà ton fils. Voilà l'enfant de tes hauts faits. Assassin. Je consultais les dictionnaires. Nanisme, bosse, crétin, mongolien, j'ai lu, j'ai tremblé, j'ai blasphémé encore, plus je lisais plus je me révoltais et plus je craignais la vengeance. On en ferait un cirque avec les créatures qui sont sorties de mon imagination désespérée. On en peuplerait un musée. On en dresserait une galerie de géants lymphatiques, de nains vicieux, d'androgynes, de magots, d'avortons gigotants, d'albinos aux yeux de souris, de pygmées, de loups-garous, de kings-kongs dévorant père et mère, de tristes zombis rampant hors de leur berceau comme des fantômes grassouillets, de culs-de-jatte, de frères siamois et d'éphèbes à deux têtes que j'exhiberais comme un montreur de foire à mes compatriotes ébaubis. Mon fils ! Voilà mon fils ! Accourez voir la merveille des merveilles, le roi des Marmousets, Monsieur Muscle, La Grosse Tête que Dieu m'a donnée comme rejeton en reconnaissance de mes mérites ! Le déchet rosâtre bavote dans sa poussette. Le petit rabougri couleur d'écrevisse violacée couine et pleure dans les bras nus de sa mère. À moi les pieds-bots, les manchots, les crochus, les bouleux, les ahuris, les stupides aux yeux désertiques ! Je me souviens d'un couple très beau qui promenait un hydrocéphale titubant. Quel crime avait commis l'aïeul, au temps des hommes des cavernes, pour infliger cette côtelette pâle à sa charmante descendance ? « Car je punis l'iniquité des pères sur les enfants. » Souviens-toi de l'Exode et de la menace. Et vous, ne riez pas de mes lycanthropes. Vous verrez, quand ils vous tomberont dessus, vous pourrez toujours vous réfugier dans la prière !

J'ai peur de mes monstres, j'en parle, je les nomme ici. C'est du fond de mes os que surgissent l'écho de la terrible parole sur le Sinaï et la mémoire de la punition. Je pense aux enfants de ma race. Pitié pour eux. On ne joue pas avec le feu ? Il faudrait éviter certains sujets ? Vous ne savez pas ce que vous dites. Et puis quel est celui de vous tous qui n'a jamais tremblé de voir son visage défiguré dans les traits monstrueux d'un crucifié ? Je regarde dans le miroir déformant, je m'effondre. Pitié pour eux. Le coq des morts

crie dans l'air bleu, les trompettes éclatent autour de la ville et l'épée de l'ange fulgure sur le donjon du roi. Pitié pour eux ! Les trépassés et les vivants se prennent par le cou et sautillent sous les pommiers comme des grenouilles. Quand aurai-je ma tête de batracien ? Ou la figure de Gabriel aux sourcils d'or ? J'attends ma prochaine enveloppe, je saisis ma plume, je continue à graver et à rêver.

OceanofPDF.com

LE THÉÂTRE ÉLISABÉTHAIN

Depuis un an il y a, comme on dit, une femme dans ma vie. Elle a tout raflé, tout incendié, c'est Elisabeth, je vis dans son théâtre, acteur, metteur en scène, spectateur, elle aussi met en scène et récrit tout et joue et meurt dans le rideau rouge, ô Madame, ô folle, ô douce violente actrice de ta vie, Elisabeth comme une flamme noire sous le soleil de nos spectacles.

Evidemment je l'ai rencontrée dans un café, elle m'a écrit, on a tout liquidé, rasé, détruit pour ne plus nous quitter. Son théâtre est zébré d'éclairs. Son théâtre est une matinée éblouissante où paissent des troupes sous des branches bouclées, son théâtre est un couloir sanglant, une nuit d'orage, une tragédie où l'injustice et le poignard torturent et tuent. Il faut être fort pour jouer sur ce théâtre. Il faut céder, reprendre, se battre, tendre ses muscles et sa volonté, n'avoir peur de rien, tout craindre, imposer sa loi, subir la sienne avec patience, il faut être dur et doux pour jouer ce jeu, c'est un jeu de sang et de rage, Elisabeth-la-Colère, Elisabeth-la-Blancheur, ton théâtre est un enfer, j'y entre, je m'y rassasie de délices, d'angoisses éclatantes, de plaisir.

Elisabeth était une grande reine somptueuse et intelligente, son règne fut pareil à un matin sillonné d'éclairs de violence. Un jour qu'elle assistait à des danses villageoises, on trouva dans son entourage une vierge de bois qu'elle fit pendre au-dessus de la foule puis jeter dans un brasier fou. Auparavant elle l'avait ridiculisée et insultée. Elle était fine et barbare, elle dominait un temps furieux et tendre où la dague, le viol, la torture et l'amour des corps embrasent les poèmes, brûlent les planches. C'est ta patronne, cette reine, mon Elisabeth déchaînée. Cette reine aimait le plaisir, elle aimait l'art, c'était une sainte, une furieuse, une possédée, une paisible, elle exalte l'image de la passion et de l'art liés dans une tournoyante fantaisie noire et sanglante. Pense à tes fouets, Elisabeth, au sifflement de la cravache qui sait mordre, pense à tes luttes avec le cuir,

avec la lame. À tes sommeils fous de rêves, à tes réveils tendres et abasourdis de violentes envies, pense à tes cris Elisabeth. Je raconte, tu sais voir, tu imagines, je raconte encore, la caresse te brûle, t'affole, tu cries reine vivante, reine revenue des tombeaux de la Renaissance sous les torches qui fument et les épées levées des anges dans le brouillard. Tu es revenue patronne des menteuses et des assassins, les jaloux dosent le poison, les sorcières soufflent sur la marmite, et dans le cœur pur de tes vierges coasse soudainement le crapaud noir, le monstre véridique qui distille sa bave dans le doux pubis frisé, Elisabeth, dans la douce bête rose, dans les lèvres mouillées où l'amant meurt ! Tu es revenue, reine des alcôves et des complots, le crâne de Yorick grimace à nouveau dans la fosse, et j'ai sauté dans la terre fraîche, de mes propres ongles j'ai gratté l'argile aux dents aimées, pauvre Yorick, pauvre Yorick tenu par l'autre qui tient encore une fois son propre crâne et le scrute, et lui sourit, et l'interroge comme autrefois le long de la mer danoise où le fantôme venait d'apparaître dans sa cuirasse de bafoué. Reine revenue du fond de la terre. Elisabeth ma jalouse. Pense au cuir noir sur la peau blanche Elisabeth, à l'esclave liée, à la gorge qui gargouille de plaisir et d'impatience. Pense à l'esclave Elisabeth, au cuir, au fouet, à l'aiguille dans la chair apprise et reconquise, à la furieuse poussée du jour soudain contre la nuit où nous nous sommes engloutis, pense à la sueur des sommeils dans l'après-midi lourd, au cauchemar de cinq heures, puis on descend en ville, on va boire, on va marcher, on va se monter la tête au café devant le cirque des tronches et des condamnations à mort.

Je suis entré dans ton théâtre, il y a un an que je vis dans ton spectacle, mais ici on joue tous les rôles, on ne s'économise pas, on vit et on meurt à chaque représentation, c'est le théâtre total, le théâtre abominable et doux. Je suis subjugué, j'obéis, je me révolte, je cède, je vis en toi Elisabeth mon amour. Ton nom est tendre et sifflant. Tes yeux sont violemment noirs, ils brûlent. Ta bouche est charnue. Tes dents sont larges. Ton cou est long, tes seins sont ronds et couronnés de sombre, tes flancs sont hauts, ta taille est incroyablement fine, tes cuisses sont longues, tes jambes musclées, tes pieds petits, tu as dansé pendant quinze ans, tu es gracieuse et invincible, grande, harmonieuse, tu brûles, tu es une flamme longue et éblouissante. Ton sexe est indiscret, il s'ou-vre déjà dans les poils, rose, tendre dans les boucles noires.

Je vis dans le théâtre élisabéthain. Heure par heure nous sommes en tournée, nous donnons nos représentations au hasard, c'est le coup de foudre, nous plantons nos tréteaux et nous foutons le feu à la ville. Salut ma reine, ma complice. Je reprends les images de ton siècle, tu vois : je suis lié à toi comme le lierre à l'écorce, comme le filet de veine bleue au sein blanc. Je suis lié à toi comme le pissenlit à la tombe, comme le rossignol à la nuit de mai, comme la jalousie à la tendresse, comme l'épée à la main de l'ange. Je suis souûl d'amour. Je t'aime, Elisabeth, garde-moi dans ton théâtre et je serai inépuisable.

OceanofPDF.com

LA SEPTIÈME TROMPETTE DE JÉRICHO

J'ai toujours été obsédé par l'histoire de la prise de Jéricho.

Josué est un héros selon mon cœur. Il rêve, il croit à son rêve et à ses visions, il dispose ses armées autour de la ville. Et qui va devant l'Arche ? Sept prêtres qui soufflent dans sept trompettes retentissantes. Six jours de suite on fait une seule et unique fois le tour de la ville. Le septième jour on l'encercle sept fois, au septième tour Jéricho s'écroule, le peuple se rue dans la cité, les fiers sont passés par les armes, on tue tout, on égorge tout, même les bœufs, les brebis, les ânes. Et qui a vaincu ? C'est le souffle. La corne embouchée par le rugueux prêtre, la musique crie et guerrière qui retentit contre le mur sous la lippe du barbu qui marche devant Israël.

J'ai rêvé sur ces trompettes, sur la septième, exactement, celle qui a retenti la toute dernière, au moment où le mur tenait encore, juste avant la grande fissure et la clameur prodigieuse des processionnaires. La septième trompette de Jéricho. Qui était l'homme qui lançait sa poitrine dans son cuivre chaud ? Je dédie mon livre à cet homme. Je voudrais qu'à travers les siècles il écoute ma musiquette, qu'elle lui rappelle un écho de quelque chose, oui, que dans mes petites pages il entende sonner le cuivre ancestral et la colère et la confiance pour finir dans ma sonnerie contre l'arrogance et la puissance et la méchanceté des citadelles imprenables.

Qu'est-ce qu'un livre ?

Il ne peut rien, il peut tout.

Voyez les créneaux couverts de guerriers en armes, le prince vient rire, les vieillards rient, les mignonnes rient, les gamins rient de la trompette qui passe et qui repasse sous leurs murs. Dieu est à eux, les plus forts ! Dieu est en conserve dans leurs temples, codifié dans leurs lois, piégé dans leurs bouquins et dans leurs chants. Les voici, les triomphants. Mais qui s'avance et se traîne autour des murs ?

C'est un écrivain qui souffle dans sa trompette dérisoire. Un écrivain maniaque, d'ailleurs il est méchant, il vous l'a dit, il est pochard, il est retors, il est menteur, il est gourmand, il est coureur, il est bavard, et blasphémateur, fornicateur, comédien, paresseux, sédentaire, rôdeur, putain, velléitaire, faux comme la lune, vaniteux, voleur, il vous l'a dit, il vous l'a dit, il vous l'a dit. C'est un écrivain qui pousse l'air de sa petite poitrine dans sa trompinette à la noix. Quelle belle voix ! Il faut plus que du vent pour détruire une ville. Mais qu'est-ce qu'un livre ? Je voudrais que le mien soit la septième trompette, la septième trompette de Jéricho. Je crève d'orgueil, j'entends les rires, le profond rire qui jaillit des hures de tous les justes épanouis.

Je tourne tout seul autour des murs. Il ne fait pas noir, j'ai dit la vérité, je me suis montré sans fards, avec mes haines, avec mes sources. Un livre ne peut rien, il peut tout, ça dépend de la confiance et de l'endurance, ça dépend de la force et de la rigueur. Longtemps j'ai cru qu'il fallait tout bouffer d'un coup, il me prenait des envies de cogner dans le tas, je m'usais d'impatience et de colère, je me consumais sans plus rien faire. J'ai pensé à Josué, j'ai vu sa patience, et la chute de la ville au septième tour. Au septième tour ! Un livre est un petit tas de feuilles dans un tiroir, on les relie, il est toujours aussi médiocre, il fait pitié. Vient un autre livre, encore un autre, la trompette gagne en puissance, le souffle frappe, il démolit et il reconstruit ce qu'il veut. J'ai passé par les pires corridors, je suis sorti du labyrinthe, me voici frais, mais oui, FRAIS, et gai, et plein de projets, j'entends sonner les cloches de mes églises et mes prêtres célèbrent la vie en fouillant dans le flanc printanier des taureaux. J'ai soufflé dans la septième trompette.

J'étais fait pour la fable, j'ai parlé de moi, je n'ai pas cessé de guigner du côté des contes, des maisons de biscuits, de l'âtre noir, des trois souhaits, je n'ai pas cessé de lorgner du côté de la grand-mère et du petit pot de beurre, des poils noirs sous la chemise de nuit, c'est pour mieux te croquer mon enfant. Mais j'ai dû me battre et me combattre, j'ai dû apprendre à raccommoder les morceaux après l'éclat, à recueillir mes os par terre, à les recoller, à les revisser, me voici intact, j'ai dû apprendre à me supporter pour vivre avec ma diablerie et mes passions. Je guignais du côté des fables mais je suis devenu mon propre Merlin, ma Fée Carabosse, mon Chaperon rouge, ma propre marâtre, ma Cendrillon aux yeux brûlés de jus d'oignon,

mon Chat botté fuyant l'ennemi, le devançant, le faisant tomber dans l'embuscade, j'ai tenu tous les rôles à la fois, prince toqué, roi pantois, marquis, petit tailleur, chasseur vert, cocher, princesse endormie, et sorcière, et bûcheron abasourdi, et mendiant, et vilain, et renard traqué, et pendu mangé de corbeaux, et bourreau roux sous la cagoule. J'étais dans mon théâtre, je jouais partout à la fois, je suis mort à chaque nouvelle histoire, je revivais dans la suivante, je revivais.

J'ai raconté mes fables dans ce livre et je m'enfonce dans le bois pour réfléchir. J'écoute sonner la septième trompette, elle sonne juste, son cuivre est pur, oui, écoutez, elle ne ment pas, elle veut la vérité et la poésie. Je rêve d'une vie où tout serait accordé et harmonieux, il y aurait la grâce sur toutes choses comme une buée, la bonté luirait dans les regards de mes cannibales et la mort serait le repos promis aux élus sur le fronton des vieux cimetières. Mais je remonte le talus, je regarde la ville, je prends sa magnificence formidable dans la gueule. J'ai parlé dans mon jargon, c'était allègre, il y a eu la terreur et la douceur, les accumulations, la truculence, les bouts-rimés, les ressemblances, les parodies, le blason, le jargon, la flûte et l'orgue des grands jours. J'apprends le métier. C'est fantastique, l'écriture. Elle nous change un moment pour nous rendre notre vraie figure. C'est pourquoi on peut tout dire. L'homme qui sort du livre est le vrai. C'est le bon, celui qu'il aurait fallu connaître tout de suite pour lui éviter de se ruer dans le pire, maintenant il revient, nettoyé, apaisé, il voulait simplement vivre comme tout le monde, respirer, boire un verre, aimer une femme, faire un bout de route. Avec lui, que voulez-vous, tout prend toujours un tour abrupt, une promenade devient une guerre, la moindre conversation l'Inqui-sition, le travail la Contre-Réforme, une femme tous les brasiers de la Saint-Jean. Je suis un fou d'amour, un soldat perdu. Je peins le diable sur la muraille ? Approchez-vous, comparez, faites le tri, c'est impossible, je me suis injurié et bariolé sur le crépi de la chapelle, il faut bien que le mystère commence, et la grande peur des fidèles. Voyez, ils courent furibonds, leurs habits se déchirent au décor, ils crient, ils se jettent sur mon image rouge ! Mais je ne les ai pas attendus. Je me suis tapi au fond du bois, j'ai ma forêt, j'ai mes passages, je me suis tapi dans l'ancre maternel et je suis seul à pouvoir me retrouver dans cet obscur. Vous en doutez ? Poucet, Poucet, ne leur dis rien. La nuit tombe.

La vraie nuit. Reviens, Poucet, du fond des fables. Moi aussi j'ai semé mes cailloux blancs.

OceanofPDF.com

ANNEXES

AJOUTÉES À L'ÉDITION
ORIGINALE DE *CARABAS*
PAR L'ATELIER PANIK

OceanofPDF.com

ENTRETIEN AVEC JACQUES CHESSEX

1979

JÉRÔME GARCIN : On t'a toujours reproché de dire la vérité. Par exemple, les attaques qu'on a formulées contre *L'Ogre*, ici, venaient de ce que l'histoire d'Isabelle était une histoire authentique, que tu avais vécue, et, finalement, tous les procès qu'on t'a intentés, à toi écrivain, à toi romancier -qu'avant toi on avait intentés à Flaubert et à d'autres - relèvent du fait que ton pays, que les gens de ton pays ont l'habitude de se voiler la face...

JACQUES CHESSEX : Et la bouche. Ici, on se tait...

JÉRÔME GARCIN : Tout d'un coup, devant toi, ces gens découvraient ce qu'ils n'avaient jamais voulu voir. Je crois que cela situe bien, dans ton œuvre, l'apophtegme bien connu : « Nul n'est prophète en son pays ».

JACQUES CHESSEX : Depuis *La Confession du Pasteur Burg* qui a été mon premier livre de scandale, jusqu'à mon dernier recueil de nouvelles, *Le Séjour des Morts*, aucun de mes livres n'a laissé indifférent. Et même, c'est une litote, n'a simplement apaisé, parce que chacun d'entre eux a fait le procès d'une certaine attitude : d'un mode d'être que je condamne. Le pire, dans l'ordre des idées, enfin des violences, c'est *Carabas*. J'y disais la vie d'un Vaudois quotidien, et ce Vaudois quotidien vivait évidemment ses

passions et il les avouait. Un scandale affreux qui a provoqué des plaintes, des coups de téléphone anonymes, des injures, des menaces de mort – quand je dis menaces de mort, je pèse mes mots. À l'époque, mon éditeur suisse, Bertil Galland, a été chassé par la maison qui l'employait parce qu'il avait osé prendre ce manuscrit. On a fait pression sur certaines personnes assez haut placées pour que me soit retiré mon poste d'enseignant, on a renvoyé le livre à l'éditeur, on a menacé de mort un journaliste juif, un de mes amis, Roger Nordmann, parce qu'il avait pris ma défense dans deux grands journaux romands. Des menaces de mort qui commençaient toujours par « Sale juif, on aura ta peau ».

Un soir, j'étais dans un restaurant du Gros-de-Vaud, à Echallens, à l'auberge communale (c'est une auberge très flaubertienne). J'avais convié, pour fêter *Carabas*, Bertil Galland, Roger Nordmann et François Nourissier.

On a parlé du livre, forcément, et Nourissier : « Quel a été l'accueil ? Ça n'a pas dû être drôle ». Parce qu'il connaît très bien ce pays, Nourissier se doutait de l'horrible accueil. Réponse : « C'est pire que ce que tu crois. Je vais te montrer ». Et j'ai sorti de ma poche un paquet de lettres. Il en a pris connaissance, il était bouleversé. Un moment après, Roger Nordmann a sorti de sa poche les choses innommables qu'il avait reçues lui-même.

JÉRÔME GARCIN : Tu as fait beaucoup plus de bruit, et beaucoup plus de mal au pouvoir que des écrivains appartenant à un parti politique, que des écrivains engagés ou se disant tels.

JACQUES CHESSEX : J'en suis persuadé, parce que le consensus de la bourgeoisie, c'est de ne rien dire, c'est de ne pas montrer la faille, le bât qui blesse. Or depuis dix ans, sans cesse, j'ai montré cette faille, dénoncé un certain nombre de tares, d'hypocrisies et d'horreurs. Je l'ai fait – il faut le dire – dans une langue, et c'est plus important que de le faire dans un article de journal, dans *La Voix Ouvrière*, par exemple, parce que les journaux se jettent et passent. Les livres, lorsqu'ils sont saisis dans l'aura stylistique, dans l'aura rhétorique, deviennent des œuvres. À ce moment-là, scripta manent, verba non volant. Le proverbe latin se vérifie quand il y a sublimation par l'écriture. Volonté de ne pas détruire le message politique dans un discours de meeting, ou dans une feuille épisodique.

JÉRÔME GARCIN : Tu aurais écrit ce que tu as écrit en appartenant à un parti politique, il aurait été beaucoup plus facile, pour les gens qui t'entouraient, de s'attaquer au parti. Tes détracteurs auraient été moins terrifiés, moins choqués, en sachant que tu appartenais à une grosse machine politique. Alors que tu étais seul, que tu te battais seul sur un terrain où tu n'avais nul allié, ou si peu...

JACQUES CHESSEX : Aucun allié, ici. Mais l'accueil des Français, ouvert, amical, m'a beaucoup touché. Quand *Carabas* a paru chez Grasset, j'ai senti très fort cette amitié, cette ouverture. En Suisse, il est de bon ton de dire que je suis un anarchiste de droite. Ça ne veut rien dire, n'est-ce pas, ça ne signifie rien du tout, mais c'est une facilité. On dit : « Ah ! Chessex ! C'est un anarchiste parce qu'il a un tempérament violent, il trouble, il dérange, et puis comme il n'est pas à gauche, il est à droite, c'est un anarchiste de droite ». C'est vite fait. C'est tout à fait suisse, ça rassure. On étiquette. Or, il a paru, après *L'Ardent Royaume*, dans *L'Humanité*, un article de mon ami André Stil, qu'à l'époque je ne connaissais pas du tout. André Stil a relu mes livres. Il les connaissait très bien, à vrai dire, il connaissait très bien Burg, *L'Ogre*, il avait lu les nouvelles et il avait lu *Carabas*. Il en a fait un portrait que j'ai trouvé prodigieusement honnête, juste et efficace. Pourquoi ? Parce qu'il disait : « Évidemment, il s'attaque à nous, les Communistes, il s'attaque à nous nommément dans un chapitre qui s'appelle « La Politique de Pantalon », il s'attaque aux Popistes qui sont nos camarades suisses du Schweizer Arbeit Partei, du P. O. P. C'est un parti que nous respectons, disait Stil, et que nous aimons. Effectivement, Jacques Chessex attaque ce parti, mais est-ce que vous ne voyez pas, disait-il à ses camarades, qu'au-delà du parti, il attaque votre bourgeoisie, qu'il attaque votre façon d'être, qu'il attaque le consensus de l'hypocrisie, de la banque, du secret bancaire, du cachet. C'est un écrivain profondément révolutionnaire. Oh ! ça ne va pas être facile pour lui, en substance, ajoutait-il, mais comme c'est bien qu'il y ait un Chessex dans chaque pays qui nous entoure, ça empêche les gens de dormir tranquilles. » J'avoue que j'avais été très frappé. Mais je n'ai pas rencontré Stil jusqu'à l'été dernier où il a été élu à l'Académie Goncourt, et là nous nous sommes embrassés comme de vieux camarades.

JÉRÔME GARCIN : Si ton gouvernement était un gouvernement totalitaire, ou fasciste, tu serais tout simplement en prison.

JACQUES CHESSEX : Ah oui ! Ou bien je ne serais plus du tout.

JÉRÔME GARCIN : Ou dissident ! Mais comme tu aimes trop ton pays pour le quitter, je crois que tu serais dans ta tombe...

JACQUES CHESSEX : De toute façon ce serait le goulag. C'est pourquoi j'ai beaucoup aimé le message de Soljenitsyne, son fameux discours de New-York où il nous disait à tous : « Où que vous soyez, ça n'a aucune importance, qui que vous soyez, quelles que soient votre formation, votre race, ça n'a aucune importance, témoignez simplement pour le Sacré : quand vous aurez témoigné pour le Sacré, il y aura partout des prophètes ». C'était prodigieux, ce prophétisme unanimiste de Soljenitsyne, à ce moment-là.

JÉRÔME GARCIN : Depuis il a eu le tort de devenir américanophile...

JACQUES CHESSEX : Je suis tout à fait d'accord. Je n'aime pas ses livres, à part des petites nouvelles que Christian Bourgois a publiées, *Zacharie l'Escarcelle*. Mais j'aime beaucoup sa vision de l'ancienne Russie, *La Maison de Matriona*...

Quand j'ai découvert *Zacharie l'Escarcelle* ou *La Maison de Matriona*, je me suis senti très proche de Soljenitsyne et quand j'ai lu son discours de New-York, il m'a convaincu. Pas du tout par ses grandes flamberies pro-américaines, par son côté Carter et Compagnie. Ça je m'en fous, je trouve ridicule. Mais l'homme qui vous dit : « Vous êtes tous des prophètes, vous êtes sacrés parce que vous parlez et quand on parlera, le goulag sera fermé, ou du moins le goulag se rétrécira et on en sortira », je crois que cet homme a raison.

JÉRÔME GARCIN : Revenons à *Carabas*. Pour moi, pour ceux qui t'ont lu du début jusqu'à la fin, c'est à tous les points de vue un livre central, dans la mesure où il situe l'avant et l'après, il situe ce que tu as écrit avant et tout ce que tu vas écrire. Pour la première fois, il te place comme quelqu'un qui a le poing fort, qui a le poing violent, et qui ne s'empêche pas de dire ses quatre vérités.

JACQUES CHESSEX : C'est aussi une expérience stylistique très importante. Pour la première fois, je me suis senti totalement libre de faire un livre dans toutes les circulations possibles et imaginables, sans aucune rétention quelconque, à savoir : un chapitre pouvait devenir âpre, un autre parodique, un troisième absurde et cocasse, enfin je me permettais de suivre mes humeurs, mes colères, mes tendresses ; de céder à mes images, à mes terreurs ; de vivre le désir et la hantise de la mort. Et toutes les fêtes de l'écriture.

JÉRÔME GARCIN : Littérairement, il y a quelque chose de très important dans ce livre : pour la première fois, tu y confesses tout ce que tu dois à Flaubert, et tu le corrobore jusqu'à l'écriture.

JACQUES CHESSEX : Je suis content qu'on en parle, j'ai essayé de faire un livre flaubertien, cela va sans dire, de m'y décrire comme flaubertien, sous deux aspects essentiels de Flaubert : sa détestation de la bêtise (Saint Polycarpe !) et l'épouvante du style, la fascination de l'écriture. D'où le fait que j'ai commencé par lire ce livre à haute voix, à mesure que je l'écrivais. Je le lisais à Élisabeth, de haut en bas, en large et en travers, à peine un chapitre était écrit. J'ai passé le livre au gueuloir, exactement comme à Croisset. Nous étions à l'époque dans une montagne, on avait loué un chalet très isolé et j'avais décidé que pendant deux mois je ne verrais personne, je ne boirais pas d'alcool, rien – il y a eu une faille, le 1er août, qui est fête nationale, c'est une sérieuse faille, mais enfin bon, une faille qui m'a coûté deux jours de travail – et que nous ne mangerions que des fruits et des fromages, et que nous ne boirions que du lait. Alors ça a été fou ; de juillet à fin août, j'ai travaillé sans cesse. Avec des promenades, avec des départs dans la montagne ; on est allés voir le lac des Chavannes par exemple, où j'ai situé un texte étrange de *Carabas*.

in *Entretiens avec Jacques Chessex*,
éditions de La Différence, 1979

JACQUES, MAÎTRE JACQUES, NE VOIS-TU RIEN VENIR?

Jacques Chessex, mort à 75 ans le 9 octobre 2009, enterré chez lui à Ropraz, avait tout du personnage légendaire. Poète, romancier, amant, fils, père, Vaudois, Parisien, peintre, agnostique, croyant, sa vie a débordé de tous côtés, jusqu'à nous.

Il marchait pieds nus, comme un vivant. Il avait le regard bleu délavé d'une vieille âme morte mille fois. Le jazz lui coulait sous la peau, le banjo sous les doigts, le rire à travers la gorge, mais il était mort à 20 ans, mort depuis toujours, et ressuscité mille fois.

À 20 ans, en 1954, il est « vieux, faible, désespéré (...), solitaire, immobile », son premier livre de poésie va paraître, mais il est « plus âgé » que jamais. En 2008, écrit-il dans *Le simple préserve l'énigme*, il a la « certitude amusée d'être plus jeune » que ce jeune homme de jadis. Jacques Chessex a passé sa vie à rajeunir. « *À mesure que le temps passait, que les dates aggravaient leur prise, j'ai eu sans cesse le sentiment, et bientôt la certitude, de fuir la fatalité. Et là, je faisais la paix avec la mort. (...) Avec ma mort à moi.* »

L'écriteau qu'il voulait planter sur la tombe de Jacques Mercanton, son professeur au Collège classique, puis compagnon en écriture nocturne, « Il est interdit d'être vieux », on peut aujourd'hui le planter sur sa tombe de Ropraz: Chessex n'a pas été vieux, Chessex est mort jeune.

C'était son secret: « *Écrire aujourd'hui me donne, je suis certain de ne pas me tromper, le pouvoir joueur de reverdir* ». Tous le croyaient immortel, ses amis, ses proches, son éditeur, ses lecteurs. N'avait-il pas promis de vivre au moins aussi vieux que sa mère, morte en 2001 plus que nonagénaire?

Reverdir. Se désencombrer. S'alléger. Ces mots qu'il employait, que nous trouvions même qu'il serinait, radotait, posait, ce n'était pas pour rire. Il l'a fait, vraiment, sous nos yeux, sans que, souvent, nous le voyions même. Mais, comme les chats dans les yeux desquels il se mirait, il a eu neuf vies, et plus.

LE FILS

Il a commencé très vieux, plus que vieux, mort. Mort de la mort de son père, Pierre Chessex, 48 ans, directeur du Gymnase de la Cité, historien et étymologiste émérite, en 1956, après s'être tiré un coup de revolver dans la tempe.

Jacques Chessex n'a jamais quitté ni son père ni cette mort, blessure originelle, leitmotiv d'une vie qui est revenue à elle peu à peu, renouant le fil de la conversation avec ce père trop peu écouté dans une « élogie interminable » que constitue son œuvre fantastique. « *Des années, j'ai travaillé à me détruire sans savoir que j'imitais une autre fureur.* » (*L'imparfait*). Puis peu à peu, de vieux, de colérique, il est devenu jeune. Peu à peu, lentement, tragiquement, avec emphase, puis discernement, passionnément et patiemment.

LE POÈTE

Il a commencé poète, publié par Henry-Louis Mermod, l'ami de Stravinski, de Valéry, de Breton, d'Eluard et d'Aragon, l'éditeur de Ramuz, de Cingria, de Roud, de Michaux, de Ponge et de Jaccottet. Les portes de la fameuse *Nouvelle Revue Française* à Paris s'ouvrent via Jean Paulhan et Marcel Arland. Il se lance dans la prose en 1962, avec un bref récit chez Gallimard, *La tête ouverte*, apologie de la paresse et du rien faire, « où l'on respire un bon coup de sensualité ironique, d'obsessions délétères et de liberté », décrira l'auteur lui-même dans sa notice rédigée en 1988 pour le *Dictionnaire des écrivains contemporains de la langue française par eux-mêmes* dirigé par son ami Jérôme Garcin.

« Ici, un ton nouveau s'installe dans la littérature de la Suisse romande: une bouffée d'air drôlatique chez Calvin. » En 1962, François Nourissier, rencontré à Montreux, le fait entrer chez Grasset. En 1964, il fonde avec Bertil Galland la revue *Écriture*: Galland, qui éditera Chessex, Nourissier, deux piliers constants de sa vie affective, amicale et professionnelle.

LE DRÔLE

Dans ces années commence une longue relation d'amour-haine avec la Suisse romande, terroir protestant calviniste qui l'a vu naître d'une mère Vallotton, de Vallorbe. Grandi à Payerne et Pully, il ne cesse de lutter pour se désengoncer de sa culture de naissance, de formation. Il accueille comme une bouffée d'air frais l'initiative de sa mère de l'envoyer au Collège Saint-Michel, à Fribourg, chez les catholiques, faire ses humanités – elle avait tout compris. Il y trouve des Pères, des saints, des églises et des prières qu'il déguste en esthète de l'âme.

Réconcilié avec Dieu, il était prêt à affronter les hommes. Quand il a lu *La confession du Pasteur Burg*, en 1967, Jean Paulhan lui a dit: « Beaucoup de vos compatriotes vont se brouiller avec vous. » Ce qui fut fait, prestement, et durablement. Des amis, des arrière-salles de bistrots entières se sont déchirés pour Chessex. Styliste hors pair et sophistiqué, cultivé à l'extrême, il avait paradoxalement le don de mettre les intellectuels dans tous leurs états. La publication de *L'Ogre* fit demander sa démission de son poste de professeur, avant le Goncourt, en 1973.

Reconnaissance qui ne fit pas taire les critiques acerbes ni les polémiques forcenées sur son œuvre. *L'Éternel sentit une odeur agréable* en 2004 qui, racontant un épisode scabreux de la vie de l'écrivain Roger Vailland, valut à Chessex une passe d'armes mémorable entre Patrick Besson et Angelo Rinaldi, deux éminentes plumes littéraires de Paris. Le premier écrivain dans *Marianne* en 2004: « Je n'aurais peut-être pas lu le nouveau roman de Jacques Chessex si Angelo Rinaldi n'avait pas infligé, dans le *Figaro littéraire* (...), une telle volée de bois vert à Chessex, en des termes relevant davantage du tribunal correctionnel que de l'Académie française. (...) »

J'ai aussitôt pensé: si Rinaldi n'a pas aimé ça, c'est que ça doit être bon... *L'Éternel sentit une odeur agréable* est l'un des plus beaux livres jamais écrits sur Roger Vailland et l'un des meilleurs textes de Jacques Chessex. L'écrivain suisse mériterait qu'on lui redonne le Goncourt! » En 2007, après *La mort d'un juste*, le littéraire lausannois Charles-Edouard Racine publie un livre très critique sur Chessex, soutenu par le professeur Jean Kaempfer, qui lui valut en réponse un pamphlet assassin: *Avez-vous déjà giflé un rat?* Guerre de tranchées dans le milieu littéraire romand, des morts, un survivant en liberté, Chessex.

LE RÔDEUR

« Les êtres vraiment libres sont nécessairement voués à différentes formes de clandestinité: l'ordre établi ne supporte pas d'être ébranlé », écrit sa biographe Anne-Marie Jaton en postface de *Le fort et autres nouvelles*. Chessex rôdait, c'était sa clandestinité, sa liberté. Marcheur souple, infatigable, sans jamais un sac ni à la main ni en bandoulière. Des carnets dans sa poche, un stylo. Il arpentait les cimetières, de Ropraz à Territet – d'où il écrivit, avec les images de Luc Chessex, un de ses livres les plus étranges, *Mort d'un cimetière* – les ruelles humides de la Cité à Lausanne, les sentiers du Jorat, les cafés, le bord du lac. Le jour, la nuit. Il rôdait comme on cherche à percer le secret du monde, à s'en imbiber comme une éponge. « *C'est l'état du secret, je le sais aujourd'hui, qui ne cesse de m'intéresser, de m'attirer, de me nourrir, dans toutes les heures de la journée et autant que je le puis, dans la nuit.* » (Monsieur.)

L'AMANT

Quintessence du secret, les femmes. Toujours, Chessex a recherché la présence des femmes. Fortes, de préférence. Brunes, rousses. Toujours, il a attiré les femmes. Par le timbre de voix, l'envoûtement du regard, le charme vénéneux, l'intelligence. En a marié plusieurs pour les posséder, pour se rassurer. Michèle, Marinette, Elisabeth, Françoise, la mère de ses deux fils, François et Jean, Myriam, la M. de *Dans la buée de ses yeux*, chronique de rupture dans laquelle Chessex raconte comment elle l'a sorti de l'alcoolisme en 1988, l'année où son mariage à lui partait en morceaux. Presque toutes de dix, quinze ans plus jeunes que lui, aiguillons de vigueur bienvenus. Jusqu'à finir sa vie amoureuse dans les bras d'une Sandrine. Fontaine de jouvence de quatre décennies plus jeune. « *J'ai fui l'angoisse atavique de la parenté dans le corps et le cœur des jeunes filles et des femmes que j'ai aimées. À chaque nouveau corps, j'ai ressourcé une liberté de choix et d'attrait* » (L'imparfait). Seule morale? « *Du bon usage de soi-même et de l'instant extensible. Et peu d'instant le sont autant, extensibles (...) que ceux que je passe à la faveur de l'ombre à faire jouir un corps choyé.* » Résultat, toujours: « *J'ai le sentiment, et qui insiste, de la disposition décuplée de la plupart de mes facultés à mesure que devrait passer le temps. Bon pied, meilleure mémoire, pouvoir de détachement, proche de l'insouciance (...).* » (Monsieur.)

L'ALLÉGÉ

Détachement, légèreté profondément profitables à son œuvre. L'écriture de Jacques Chessex n'a jamais été aussi belle, à la fois simple, directe, « à l'os », selon ses mots, mais souple et prenante aussi, que dans les récents *Le vampire de Ropraz*, *Pardon mère* ou *Un Juif pour l'exemple*. Plus il était bref, meilleur il était. Simples, concentrées, dépouillées, vigoureuses, les piécettes exemplaires de *L'économie du ciel* ou *Le simple préserve l'énigme* sont à apprendre par cœur mot à mot, bouchée après bouchée. Si *L'Ogre* ou *La confession du pasteur Burg* n'ont pas pris une ride, leur écriture confine en comparaison des écrits récents à la froideur, à la roideur. *Le dernier crâne de M. de Sade*, à paraître comme prévu au début de janvier chez son éditeur Grasset, roman narrant les derniers mois de la vie du Marquis et le destin de son crâne post-mortem, « *l'autre histoire qui insiste dans l'ombre* », est un exercice de haute voltige, gourmand, fascinant, charnel et spirituel comme jamais, terminant sa course à la fin des années 80 au château de Berto au-dessus de Bex. « *J'essaie dans ma propre vie de me défaire de ce qui ne m'est pas essentiel. Je fais le vide. (...) Restent la peinture, la littérature, l'amitié, l'amour et la préoccupation de Dieu.* »

OCTOBRE

Chessex a choisi octobre pour mourir comme le vieil Antoine-Elie Paganin d'*Octobre est le plus beau des mois*, qui répète cette phrase, « *octobre est le plus beau des mois* », plusieurs fois avant de s'élancer de la falaise au-dessus des paysages de feu. Chessex n'a cessé d'écrire la mort. Pas un livre de lui où il n'en soit question, en poésie, en prose, la sienne, celle de ses héros, de son père, de sa mère. Sur tous les tons. Apprivoisée, séduite, redoutée, attendue. Depuis que, tout enfant, il était déjà si souvent mort: « *Lorsque j'avais 7 ou 8 ans, dans le jardin de la petite maison de Payerne, je jouais à être mort, caché par la haute herbe qui se refermait sur moi. Et, pour être bien mort, je jouais à n'être plus du tout moi, mais tous les bruits du dehors, bourdonnement d'insecte, chien qui aboie, passage du vent dans les arbres. Alors, je parvenais à être tellement mort que plus rien de moi n'existait que ces quelques bruits du monde qui n'étaient déjà plus qu'un murmure de plus en plus ténu. (...) Ainsi venait le bonheur, une légèreté heureuse et fraîche qu'il fallait quitter sur un appel de mon père ou de ma mère, coup de force, pour me relever dans l'air*

jaune et brûlant de l'été, et recommencer à parler, à me dérober, à obéir. Affreux retour. » Il n'a pas obéi. Pas cette fois.

Isabelle Falconnier,
L'Hebdo, 19 octobre 2009

OceanofPDF.com

EN RELISANT *CARABAS*

Je l'avais lu à sa sortie, en 1971, dans l'édition originale des *Cahiers de la Renaissance vaudoise*, j'avais vingt-quatre ans et de l'existence quelques concepts candides. Pourtant, et à cause de ce manque de connaissance, j'avais connu le pire. La nuit noire de l'âme m'était tombé dessus comme l'épervier sur la linotte et j'essayais de subsister, dans une situation impossible. Je suivais mon mari au Café Romand que tenaient ses parents, tu y étais souvent, et tu commençais à illuminer ma personne éperdue, la prison où je m'étiolais.

Que tu me paraissais fort, et libre, et audacieux ! Ma conscience des choses n'était pas très claire. Vivant dans l'effroi, n'ayant d'ailleurs jamais connu, par le fait de ma naissance adultérine (c'était le terme, à l'époque), qu'une certaine marginalité, je lisais ton livre comme une joyeuse libération de toutes les hypocrisies bourgeoises qui avaient étouffé et rejeté mon enfance. Moi aussi, je ne voulais que l'authenticité, l'amour, le vrai, moi aussi j'avais besoin de la nature, ses saisons, ses odeurs, et trouvais une rédemption dans ses beautés toujours offertes. Je me remettais lentement d'une tentative de suicide. Avant, mon mari prenait toute la place. Je demeurais sous l'empire de son amour, il m'adorait pour ma beauté, il m'écrivait sans cesse d'excellents poèmes, il y avait notre merveilleux enfant (l'essentiel à tâcher de préserver et protéger dans ce désordre, en réalité le point central, celui pour qui le meilleur se faisait) et nos intrications; détruite, je récupérais comme je pouvais, et tes livres et ta poésie, comme ta personne, étaient désormais la bouffée d'air qui me tenait en vie.

L'alcoolisme, la peur panique de la mort, la violence, ces aspects de ce marquis de Carabas-là ne m'interpellaient guère. J'avais pour mari un gros jouisseur qui buvait et me battait et me terrorisait entre ses

déclarations ardentes et ses tendresses d'ours. Et ses sincères efforts à faire mieux, ce qui ne simplifiait rien. À peine mariés, il m'avait dit que pour lui la fidélité amoureuse n'existait pas. Devant ma déception, il se présentait comme honnête de me le déclarer en face, tandis que les autres hommes agissent par derrière, m'instruisait-il. Je suis de nature fidèle, j'avais cru m'être mariée pour s'aimer l'un l'autre, avancer ensemble, se soutenir. Il riait, une grande jeune fille toute simple, m'appelait-il, du haut de sa culture. Je m'efforçais de m'adapter, « ne soyons pas petite-bourgeoise », me disais-je, mais je souffrais et ne m'y faisais pas.

Alors, les coucheries, les cruautés et les excès de *Carabas* ne me choquaient pas plus que ça. Mes parents n'étaient donc pas mariés, j'avais entrevu des amants à ma mère, mon père paraît-il courait les femmes, par mon mariage j'étais introduite dans une famille pas moins honorable qu'une autre mais quelque peu abrutie par l'alcool et qui ne pensait qu'à profiter de moi autant que de l'argent de mon père. Brisée, il m'était impossible de m'extraire de ce contexte. Je lisais *Carabas* comme on chante l'évasion. La pure révolte et le mal-être sous-jacents de *Carabas* sourdaient en moi, je ne percevais rien d'autre de la vie, penser seulement que l'existence peut être différente me faisait trop mal parce que j'étais malheureuse, je n'aurais su comment m'en sortir, j'étais jeune et j'étais à bout et il y avait toi et l'idée que je me faisais de toi. Ton charisme, ta puissance, ton savoir, ta position aussi de professeur en arrière-plan de solidité et de sérieux qui te posait en moi comme un modèle crédible, fiable, enraciné.

J'ai survécu à ces égarements. J'ai bu l'eau du Christ et mes yeux se sont ouverts. Traversé encore tant de déserts, et des oasis, et après tout ce temps d'une vie terrestre je relis *Carabas*, parce que tu es mort, il n'y a plus de suite à ton histoire sous le nom de Jacques Chessex, Jacques Chessex n'existe plus que par son œuvre circonscrite derrière ce point final tout frais dans l'automne qui s'avance tandis que ton corps ne bouge plus, sous la terre, on y est, l'obsession de toute ta vie s'est réalisée, cher Amour, et je veux savoir ce que tu deviens, délivré de ce corps auquel tu ne t'étais que trop identifié, ou plutôt que tu avais voulu habiter comme on court à sa perte. Car tu savais, tu avais l'intuition métaphysique d'une réalité plus

spirituelle et sereine, autant que la conscience aiguë de ton attrait goulé pour certaines délices de ce monde, à quoi céder encore. Je ne suis rien, me diras-tu, bien plus tard. Et cette forcénierie qui te rattrapait, tu avais aussi désiré t'en sortir, accéder à l'équilibre, à la bienséance et à la sagesse.

Dans l'esprit de liberté sauvage et baroque de ce livre, je l'ouvre au hasard et je tombe sur le chapitre *Boire*, dont je parcours les lignes avec stupéfaction. Quelle drôle de profession de foi ! Quelle naïveté et quelles aberrations !

Dans le vin, dans le vin surtout, je n'ai jamais cherché qu'à m'enfoncer en moi-même, à m'habituer mieux, à coller de plus près à mes os.

Tu prétendais rejeter toute magie, tu prétendais que le vin te rendait à toi-même, lors que sa magie pernicieuse te possédait et faisait de toi ce personnage souvent insupportable que tu décris ici avec complaisance, ou plutôt, peut-être, honnêteté et amoureuse provocation : je suis ainsi fait et je veux m'aimer comme Dieu m'aime puisque ainsi Il m'a fait. Il y a de l'Amour évangélique, il y a le cœur de Jésus, dans *Carabas*. Sinon, ô Satan, prends pitié de ma longue misère... Quelle tragique souffrance minait ton être, pour avoir besoin d'un tel remède ? Sans l'alcool, aurais-tu été encore plus fou ?

Le vin m'a rapproché de moi, je me suis admis, compris, pour une bonne part connu en lui. Il n'y a pas d'autre mystère de l'alcool. Tout est là.

Moi qu'un verre de vin suffit à étourdir, me déconcentre, me faisant perdre mes moyens dans une euphorie étrangère que je n'apprécie guère et dont je me méfie, je m'étonne de ton métabolisme qui t'a fait écrire :

Boire, c'est pratiquer le plus total et le plus fertile des examens de conscience.

Je n'ai jamais été attirée par l'alcool. J'étais jeune et j'avais un mari qui m'initiait aux bons vins, aux alcools, sa famille buvait abondamment, c'est la pire période de ma vie et je n'ai que le souvenir d'une perte d'identité, de moyens, une désagrégation de ma personne, pourtant j'en ai rarement

abusé. D'instinct, je sentais que l'alcool, ou trop de vin, n'étaient pas bons pour moi. L'alcool comme maître à penser ! L'alcool, ta plus vraie vie, écris-tu encore.

Il ne me laisse que l'essentiel. Tout l'essentiel. – Boire comme exercice spirituel.

Après ton enterrement, une fois ton corps dans ton cercueil enfoui dans la fosse, à la collation offerte dans la salle communale de Ropraz, nous étions quatre femmes qui t'avais aimé et qui parlaient de toi.

— Durant quelques années, tout est bien allé. Il buvait, mais tranquillement, sans abus. C'est quand il a retrouvé ses Amis de Belle-Lettre que ça s'est gâté, il s'est remis à boire beaucoup, plus rien n'est allé, regrettait F., la mère de tes fils.

— S'il ne s'était pas laissé entraîner par eux, tout aurait bien continué, concluait-elle.

Nous retrouvant par hasard à la rue du Pont, à Lausanne, quelques jours après, Élisabeth et moi, revenant sur ce propos, étions d'accord sur le fait que cette existence de tranquille père de famille n'aurait pu à la longue te satisfaire. Je me souviens de ton aise, reconnue par toi dans un de tes livres, à la conclusion de ce quatrième divorce.

Aux charmes du début ne pouvait qu'avoir succédé le regret des anciennes démesures. L'ennui avait naturellement suivi l'excitation de la découverte d'un nouveau corps tout jeune, d'une nouvelle femme avec laquelle tu avais espéré te calmer, te contenter. Mais aucune femme ne pouvait combler le marquis de Carabas qui n'a rien, qui n'est qu'une coquille vide habile seulement à duper, à en faire accroire, à se jouer des grands de ce monde et à terroriser le menu fretin. Une seule femme, le marquis de Carabas en a vite fait le tour. C'est un ogre, sous ses atours de marquis, qui ne subsiste que dans le tohu-bohu, qui dévore et se repaît de chair et de fracas, aussi parce qu'il y puise sa matière d'écriture. F. n'avait aucun moyen de te garder. Même vos fils, que tu adorais, leur innocence, n'ont pas eu le pouvoir de conjurer tes démons. L'alcool était revenu en maître, totalitaire, plusieurs tentatives de t'en désintoxiquer avaient échoué, femme et enfants avaient dû te fuir, tu n'étais plus qu'une loque

griffue, mon mari m'avait suppliée de m'occuper de toi. C'était seize ans après l'écriture de *Carabas*, durant ce temps j'avais laissé Dieu entrer en moi.

Mes bras t'avaient enlacé puis ce furent dix-huit mois de surmenage, une descente aux enfers, mais tu en es ressorti guéri. Dieu t'a laissé encore vingt et un ans que tu as vécus comme tu as voulu, c'est tout de même un miracle.

Mais je vous le demande, chers compagnons, quand je serai mort et enterré, versez, de grâce versez une offrande de vin blanc, des Portes d'Yvorne ou de la Borne, versez donc une goutte de vin sur ma tombe. Alors du fond du froid je sentirai le feu descendre sur moi, et je me souviendrai de la puissante tendresse d'être encore vivant parmi vous, mes chers amis, le temps que votre culte soit bu par la terre et s'évapore.

— Vraiment, cher Amour ?

— Mais voyons, Myriam, quand avais-je écrit cela ? Tu sais bien qu'on change, on évolue... J'avais trente-six ans, je le proclame d'ailleurs dès la première phrase de ce livre que tu décortiques, on dirait que tu ne vois pas l'ensemble de mon parcours...

— Je souhaite seulement que tu prennes bien conscience, là où tu es, (autour de nous, encore hésitant, commençant tout juste à comprendre l'état qui est le tien, sans corps physique, allant de l'un à l'autre avec moins de regrets qu'on pourrait le supposer, à peine étonné car dans le fond tu savais, tu avais une bonne intuition du monde des morts) que seul Dieu t'a accordé un meilleur destin. *Carabas* est une confession du désespoir absolu, c'est maintenant que je le vois clairement. Dès notre première rencontre, en 1974, j'avais intuitivement voulu être ton ange gardien... une prétention qui dépassait mes capacités, Dieu pourtant m'avais prise au mot, pour m'apprendre l'humilité autant que pour nous éduquer et entraider... Tu n'as cessé, quand tu étais parmi nous, de t'observer et de te décrire, tu n'as plus que ça à faire, désormais, avant de t'en remettre à un vrai Ange qui te guidera vers un avenir radieux, bien plus fabuleux que tu n'as pu l'imaginer...

— Je te fais confiance, Madame semble bien connaître le sujet...

— Confiance, cher Amour, je te veux libre, je me veux libre, je suis juste contente de te rassurer, pour que tu ne t'égaras pas... Te souviens-tu des dernières paroles que tu as entendues de moi : « N'oublie pas Saint Jean et Saint Augustin. »

— Je me garderais de l'oublier, je n'oserais pas, sous ta surveillance attentive...

— Que Dieu te garde et te conduise, demeure dans la Lumière, la confiance, la foi que tout ira pour le mieux. Je sais déjà ce qui te tord le cœur mais de ça je ne veux me mêler, cela t'appartient. Tes fils, tu pourras mieux les aimer, les soutenir, les protéger, si tu ne te laisses pas happer par les ombres de ce séjour auquel tu dois t'habituer... Mais je vois que des êtres qui t'aiment viennent à toi... L'Amour pour tes fils te donnera la force d'aller là où c'est le mieux pour toi comme pour eux... Je prie pour toi... Vas, curieux renard, prêt à explorer ton nouveau monde avec la gourmandise qui te caractérise... Ce soir je vois tes yeux, ils n'ont guère changé, la même acuité, la même profondeur, le même éclat vert et bleu, le regard davantage étonné, dégagé, il n'y a plus les soucis et les tracasseries temporels, l'enfant qui découvre le monde a ces mêmes yeux grands ouverts, si fragiles et si présents.

Myriam Matossi,
16 décembre 2009

Myriam Matossi fut la compagne de Jacques Chessex dans les années 70, puis 80, elle l'aide à sortir de l'alcoolisme. Elle est la Myriam de Dans la buée de ses yeux (Campiche, 1995). Depuis décembre 2009, elle tient un blog où elle continue à dialoguer avec Jacques Chessex : <http://jacquestoujours.blogspot.ch/>

OceanofPDF.com

L'ÉTERNEL FUMET DU SCANDALE

Jacques Chessex a bâti son œuvre au milieu des disputes. Sans lui, la vie littéraire en Suisse romande aurait sombré dans l'ennui.

Du romancier Hervé Bazin, qui soulignait son âge en tentant de le dissimuler, Jacques Chessex m'avait dit un jour: «*Il se survit.*» Pareil sort lui aura été épargné; l'écrivain vaudois est mort comme il a vécu, le verbe clair, prêt à livrer bataille, en tirant brusquement sa révérence au milieu des vapeurs méphistophéliques d'une dispute. Il aura été un homme fidèle à sa terre, à ses maîtres, à ses hautes ambitions littéraires, mais aussi à sa réputation: Jacques Chessex n'a jamais cessé d'être scandaleux.

On a peut-être oublié par quelle clameur indignée fut accueilli son *Carabas* (1971) en Suisse romande. Les gardiens du bon goût ne lui pardonnaient ni son style ni son tempérament, qui étaient du même tonneau: vif, baroque, sanguin, furieux, violemment transgressif. A 36 ans, Jacques Chessex se décrivait en garçon instable, déjà divorcé deux fois, qui connaissait «peu de plaisirs comparables à celui de boire en disputant». L'écrivain célébrait le vin blanc et la chair fraîche. Il descendait en poète au plus bas de lui-même, fouillant les ténèbres avec la lampe du calviniste au front. C'était un chant de perdition qui dérangeait un pays habitué à rentrer ses appétits et ses colères.

RAPPEL À L'ORDRE

Un nouveau Chessex serait né le 1^{er} janvier 1988. Du jour où il arrêta de boire, on vit se produire une métamorphose. Il avait la moustache tombante de Flaubert; il aurait bientôt la barbe blanchie du vieux sage. Il mincit. Son écriture s'épura. Les couleurs automnales de la mélancolie s'installèrent dans ses livres. Ayant déserté les cafés de Lausanne, il devint cet ermite de Ropraz que l'Ecclésiaste semblait avoir rappelé à l'ordre.

Jacques Chessex se disait apaisé, allégé, «désencombré». On le crut. Du moins, on fit mine de le croire.

La bête, on ne tarderait pas à s'en apercevoir, ne dormait que d'un œil. On s'épuiserait à vouloir recenser toutes les querelles auxquelles son nom a été mêlé depuis vingt ans. Sous l'habit de l'anachorète, Jacques Chessex gardait la dent dure. Comme avant, il y eut des fâcheries retentissantes. Des portes claquées. D'âpres polémiques qui transformèrent la thébaïde de Ropraz en nid de mitrailleuse. En 1997, las d'être pris pour cible, il fit même donner l'artillerie lourde en publiant le plus terrible pamphlet jamais paru en Suisse romande: *Avez-vous déjà giflé un rat?* Plus récemment, son dernier roman, *Un Juif pour l'exemple*, a mis sa ville natale de Payerne en ébullition.

Sans doute entrainait-il dans ces scandales quelque chose de mimétique. Dans un de ses plus beaux livres, *L'imparfait*, Jacques Chessex interprète sa vie longtemps chaotique comme une manière de reproduire les désordres qui, rendus publics, avaient conduit son père au suicide. Peut-on jamais se réconcilier avec la société qui a armé le bras de son père? Il détestait par-dessus tout les «justes» autoproclamés qui s'autorisent le mal au nom du bien.

DÉSENCOMBRÉ ET ENCOMBRANT

Tout compte fait, Jacques Chessex n'a sûrement pas changé autant qu'il l'a prétendu. Le marquis de Carabas a continué de se promener dans son œuvre. Le baroque, le bizarre, le monstrueux, on retrouve tout cela dans des livres récents comme *Le vampire de Ropraz* (2007), mais aussi dans son travail de peintre. Tout en s'affirmant «désencombré», il a toujours été tenté de suivre la pente de l'excès qui le rendait si encombrant en Suisse romande. Il est vrai que le besoin de déplaire se mêlait au désir d'être reconnu. En cela, Jacques Chessex fut ambivalent. Comme le furent aussi ses détracteurs qui lui reprochaient ses intrigues, ses postures, ses ruses patelines, mais présentaient ses lettres d'insultes comme autant de brevets attestant de leur propre importance littéraire. Dans le scandale Chessex, tout le monde aura été complice. Pendant des dizaines d'années, ce grand écrivain s'est dévoué pour que la vie des lettres en Suisse romande échappe à l'ennui.

Qui s'en plaindra? On peut déplorer la vanité de la comédie littéraire, trouver médiocres les passions qui l'agitent, voire mépriser tout romancier qui n'aurait pas, comme Julien Gracq, la force de décliner un prix Goncourt. Mais on peut aussi préférer cette comédie à ce qui lui succède lorsqu'elle reflue. La morne indifférence. La paix des cimetières.

Michel Audétat
L'Hebdo, 19 octobre 2009

OceanofPDF.com

EN GUISE DE CONCLUSION...

Il était une fois un ogre qui enseignait français-littérature dans un collège de Lausanne. Il aimait Flaubert, à qui il ressemblerait plus tard, et Maupassant. Il aimait boire et aimait les filles. Il aimait la littérature, aussi. Il écrivait, les pieds bien plantés en Pays de Vaud, la tête à Paris, avec la tripe à l'air et la colère au pourpoint. C'était un emmerdeur, son canton n'en avait pas trop besoin, mais moi je l'aimais bien...

Il était une fois un Goncourt, qui n'était pas de circonstances, qui enseignait le français et la littérature au Gymnase de la Cité. Il aimait (vraiment) boire, les filles un peu renardes, Flaubert, à qui il commençait à ressembler et Maupassant, aussi, bien sûr. La littérature l'aimait, puisqu'il en écrivait. Un pied à Lausanne, l'autre à Paris et le cœur dans les bois du Jorat. C'était toujours un emmerdeur, mais il avait "réussi", du coup sa patrie en avait juste un peu besoin, mais moi, et je savais pourquoi, je l'aimais moins.

Il était une fois un écrivain qui transmettait l'amour de la langue et de la littérature à une pléiade d'élèves chanceux, qui ne le savaient pas toujours. Il était apprécié de Flaubert, qui lui ressemblait un peu et tous deux aimaient beaucoup le bel ami Guy. Il ne buvait plus, alors qu'il aimait plus que jamais les renardes... mais une seule à la fois. Il avait la paume des pieds à Ropraz, la plante des mains à Paris et l'âme du côté du séjour des morts. C'était un écrivain consacré, au débit onctueux comme un Saint-Honoré, son pays faisait avec et je le brocardais avec distinction.

Il était une fois un écrivain qui était en retraite de l'enseignement et s'était fait une tête de Flaubert, mais belle et bien peignée. Il avait mis Gustave en abîme, écrit un très beau livre sur Maupassant et grattait les croûtes, mal cicatrisées, des brigands du Jorat. Il était juré au prix Médicis

de Paris mais prenait ses repas à l'Astrée de Ropraz. J'étais un égratigneur, sa province le méprisait et il me le rendait bien.

Il était une fois un écrivain debout au milieu des livres, un soir de bise aux confins des brumeuses plaines de l'Orbe. Un médecin l'y attaque, verbe haut, pour avoir pris la défense de Polanski, un Ricain que Dame Helvétie avait engeôlé de la plus félonne des manières. Alors que le carabin montre ses talons : "ce généraliste généralise" ironisa Maître Jacques, avant de s'écrouler au milieu des livres ce neuvième d'octobre de cette neuvième année du siècle, en un soir de bise et de pluie dans la bibliothèque d'Yverdon. Dès l'heur, la Romandie l'encensa et j'osa enfin dire, un peu tard peut-être, que J. C., l'homme de lettres et même l'homme des tavernes, oui, je l'aimais.

Il est, et restera, Jacques Chessex. Ses élèves se souviennent de la chance qu'ils ont eu. C'est un frère de Flaubert mais il fut aussi un noceur, comme Maupassant. Il engrossa la littérature, bien qu'il ne lui fît que de beaux enfants. Il repose au cimetière de Ropraz, sous une terre où les nuits de pleine lune, passent certainement des renardes. Certes, on le pleure à Paris, alors qu'il serait bien mieux qu'on le lise. Dans ses terres, là où on calvinise, Maître Jacques, maintenant, on le canonise. Quant à moi, il ne saurait me manquer, j'ai ses livres pleins mes rayons, ses lettres pleins mes cartons et des souvenirs à foison.

Mais qu'est-ce que parfois, l'homme est con...

L'Atelier Panik
Septembre 2012

CARABAS *CRV*, 1971 Grasset, Paris, 1971 « CARABAS »
A ÉTÉ COMPOSÉ POUR BERNARD GRASSET, ÉDITEUR À PARIS,
ET POUR LES CAHIERS DE LA RENAISSANCE VAUDOISE À
LAUSANNE
PAR SAMUEL BORNAND, MAÎTRE IMPRIMEUR, ET SES FILS,
A L'ENSEIGNE DU JURA, AUBONNE. L'ÉDITION SUISSE A ÉTÉ
ACHEVÉE D'IMPRIMER
LE NEUF JUILLET MIL NEUF CENT SEPTANTE-ET-UN.

LES DESSINS DE LA COUVERTURE SONT DE GRANDVILLE,
MIS EN PAGE PAR KATRIN PFISTER DE L'ATELIER DE LAURENT
PIZZOTTI.

CET OUVRAGE EST LE HUITANTIÈME CAHIER DE LA
COLLECTION, DIRIGÉE PAR BERTIL GALLAND

120 exemplaires ont fait l'objet d'un tirage numéroté pour les CRV
L'édition originale comprend en outre
10 000 exemplaires

OceanofPDF.com